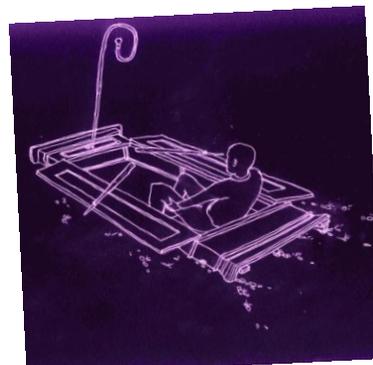
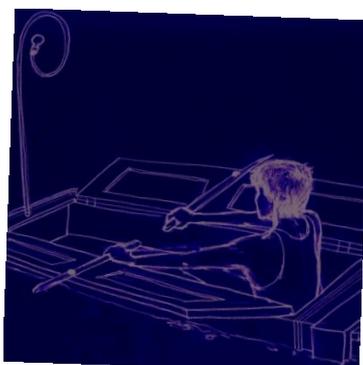
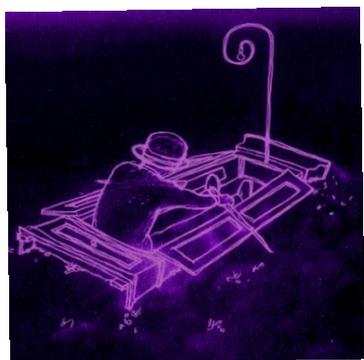
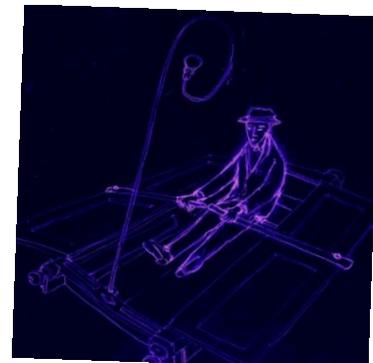
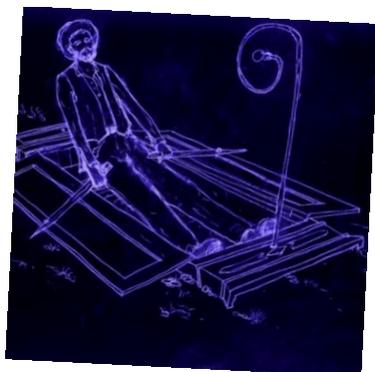
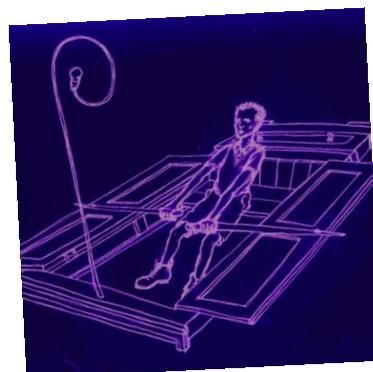
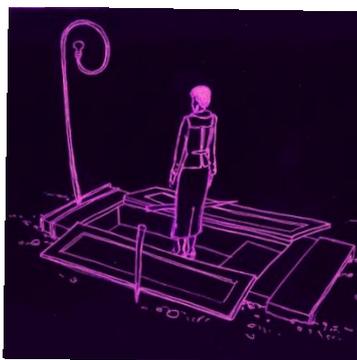
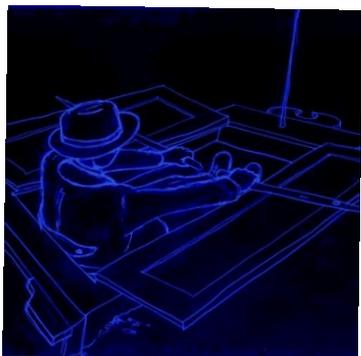


Actualités du Patrimoine Autobiographique



Ont participé à la rédaction de ce numéro :

Gisèle Bastin, Simone Bellière, Éliane Boucquey, Nadine Conreur, Nadine Dekock Hardt, Marie-Louise De Moor, Myriam De Weerd, José Dosogne, Raymond Du Moulin, Maryse Gattegno, Katalin Lakatos, Michèle Maitron Jodogne, Francine Meurice, Jean Nicaise, Franz Pichler, Mara Pigeon, Marc Quaghebeur, José Trussart, Louis Vannieuwenborgh.

Coordination et composition du numéro :

Francine Meurice

Relecture :

José Dosogne, Michèle Maitron Jodogne, Laurence Pieropan, Louis Vannieuwenborgh.

Composition électronique :

Luc Wanlin.

Numérisation :

Paul-Etienne Kisters

Éditeur responsable :

Marc Quaghebeur, Directeur des AML, Archives et Musée de la Littérature, Bibliothèque royale Albert 1^{er}, Boulevard de l'Empereur, 4 - 1000 Bruxelles – Belgique.

Présentation du numéro

Ce deuxième numéro de notre Bulletin de liaison du groupe de lecture APA-AML réunit quelque trente échos de lecture de textes arrivés dans nos archives, lus et travaillés durant l'année 2011. Les auteurs de ce patrimoine autobiographique sont tous francophones, sauf deux qui ont choisi le français comme langue d'écriture. Le français constitue en effet une langue européenne d'adoption pour l'Autrichien Franz Pichler, fonctionnaire européen à la retraite, ayant décidé de vivre à Bruxelles, et une langue de distanciation par rapport à la tragédie européenne de 1940-1945 pour la Hongroise Katalin Lakatos, au moment où il s'agit pour elle de rédiger son récit, *Le triangle de Berlin-Schönholz*.

La première partie consacrée aux *Journaux* est représentative des documents de notre Fonds qui contient plusieurs témoignages de l'Afrique centrale, de migrants ou d'expatriés belges au Congo, en Éthiopie, ainsi que des journaux de captivité de la Seconde Guerre mondiale. Le *Journal de voyage* d'Auguste Gits est une pièce originale de notre répertoire. Il témoigne des débuts du tourisme en voiture, tour à tour amie et habitacle.

Dans la deuxième partie, les autobiographies se distribuent suivant les régions francophones de Belgique, Bruxelles et la Wallonie, mais aussi l'Europe comme territoire linguistique.

Le chapitre trois rassemble, lui, des écrits suscités par une demande de proches, une marraine de guerre, une fille, un grand-oncle.

Un quatrième dossier donne une idée du travail d'inventaire en cours aux AML. Celui-ci concerne le fonds Jean Van Lierde.

La cinquième partie consacrée aux *Tranches de vie* réunit, pour sa part, des témoignages ou des récits portant sur des époques marquantes comme Mai 68 et le printemps de Prague, le Charleston, la Résistance.

Le chapitre six entend s'ouvrir à la problématisation conceptuelle de notre travail. Il inaugure la relation de débats qui surgissent des démêlés du lecteur avec le genre autobiographique lorsqu'il est confronté à des textes qui se situent en marge de l'autobiographie. Le roman de Benoît Labaye donné en lecture par Gisèle Bastin a suscité un questionnement qui n'est pas clos. Sans doute cela provient-il d'une posture d'écriture autobiographique innovante, et impérieuse, celle d'un narrateur victime d'une maladie dégénérante, qui voit son Moi lui échapper et envisage l'euthanasie par le suicide. Ne peut-on lire aussi dans ce roman la difficile négociation du pacte autobiographique dans un tel contexte existentiel ?

La dernière partie, enfin, commente des autobiographies éditées et notamment l'autofiction de Simone Bellière, *Femmes sur la plage à marée basse*, édité chez Memory Press en 2010. L'écho de lecture du manuscrit [MLPA00141], rédigé par Michèle Maitron, était paru dans le numéro 1 de notre revue.

Durant l'année 2011 certains membres du groupe de lecture ont participé aux journées de l'autobiographie de l'APA à Ambérieu, en juin ; et au Prix de l'Archivio diaristico de Pieve Santo Stefano en Italie, en septembre.

En 2012, l'APA française fêtera le 300^e anniversaire de Jean-Jacques Rousseau du 25 au 27 mai 2012 à Genève¹. Nous annonçons dès à présent la conférence de Louis Vannieuwenborgh, *Amiel juge de Jean-Jacques* qui aura lieu le samedi 26 mai après-midi. Elle suivra la conférence d'ouverture

¹ Pour le programme détaillé à ces journées de l'autobiographie et pour l'inscription consulter le site de l'APA : <http://association.sitapa.org/accueil.php>

de Philippe Lejeune, intitulée : *Rousseau et la révolution autobiographique*. Parallèlement, le dimanche 27, Huguette Junod nous parlera de *Rousseau et les femmes*. Chaque exposé sera suivi d'une discussion.

Plusieurs représentants des APA-AML seront présents à Genève pour écouter la communication de Louis Vannieuwenborgh qui nous rappellera un anniversaire précédent, celui du centenaire de la mort de Rousseau. « Amiel s'est occupé activement de la commémoration à Genève du centenaire de la mort de Rousseau. Il s'est chargé du discours officiel le plus important, celui sur la « Caractéristique générale de Rousseau ». Ce discours, remarquable et remarqué, a été publié après la manifestation, ainsi que les cinq autres contributions de collègues et amis d'Amiel (Bernard Bouvier l'a repris dans le recueil des *Essais* d'Amiel dans les années 1930). Rousseau est fréquemment cité par Amiel dans son *Journal*. Par ailleurs, son *Journal* parle abondamment de la préparation du Centenaire. Pour Amiel, ces préparatifs furent donc l'occasion de joindre une aventure individuelle – et la chose est rare – à un événement officiel. Il a dû sortir de sa position habituelle de retrait et tenir sa place dans la Genève intellectuelle, exposé à tous les commentaires. Amiel répercute avec vivacité les remous suscités par les réactions hostiles à la célébration de Rousseau. Le Centenaire avait contre lui « l'attitude et les inculpations des conservateurs, des méthodistes, des ultramontains, des banquiers » J.I. 30.12.1878. N'est-ce pas ainsi l'occasion de prendre conscience que la commémoration s'inscrit dans une chaîne d'événements semblables ? » (Louis Vannieuwenborgh).

Nous préparons par ailleurs la publication d'un numéro de *Congo-Meuse*² consacré au rassemblement de témoignages écrits entre 1944 et 1965, en amont donc et éventuellement en aval des Indépendances (mais avant la prise de pouvoir définitive par le général Mobutu). Il s'agit, ce faisant, de donner à lire, dans l'esprit de la série, des documents de vie contrastés permettant de saisir des états d'esprit, d'Africains ou d'Européens, dans les dernières années du processus colonial. Quatre des textes qui seront publiés sont extraits de nos archives : les récits de Maurice de Wée, de José Dosogne, de Monique Heckmann et Jacques Zimmermann ainsi que celui de José Trussart.

Francine Meurice et Marc Quaghebeur

² Sous la direction de Marc Quaghebeur, Titre provisoire : *Fragments de vie au Congo (1944-1965)*.

Introduction

« Remédier, rendre habitable, faire émerger des accidents de l'existence une identité qui sauve sa cohérence en luttant contre l'irréversibilité temporelle, mais aussi intéresser autrui, telles sont les fonctions primaires de l'autobiographie. »
Raphaël Baroni

Une recontextualisation, en Belgique francophone, du patrimoine autobiographique

Voilà plus d'un an et demi que notre groupe de lecture APA-AML se réunit assidûment, une fois par mois, dans la nouvelle salle de réunion des Archives et Musée de la Littérature. Il s'est agrandi puisque quelque 22 membres s'impliquent régulièrement dans le travail de lecture des textes qui nous arrivent, pour les archiver et en rendre compte par des échos de lecture, dans notre bulletin de liaison. Il est mixte puisque travaillent avec nous, et font partie des vingt-deux participants, trois collaborateurs des AML et une représentante du groupe de lecture de Mons, encore en création.

Au fil du temps et des rencontres, une pratique s'est installée, créant des liens mais aussi une réflexion commune autour de ce patrimoine autobiographique inédit dont nous avons entrepris, comme d'autres pays européens, de conserver la mémoire et de préserver la transmission. Avec le temps, cette pratique a transformé nos représentations. Nous posons autrement certaines questions quant à notre définition en tant que groupe APA et que groupe APA-AML.

Notre fondation, en effet, a nécessité, dès le départ, l'invention d'un fonctionnement et d'un discours. Si nous poursuivons la pratique du dispositif ingénieux et original de l'APA française, qui consiste à construire une archive de documents autobiographiques inédits pour en conserver la mémoire mais aussi pour faire vivre ce patrimoine en lui renvoyant les échos de lecture individuels, nous devons la mettre à l'épreuve d'un nouveau contexte – une institution culturelle de Belgique francophone, dans laquelle nous l'avons déplacée. Les questions liminaires que notre nouvelle intégration profonde au sein des AML a fait surgir dans notre réflexion sont rapidement devenues, pour notre groupe de lecture, des questions bateau trouvant dans notre récente recontextualisation des réponses nouvelles et des pistes de travail enthousiasmantes.

Quelle place donner à des documents qui ne relèvent pas directement de la littérature dans des archives et un musée de la littérature ?

Notre collection APA-AML³ n'est pas constituée d'œuvres littéraires au sens classique du terme. Nos documents n'ont pas été reconnus par l'institution littéraire (les éditeurs et les critiques) puisqu'ils n'ont pas été édités. Cependant, et c'est là l'originalité des AML – nous le soulignons déjà dans notre texte fondateur de septembre 2010⁴ –, ces documents ont trouvé leur place dans ces archives de la littérature grâce à la posture autobiographique de leur écriture⁵. C'est à ce titre qu'ils deviennent des documents témoins pour les archives et le musée de la littérature, au moins pour deux raisons.

La première raison concerne l'histoire des mentalités. Les autobiographies des *gens ordinaires* secrètent des discours sur les événements qu'il est intéressant de confronter aux discours officiels ou aux savoirs soumis à questionnement. C'est le cas des témoignages d'expatriés belges au Congo, avant l'indépendance de 1960. Nous en avons plusieurs exemples : les chroniques de José Dosogne (1953 à 1957), de José Trussart (1955 à 1962) et le journal de voyage de Maurice de Wée

³ Pour obtenir une liste du fonds APA-AML : <http://www.aml.cfwb.be> ; entrez dans le catalogue *Plume*, tapez MLPA dans le champ « cote » puis appuyer sur le bouton : version imprimable de votre recherche.

⁴ Fichier en PDF consultable sur le site des AML.

⁵ Note de Marc Quaghebeur : « 1. On trouvait déjà auparavant des classements de ce type dans les collections des AML ; 2. la complexité des AML va plus loin que ce que la présence du mot *littérature*, dans l'appellation, induit ; 3. en ce qui concerne le Congo, le Rwanda, la Burundi, le travail sur les dons depuis 1990 n'envisage pas uniquement l'aspect littéraire. »

(1944). Ces trois textes ainsi que le récit d'une tournée du théâtre de marionnettes au Congo (1955 à 1956), *Le guignol de Bilulu*, de Monique Heckmann et Jacques Zimmermann, feront l'objet d'une publication des AML sous la direction de Marc Quaghebeur, dans la revue *Congo-Meuse*, précisément destinée à éditer un corpus susceptible de modifier le discours et les perceptions dans les nuances et les complexités.

La seconde raison réside dans l'intérêt du Musée pour les manuscrits et les avant-textes. En effet, les documents autobiographiques provenant d'archives privées sont parfois accompagnés d'archives connexes, destinées à enrichir les autres collections des AML. C'est le cas du fonds qui est en cours d'inventaire et qui nous est parvenu par Germaine Slacmeulder. Lorsqu'elle nous a donné le récit de vie de René Mailleux, elle a désiré nous léguer également les archives de son beau-père, Fernand Mallieux, écrivain du courant symboliste belge. Ce don contient les manuscrits de l'auteur et un recueil de nouvelles, *Les Fées*, édité chez Georges Thone à Liège en 1932.

C'est donc le caractère autobiographique qui décide de l'entrée de ces documents dans les archives des AML, et non leur excès ou leur manque de caractéristiques littéraires⁶. La nouvelle mission de notre groupe de travail APA, depuis son insertion au sein des AML, est de favoriser cet effet de vases communicants : enrichir les AML des documents qui escortent nos autobiographies et qui renseignent sur les auteurs et le théâtre belges tout en assurant, grâce à sa conservation aux AML, la transmission de notre fonds des écrits personnels.

Parallèlement à la construction de l'inventaire des documents autobiographiques qui nous parviennent, notre groupe de lecture explorera les collections des AML pour y retrouver des autobiographies demeurées en sommeil, et en fera l'écho dans notre bulletin de liaison. Ce sera là une première étape qui devrait viser à associer la Belgique à la démarche européenne déjà initiée dès 1990 et dont fait état *La Faute à Rousseau*⁷. Son objectif est de dresser, pour les publier en ligne, des inventaires des écrits personnels, parfois appelés *égodocuments*, ou *écrits du for privé*, qui sont conservés dans des institutions publiques.

La récolte d'un tel patrimoine hétéroclite ne devrait-elle pas être soumise à certaines limites?

L'expérience de cette grosse année de travail nous a rassurés sur l'absence de démesure de ce type de récolte. Le rythme auquel les documents nous arrivent, de 3 à 6 par mois, indique, semble-t-il, que ce n'est pas parce que nous recherchons toutes les autobiographies inédites qu'elles nous arrivent par milliers. C'est que verser un document au patrimoine de l'autobiographie est un geste qui appartient avant tout à la volonté du donateur, que ce soit l'auteur ou le légataire, geste qui garde toute la valeur symbolique de la transmission d'un patrimoine.

Notre lecture de ces héritages qui nous parviennent et la fréquentation de ces autobiographies inédites, dans tous les sens du terme, nous ont accoutumés à leur hétérogénéité, comme à l'hétérogénéité de notre réception. La fragilité de certains supports demande en outre une conservation « immobilière » : nous faisons une transcription diplomatique de certains manuscrits

⁶ Le mot *archives* dans l'appellation des AML déborde la limite du strictement littéraire.

⁷ « Dans la foulée des grands projets d'inventaire en ligne d'écrits personnels lancés dans les années 1990, voici que la Suisse romande rejoint le concert européen, avec un projet soutenu par le Fonds national suisse de la recherche scientifique (FNRS) visant à recenser les textes romands rédigés entre 1600 et 1830 et conservés dans des institutions publiques. Les collaboratrices scientifiques de notre projet, Fiona Fleischner et Sylvie Moret Petrini, ont deux ans devant elles, d'une part, pour repérer – avec la collaboration du personnel des principales archives et bibliothèques des cantons de Genève, Vaud, Fribourg, Neuchâtel, du Valais, du Jura et de la partie francophone du canton de Berne – et d'autre part pour « ficher » les livres de raison, journaux personnels et autres textes manuscrits s'y trouvant qui reflètent une expérience vécue relatée d'un point de vue personnel. » (Danièle Tosato-Rigo, « En Suisse romande, Un projet d'inventaire en ligne des écrits du for privé (1600-1830) » in *La Faute à Rousseau*, n° 57, juin 2011, p. 61-62.)

peu lisibles ou dont l'encre ou la copie sont trop labiles. Ce fut le cas pour le récit fait par un très jeune homme, Léopold Vincent, de ce qu'il avait vécu sur un champ de bataille de la guerre de 1914. Son manuscrit nous est parvenu 92 ans plus tard grâce à son fils qui l'avait retranscrit à la machine. La mauvaise qualité de la photocopie a nécessité une transcription. Ce fut le cas également pour le journal de Maurice de Wée qui avait lui-même fait dactylographier, en son temps, la partie de son journal consacrée à son voyage au Congo. Nous avons informatisé cet extrait pour préparer l'édition du texte. Quant aux photos, nous les numérisons pour les conserver dans la base de données *Plume* où elles sont mises en ligne.

Comment définir le genre de l'autobiographie ?

Certains textes, à la frontière des genres, et s'apparentant davantage à des autofictions, nous ont obligés, lors de la rédaction des échos de lecture et à l'occasion de leur présentation au groupe de lecture, à nous interroger sur le genre autobiographique. Encore une fois, c'est le dispositif ingénieux d'archivage à partir d'un point de vue lectoriel (l'écho de lecture), conçu par l'APA française et auquel nous souscrivons, qui nous a permis d'élaborer une ébauche de réponse à la question de la typologie des genres.

En effet, depuis la sortie du premier numéro de notre Bulletin de liaison, nous avons fait l'exercice de ne pas définir le genre autobiographique d'un document avant de l'avoir soumis à l'épreuve de la lecture. De même, nous n'avons pas voulu définir le format d'un écho de lecture type, *a priori*, pour laisser émerger de notre pratique collective, une forme d'écho empirique dont les différents échos individuels sont les reflets. Les récents travaux de Raphaël Baroni⁸, revisitant les théories narratives pour en repositionner certains fondements, nous seront d'un grand secours ici pour nous aider à formuler nos intuitions de défricheurs et à définir le travail de notre groupe de lecture.

Nous avons vérifié, dans nos discussions, que le *pacte autobiographique* tel qu'il a été défini par Philippe Lejeune en 1975 et qui est représenté par une équation d'égalité entre le nom de l'auteur, celui du narrateur et celui du personnage, s'il définit bien le type de communication autobiographique, est inopérant, comme le souligne Raphaël Baroni, pour juger de la fidélité au vécu du récit autobiographique. Par exemple, dans le roman pour enfant, *Le royaume de Kensuké* de Michael Morpurgo⁹, si l'identité du prénom du narrateur, *Michael*, et de celui de l'auteur, *Michael*, associée au point de vue en *je* du récit, instaure bien le pacte autobiographique comme effet de lecture, – et les enfants ne s'y trompent pas en s'interrogeant sur cette question –, rien ne permet de savoir si les données de l'histoire sont authentiques, d'autant que le paratexte de la quatrième de couverture infirme l'hypothèse de l'autobiographie en parlant de conte et de récit d'un *Robinson moderne*. S'il y a jeu sur cet effet de lecture, il n'y a cependant pas de tromperie. L'ensemble des effets de lecture du texte construit un narrateur-romancier habile à jongler avec les codes littéraires d'un récit esthétique, et non un narrateur-autobiographe hanté par l'impérieuse intention de transmettre un témoignage vécu.

D'autre part, il ne faudrait pas non plus penser que c'est la fidélité au vécu par opposition à l'invention, à la fiction, à la transposition, qui pourrait devenir un critère pour le lecteur dans sa reconnaissance du genre autobiographique. Opposer fiction et ce qui serait de l'autobiographique pur n'est donc pas non plus une bonne manière de se poser la question. En effet, beaucoup d'écrivains dont Pierre Mertens défendent l'idée qu'en littérature, la fiction du moi est bien plus fidèle au vécu que le récit du *je*, et que l'autobiographie n'est tenable qu'à ce prix du détour par la transposition fictionnelle. Il en va de même pour « quelqu'un comme Jacqueline Harpman qui, pour évoquer la perte de ses parents, et tout le réseau des relations qui ont précédé cette fin, ne

⁸ Raphaël Baroni, *L'œuvre du temps*, Paris, Seuil, Poétique, 2009.

⁹ Gallimard Jeunesse, 2000.

prétendra jamais avoir écrit autre chose que de la fiction, le roman étant le meilleur alibi qui soit pour ne pas révéler le drame familial et ne pas se dévoiler »¹⁰.

Le texte ne permet donc pas facilement de décider de son statut autobiographique. Cherchons donc en dehors de lui ce qui construira l'interprétation que nous en ferons, et nous tendrons ainsi un miroir à notre manière de concevoir le statut autobiographique des documents dont nous préservons la mémoire.

Ce sont donc les échos de lecture que nous devons scruter pour isoler quelques éléments de notre répertoire d'interprétation. La définition de Raphaël Baroni installe quelques balises : « Une telle conception du récit de vie, qui souligne son ancrage affectif dans un double événement (l'événement raconté et l'événement du discours) et sa double finalité pratique (cicatriser l'événement et intéresser autrui), doit être complétée par un point de vue définissant la fidélité du récit sur un tout autre plan, qui relève cette fois de l'éthique. »¹¹

Nos échos de lecture repèrent bien la première balise, celle de l'ancrage des autobiographies dans ce double événement, celui de l'événement raconté et celui du discours. S'il y a quelque chose d'impérieux à raconter, il y a aussi un événement qui provoque la prise de parole et choisit le mode d'expression : « La Hongroise Katalin Lakatos, l'une des rescapées [des camps], *a fait la paix avec son passé*, certaines choses *ne lui font plus autant de mal*. En 2008, à la veille de ses quatre-vingt-cinq ans, *deux événements ont bouleversé cette tranquillité*. Sa fille lui demande la photo de sa grand-mère. Après tout ce temps, Katalin ne sait plus où elle l'a rangée. Au moment où la photo a été prise, sa mère a 44 ans, *les Allemands ont déjà envahi la Hongrie*. En cherchant le cliché, Katalin tombe sur un cahier où elle avait commencé l'histoire de sa déportation. Elle décide alors de l'achever. Elle n'y parle pas d'elle à la première personne : elle est *Élisabeth* et *pour se distancier davantage de ces souvenirs affligeants*, elle n'écrit pas en hongrois mais en français. » (Écho de Jean Nicaise). « Le récit du champ de bataille de Léopold Vincent est écrit en mars 1917, sur le conseil d'une marraine de guerre suisse ». (Écho de José Dosogne).

Les échos proclament également cette double finalité pratique des autobiographies, qui consiste à cicatriser l'événement tout en intéressant autrui, la deuxième balise de la définition de Baroni. José Dosogne termine ainsi sa présentation de *Des petits points rouges dans une salade verte* « pourquoi un tel récit imaginaire ne servirait-il pas de parabole [de l'autobiographie] lorsqu'une narration en *je* ne semble pas correspondre au vœu de qui veut exprimer, en le solennisant, son ressenti d'une tragédie qui l'a vu perdre un grand amour, au sein d'une ville souffrant à l'unisson ? ».

La troisième balise concerne l'éthique. Intuitivement, nous sentons que l'écho de lecture fait résonner l'éthique du texte, et que c'est sur cette dimension précise qu'il joue son rôle d'écho en prolongeant le texte. Nous nous permettrons ici une longue citation de la réflexion de Baroni, car elle est susceptible d'éclairer une des difficultés de la rédaction des échos de lecture. L'écho présuppose beaucoup de négociations avant de trouver son ton juste parce qu'il entreprend de matérialiser un *autre*, tangible dans le texte dont il propose une lecture, et que, quelque part, le texte présuppose. « Sur un plan éthique, la représentation fidèle doit se garder de réduire autrui au rôle qu'il tient au sein de notre intrigue : la personne ne peut être réduite ni à un personnage, ni à un destinataire, la brèche ouverte dans notre existence par un événement saillant qui implique autrui ne saurait, par conséquent, être complètement suturée sans impliquer une forme quelconque de trahison. Dans le face-à-face du dialogue, nous racontons nos histoires non seulement pour nous comprendre ou pour être compris, mais également parce que nous espérons qu'autrui, par l'extériorité de son point de vue, par la manière imprévisible dont il participera à notre histoire, nous permettra de voir les choses différemment, sous un autre angle, qui nous

¹⁰ Jeannine Paque, « Le temps des lilas ne reviendra plus » in *Le Carnet et les Instants*, décembre 2011-janvier 2012, p.15.

¹¹ *Idem*, p. 271.

donnera l'occasion de rectifier notre fragile mise en scène des faits. [...] La remédiation que permet la narrativisation du vécu tient peut-être avant tout au retour critique sur la parole livrée à autrui, ce retour qui sauve l'authenticité de l'histoire en permettant d'éviter que le récit ne se fige dans une clôture définitive. »¹² Dans le dispositif particulier de l'APA, ce dialogue entre l'autre, appelé par le texte, et l'image de l'auteur, que cet autre lui renvoie, est très perceptible puisque lorsque l'auteur est encore en vie, des échanges ont lieu, qu'ils soient épistolaires ou directs. Ce dialogue entre ces deux figures, que le texte construit et qui sont de l'ordre de l'implicite, est concrétisé également lors des discussions qui suivent la lecture des échos au sein des groupes de lecture. Ces figures de *l'éthique du texte*, nous pouvons les identifier comme des composantes de *l'ethos*, pour reprendre une notion de la rhétorique traditionnelle et la définition de Dominique Maingueneau¹³. *L'ethos*, c'est la personnalité de l'auteur qui se montre dans son texte. Il ne s'agit donc pas de la personnalité de la personne réelle, mais des caractères que le locuteur doit faire apparaître de lui-même, sans qu'ils soient explicités dans ce qu'il dit. L'écho de lecture met en lumière trois types d'ethos. 1. La figure du déposant-donateur (que ce soit l'auteur ou son héritier spirituel – la lettre d'Alain Gits précisant la filiation du document, est éclairante à ce sujet), par son geste même d'alimenter le patrimoine autobiographique, donne déjà cette coloration de la transmission à l'ethos. 2. L'ethos du lecteur qui se révèle à travers la figure du scripteur de l'écho et sa posture de lecture. 3. L'ethos de l'APA elle-même, qui soulève les questions de la réception des textes pour les rendre lisibles sur les différents versants de l'archivage, de la conservation et de la transmission. Il faudrait y ajouter l'ethos des AML qui construit et publie les discours d'escorte de ces fonds d'archives.

Comment définir le genre de l'écho de lecture ?

Notre pratique de lecture en tant qu'auteurs d'échos de lecture ne cesse de confirmer que ce dispositif du lecteur qui écrit en écho au texte qu'il lit, et qui est propre à l'APA, est intimement lié au corpus particulier des autobiographies inédites qui nous concerne. En effet, face à ce type de documents hétérogènes, sans autorité d'auteur, sans contexte culturel de production, donc sans les guides de lecture habituels qui orientent vers un horizon de lecture, l'auteur de l'écho est en position inconfortable. Sa lecture hésite entre les deux tendances habituelles qui partagent les grands courants de l'interprétation textuelle et que Raphaël Baroni définit comme, d'une part, une lecture experte, professionnelle, visant à l'objectivité, essayant de percevoir ce que l'auteur aurait bien pu vouloir dire par ce texte, et d'autre part, une lecture « non professionnelle, plus débonnaire, la lecture ordinaire qui ne se préoccupe pas tant d'interpréter (de chercher la vérité au-delà de l'évidence), mais plutôt de s'appropriier l'œuvre, de la transmuter en objet de plaisir »¹⁴. Cependant, dans l'une comme dans l'autre position, comme le souligne Raphaël Baroni, l'interprétation n'est pas totalement libre. Vouloir interpréter une œuvre en cherchant à cerner ce qu'elle pourrait bien vouloir dire, tout en refusant de se limiter à la sanction du dire biographique de l'auteur, présuppose « au contraire que l'on ait déjà une idée assez précise de ce que l'on pense que l'auteur était censé vouloir dire, c'est-à-dire que l'on connaisse l'auteur idéal forgé par la communauté des lecteurs qui nous ont précédés »¹⁵. Vouloir interpréter une œuvre de façon totalement subjective, être ce lecteur débonnaire « entièrement libre d'aller où il veut, de commettre autant de fausses attributions et d'anachronismes involontaires ou délibérés qu'il le désire »¹⁶ n'est pas possible non plus sans une confrontation de l'interprétation individuelle avec celle des autres lecteurs. « Les livres que [ces lecteurs débonnaires] lisent sont aussi des éléments de leur socialité, c'est la raison pour laquelle ils ont besoin d'en canaliser le sens, de le situer en

¹² *Idem*, p. 271, 272.

¹³ *Linguistique pour le texte littéraire*, Paris, Nathan, 2003.

¹⁴ *Idem*, p. 161.

¹⁵ *Idem*, p. 160.

¹⁶ *Idem*, p. 161.

l'attribuant à une source identifiable. Faire du sens de l'œuvre une affaire qui ne relève pas de la pure subjectivité revient au fond à resocialiser le texte, à lui reconnaître un nouveau pouvoir, une valeur dans le monde »¹⁷. Le groupe de lecture est le lieu de la création de cette socialité qui vient en quelque sorte limiter une interprétation libre, aberrante. Le travail du groupe de lecture, en échangeant les échos de lecture, resocialise ces œuvres en prolongeant l'éthique perçue dans le texte. Autrement dit, ce qui importe c'est la manière dont ces autobiographies négocient le nouage avec l'autre, comment elles ouvrent un espace à la délibération du rapport à l'autre au-delà du récit d'un événement brut. L'écho est donc bien, dans cette optique, un prolongement de l'éthique du texte puisqu'il révèle l'ethos de l'auteur tel qu'il a voulu incidemment se présenter dans sa prise de parole.

Quelle dimension donner à la lecture en sympathie ?

À la suite de cette réflexion, le terme *en sympathie* qui caractérise la posture-postulat de la lecture apaisée change d'acception. Il ne signifie plus la même chose que dans son sens courant, mais caractérise une attitude de disponibilité au texte, sans *a priori* et sans présupposés. Ce mode de lecture n'est pas un choix moral du lecteur. Ce n'est pas avant de se mettre à la tâche qu'il doit décider de n'adresser à travers son écho que des messages gratifiants à l'auteur. C'est au contraire une attitude lectorielle qui s'impose par le dispositif propre à l'APA¹⁸. Le lecteur l'adopte au moment où le texte vient s'offrir à sa lecture, sans aucun accompagnement, sans socialité, comme abstrait de tout environnement de guidance de son interprétation. Ce genre de texte ne peut, en miroir, qu'appeler un lecteur mû par la disponibilité la plus totale, abstrait lui aussi de tout mode d'emploi devant cette lecture sans socialité. La sympathie – prise alors dans le sens d'une absence d'*a priori* lectoriel – s'impose comme seul mode de lecture possible dans cette confrontation avec l'immédiateté et l'innocence de ces productions d'écriture.

C'est sans doute la raison pour laquelle l'écho est une posture d'écriture qui n'est possible que pour les textes inédits. En effet, dès que le texte est édité, il est irrémédiablement revêtu des sens supplémentaires de sa socialité, de son inscription dans une forme ou l'autre de critique littéraire, même diffuse.

Le tourbillon interprétatif qui entraîne le texte vers sa socialité est inévitable. Toute lecture est située. Ainsi, dans notre pratique, un premier écho de lecture en suscite souvent un autre, ne prétendant pas à plus d'objectivité, mais prétendant à la légitimité de cette autre lecture en réplique. Chaque lecteur est mû par un vécu unique, souvent expert, le rendant attentif de diverses manières aux trois balises qui cernent la communauté que nos interprétations finissent par former. Un paysage s'y dessine à la lecture des échos de ce numéro, avec ses zones caractéristiques de l'écriture autobiographique : il y a ce qui est raconté – qui s'étend de l'anecdote jusqu'à la réflexion sur la manière de mettre en œuvre la confiance de soi ; il y a la prise de parole – qui va, de la commande d'écriture clairement identifiée, à la visée indécise ; il y a la figure de l'auteur et son ethos de la transmission – qui zigzague, entre le récit du *je* et la fiction du moi. Les réponses et les superpositions de sens, révélatrices de l'ethos du texte, créent une socialité de ces écrits personnels dans le groupe de lecture, et plus globalement au sein des archives APA en général.

Francine Meurice

¹⁷ *Idem*, p.162.

¹⁸ Et qui est une création originale de l'APA française, les autres archives italiennes, allemandes, espagnoles n'ayant pas cette pratique.

Les journaux

Les journaux de voyage

Le tourisme colonial

De Wée, Maurice, *Voyage au Congo belge, Journal*, du 29 mai 1944 au 15 août 1944 [MLPA 00148/0014], transcription [MLPA 00148/0014/002].

Sous la forme d'une copie dactylographique sur papier pelure de 48 pages, ce texte est le récit très détaillé d'un voyage de trois mois au Congo belge.

Écho de lecture n°1

La Belgique occupée n'étant pas accessible, Maurice de Wée, qui vit en Égypte, en tant que juge aux tribunaux mixtes, décide, au printemps 1944, de passer au Congo une longue période de congé. La lecture de la relation de ce voyage est aussi agréable qu'intéressante et instructive.

Maurice de Wée est un voyageur très entreprenant et d'une grande curiosité. Il ne se contente pas de parcourir le Congo en touriste. Il tient à rencontrer les autorités coloniales et ses collègues de la magistrature qui sont en fonction au Congo. Homme du monde, il dépose fréquemment sa carte de visite, souvent il dîne *en ville*, il est aussi invité à jouer au bridge. Lorsqu'il est arrivé à Léopoldville il ne manque pas de se rendre au *jour* de Mme Ryckmans, l'épouse du gouverneur général. Expatriées au Congo, les dames de la *bonne société* sont, comme en Belgique, *chez elles* une après-midi par semaine pour recevoir la visite de personnes appartenant à leur milieu !

Maurice de Wée quitte Le Caire dans la matinée du 28 mai 1944. En six heures, « un bel avion battant pavillon belge » l'amène à Khartoum, capitale du Soudan, où il passera la nuit. Le lendemain un Lockheed de la Sabena le déposera à Stanleyville. Il s'y sent, écrit-il, dans une ambiance à la fois tropicale et très belge qui l'enchantent.

Pour gagner Léopoldville, il prend place dans un hydravion géant de la compagnie British Airways. Après un vol d'une demi-journée, il découvrira Léopoldville. Le gouverneur général le recevra « de la plus aimable façon ». Il lui révélera l'importance de la contribution apportée par la colonie à l'effort de guerre des Alliés auxquels elle fournit des milliers de tonnes de matières premières destinées à l'industrie de l'armement. La visite des quartiers indigènes fera à Maurice de Wée une excellente impression : « Cette visite m'a convaincu dans l'idée que la colonisation belge est un succès ». Maurice de Wée quitte Léopoldville à bord du *Luxembourg* qui remonte lentement le fleuve. Ce bateau est vieux mais Maurice de Wée y occupe « un appartement très coquet ».

Une croisière de huit jours sur le Congo et le Kasai se termine à Port-Franqui. Au cours de cette traversée, Maurice de Wée a constaté que « le Noir de la brousse » vit dans de meilleures conditions que le fellah égyptien. Sa dignité l'a impressionné et il a vraiment éprouvé de la sympathie pour les « frères noirs ». Les missionnaires flamands qu'il a rencontrés étaient généralement assez frustes mais il s'est rendu compte de leur dévouement. En s'entretenant avec les passagers il a entendu des avis discordants. Les uns étaient des enthousiastes de la vie coloniale, d'autres la détestaient et étaient impatients de retourner en Belgique. Les opinions sur les Noirs étaient aussi très divergentes, allant du mépris et de la plus grande sévérité à l'indulgence et même à des sentiments affectueux.

De Port-Franqui le chemin de fer du Bas-Congo au Katanga transporte, en trois jours, Maurice de Wée à Elisabethville. À son arrivée il dîne chez le président de la Cour d'Appel qui a été comme lui un fervent de l'escrime. Le lendemain, il rend visite au patron de l'Union Minière « que certains appellent *le dictateur du Katanga* ou *le roi du Cuivre* ». Ensuite, guidé par le commissaire de district urbain, il visite notamment l'hôpital des Noirs, le Centre antivénérien et le tribunal indigène où ne siègent que des Noirs. À l'hôpital il voit des assistants noirs, au Centre

antivénérien il voit des Noirs qui procèdent à des examens microscopiques ou administrent des injections. On l'assure que ce personnel indigène accomplit son travail à la perfection.

Maurice de Wée visitera les installations de l'Union Minière non seulement à Élisabethville mais aussi à Jadotville où il passera trois jours. Son guide dans les installations de l'Union Minière lui apprendra que le travail du cuivre ne se faisait pas sur place avant la guerre. Effectuer ce travail au Congo permet d'expédier en Grande-Bretagne et aux États-Unis un minerai qui n'est plus à l'état brut, ce qui facilite le travail à accomplir dans les usines de ces deux pays. Maurice de Wée trouvera « remarquables en tous points » les réalisations sociales de l'U.M. Il quitte Jadotville en empruntant à nouveau un train de la ligne B.-C.K. . À Bukame il s'embarque sur le *s/s Prince Léopold*. Il y passera deux journées sur un fleuve Congo « modeste, encore à ses débuts ».

À Kabalo, il prend le chemin de fer des Grands Lacs qui le conduit à Albertville, « une ville toute blanche qui se mire dans les eaux bleues du lac Tanganyka ». Au bord du lac, le monument Jacques s'élève en hommage à l'officier qui fonda la ville en 1892. Devenu général, cet officier s'illustra au début de la Première Guerre mondiale et reçut le titre de baron de Dixmude. Le monument d'Albertville abrite les restes du lieutenant Vrithof qui fut tué et presque entièrement mangé par les Noirs.

Après une escale à Kigoma, une petite ville qui faisait partie de l'Afrique orientale allemande et qui fut conquise, comme Tabora, par la Belgique, entre les années 1914 et 1918, Maurice de Wée arrive à Usumbura. M. Jungers, le « consul » du Ruanda-Urundi, territoires sous mandat belge, le reçoit à déjeuner. Il lui apprend qu'il a songé jadis à faire carrière en Égypte dans les tribunaux mixtes ! M. Jungers informe son hôte des particularités de la population des deux territoires qu'il gouverne et ne cache pas son opposition à leur intégration éventuelle au Congo belge.

Avec un avocat qu'il a connu au Caire, Maurice de Wée fait en voiture le trajet Usumbura-Costermansville qu'il considère comme l'un des plus beaux chemins parcourus au cours de son voyage. Il passe trois journées très agréables à Costermansville avant de rejoindre, par la route, Goma, au pied de volcans. À proximité de cette ville, il visite longuement une station de l'Institut national d'élevage et d'agriculture qui a été fondé sous l'impulsion de Léopold III lorsqu'il était prince héritier.

À Butembo, Maurice de Wée séjourne « dans un hôtel charmant » à 2.000 mètres d'altitude. En cours de route, il a traversé le Parc national Albert. Il gagne ensuite Iruma, après avoir vu surgir d'une grande forêt « des êtres peu sympathiques », les Pygmées. Une pluie incessante donne le cafard à Maurice de Wée ! Heureusement quelques journées à Nioka, chez « des gens charmants », le réconforteront. Ces hôtes possèdent un vaste domaine dont l'exploitation intéresse vivement Maurice de Wée.

Le long périple de celui-ci au Congo se termine à Aba, « une petite ville propre » dominée par d'énormes manguiers, à la frontière du Soudan. Maurice de Wée entre dans ce pays à Juba. Ensuite pendant sept jours il naviguera sur le Nil jusqu'à Kosti d'où il atteindra Khartoum dans « un train blanc tout pimpant ». Le voyage en chemin de fer de Khartoum à Wadi-Halfa sera sans intérêt. Maurice de Wée quitte Wadi-Halfa à bord du *s/s Sudan* qui passe, le premier jour de la croisière, devant le temple d'Abu Simbel, que gardent des statues géantes, puis, le lendemain, devant Philae, « une Philae ressuscitée ».

À Baltim, lieu de villégiature, Maurice de Wée sera finalement auprès des siens. Ayant fait « comme Ulysse un beau voyage », il retrouve l'Égypte avec enthousiasme. Jamais encore le décor de la vallée du Nil ne lui a paru tellement séduisant : « Dans quel pays au monde trouve-t-on ciel aussi beau et lumière aussi douce ? »

Raymond Du Moulin

Extraits« Léo, 4 juin

Aujourd'hui, je suis allé en terre étrangère...une traversée de 10 minutes en vedette rapide m'a amené à Brazzaville, capitale de l'AEF.

La rive française étant accidentée, Brazzaville, vue du fleuve, a belle allure. De près, c'est plus une sous-préfecture qu'une capitale... Le contraste entre Léo et Brazza est frappant – chez nous on a peut-être vu trop grand ; là on a vu trop mesquin. Je dis cela sans esprit de critique... N'oublions pas que si le Congo est notre seule colonie, l'AEF n'est qu'une des colonies de l'Empire Colonial français...

La ville est construite sur une colline qui surplombe le fleuve, elle est de mince étendue et contient peu de bâtiments importants, peu de magasins, ni un restaurant, ni un café dignes de ce nom ; ils sont du genre casse-croûte et débit des petites villes de France... Les Noirs y ont accès comme les Blancs et sont parfois installés à la même table... cela fait frémir d'horreur les coloniaux belges et anglais.

Si à Léo les taxis sont rares, à Brazza ils font complètement défaut. Cela me fit faire la connaissance d'un mode de locomotion nouveau pour moi : le pousse-pousse ; il ne manque pas de charme pour qui a le temps.

Sur le quai, tandis que j'attendais la vedette, j'assistai à une scène amusante. Deux Noirs s'engueulaient en français : l'un était de Brazza et l'autre de Léo – ce qui s'entendait à leur accent autant qu'à leurs propos. Le « Français » traitait l'autre de « sale nègre » (au Congo « Nègre » est une injure passible de contravention). Mon compatriote répliqua : « tu fais de ta poire parce que t'es en France ; viens chez nous et tu verras – une fois –, fanfaron que tu es ».

Rentré à Léo, je consacrai une heure à visiter le musée de la Vie indigène où le brave M. Van den Bosch conserve les reliques de l'art nègre : fétiches, armes de guerre et de chasse, instruments de musique, etc. J'en avais vu des échantillons à l'exposition d'art congolais du Caire il y a quelques mois.

La journée se termine par un dîner intime suivi d'une longue conversation avec M. Van Remoortel, sénateur à Bruxelles, une vieille connaissance. Ce n'est pas seulement un homme politique mais un artiste et un sportif. Nous discutâmes en toute sympathie de questions où nos points de vue diffèrent souvent... Je reste sous le charme de sa conversation. » p. 10

« 22 juin, Jadotville

Deux journées bien fatigantes, mais instructives à visiter les vastes installations de l'Union Minière, suivant à la lettre le programme élaboré par M. Cousin et mis au point par M. van Weyemberg, directeur local.

La visite commence à 9 heures du matin et se poursuit jusqu'à 5 heures du soir, interrompue par un frugal repas au mess des employés. Remarquons, encore une fois, que l'horaire de travail de Belgique est appliqué partout au Congo ; par les plus grandes chaleurs, fonctionnaires, employés, ouvriers, Blancs et Noirs, font des journées de 8 heures de travail, de 8 à 12 le matin, de 2 à 6 l'après-midi.

Je commence à m'intéresser aux problèmes techniques et à la mécanique, je commence à comprendre que certains puissent les préférer aux spéculations juridiques qui sont mon lot depuis trente ans.

La première matinée est consacrée aux réalisations sociales de la Société. Celles-ci sont remarquables en tous points, embrassant les domaines les plus divers et conçues dans l'esprit le plus large : je visite successivement l'hôpital, la maternité (une douzaine de négrillons très mignons reposaient dans de petits lits roses), les plaines de sports, l'œuvre de la goutte de lait (on y pèse et on y baigne les bébés qui reçoivent ensuite une bonne ration de lait et de riz), enfin l'église, le patronage, les écoles primaires et professionnelles. Dans celles-ci, les filles sont initiées à la couture et aux travaux ménagers, les garçons aux métiers les plus divers. La Société entend

faire le bonheur de ses travailleurs et estime que celui-ci se concilie parfaitement avec ses propres intérêts : ces gosses bien nourris et dégrossis feront un jour des travailleurs de bon rendement.

L'après-midi, je visite d'abord les ateliers de constructions mécaniques qui peuvent rivaliser avec ceux d'Europe. On y construit non seulement l'outillage ordinaire, mais des ponts et des wagons de chemins de fer. J'y ai vu à l'œuvre des tourneurs et des monteurs de la plus grande habileté qui n'ont rien à envier aux ouvriers spécialisés de chez nous.

Je passe de là aux fours électriques où on travaille le cobalt¹⁹

La seconde matinée est consacrée au cuivre. Deux usines s'occupent de ce travail. Dans l'une, appelée l'usine de flottage, le minerai est broyé en morceaux de plus en plus petits jusqu'à n'être plus qu'une poussière qui est passée au tamis. On obtient de la sorte l'élimination de la plus grande partie des corps étrangers. Dans la seconde, on attire d'abord le cuivre sur des plaques de métal, tandis que ce qui reste de corps étrangers s'en va à la dérive (électrolyse). Les galettes de cuivre passent ensuite au four ; le cuivre sort de celui-ci en fusion et va s'écouler et se refroidir dans des formes de fonte ; les lingots de type commercial ainsi obtenus s'en iront en Amérique où ils seront transformés en matériel de guerre.

Mon guide me dit que ces usines ont été montées assez récemment. Avant la guerre, le minerai était expédié en Belgique à l'état brut et travaillé là. Au début de la guerre, des expéditions de minerai brut furent faites en Grande-Bretagne et aux États-Unis. Pour épargner du shipping-room aux Alliés, l'Union Minière se décida à construire ces vastes usines et à travailler le cuivre sur place. Voilà, n'est-il pas vrai, un bel effort de guerre !

La matinée se termine par la visite du musée géologique où se trouve réunie une collection des minéraux trouvés dans les concessions de l'Union Minière. Cela fait un ensemble riche de forme et de couleurs. De ce tas de pierres roses, bleues, jaunes, vertes, dont on m'a cité tous les noms, je n'ai retenu que le radium, le cobalt et la malachite. Celle-ci était largement représentée par d'énormes blocs aux saillies bizarres, d'un beau vert.

Le conservateur du musée est M. Renard, un ami d'enfance que j'avais perdu de vue depuis 30 ans et que je retrouvais là par hasard. Comme le monde est petit.

Je rentre à l'instant de Madinga, située à une centaine de kilomètres de la ville où l'Union Minière a capté une chute d'eau, construit un barrage et élevé une puissante centrale électrique. C'est d'elle que les usines de Jadotville reçoivent l'énergie électrique qui les alimente.

Il me reste à visiter l'usine des eaux et la fabrique de produits chimiques. C'est le programme de demain.

Comme hier, je dîne en ville ce soir ; partout au Congo règne une hospitalité charmante. »

Maurice De Wée (transcription de Francine Meurice (2011) [MLPA 00148/0014/002] p.16-17)

¹⁹ On peut lire entre les lignes qu'il s'agit sans doute de l'envoi de l'uranium aux États-Unis qui selon les travaux de A. Lederer a débuté dès le début des hostilités : « On connaît également l'initiative géniale [sic] d'Edgard Sengier de l'U.M.H.K., qui, dès le début des hostilités, avait fait envoyer du minerai d'uranium vers les États-Unis où il le faisait entreposer dans un magasin à Staten Island et il en avait prévenu les plus hautes autorités américaines. Convoqué en septembre 1942 par un officier supérieur américain qui lui demandait dans quel délai le précieux minerai pouvait être acheminé aux États-Unis, il put répondre, à la surprise totale de son interlocuteur, que 1 200 t étaient déjà là. Cette prévoyance valut à la Belgique les attentions particulières des Américains pendant et à l'issue de la guerre [sources : E., 1973. – Sengier Edgard, in *Biographie belge Outremer*, publ. Acad. Roy. Sc. Outre-Mer, Van der Straeten Bruxelles, 1973, 7 (fasc. A), col. 435]. Peu de temps après que la Belgique fut entraînée dans la tourmente, les envois commencèrent en direction de Lobito, via La ligne Tenke-Dilolo ; le minerai était transporté en fûts de 200 l et passait sous le vocable « crude mineral substance » ; il s'agissait d'un transport relativement important qui, pour la durée de la guerre, a représenté plusieurs milliers de tonnes. » in A. Lederer, « Les transports au Congo pendant la Seconde Guerre mondiale » in *Le Congo belge durant la Seconde Guerre mondiale, recueil d'études*, Académie Royale des sciences d'outre-mer, Bruxelles, 1983, p.188.

Écho de lecture n°2

Après avoir lu la transcription du *Voyage au Congo* de Maurice de Wée, faite par Francine Meurice, j'en propose une lecture attentive et critique, en raison des circonstances qui ont conduit l'auteur à choisir – pour se distraire – une visite touristique du Congo en guerre. À cette époque, il tentait d'échapper à diverses difficultés familiales et professionnelles. Cette démarche peut expliquer la légèreté de ses propos de touriste, puisqu'il ne ramène de son périple que des clichés lénifiants. Il a d'ailleurs choisi de ne rencontrer que des personnalités dirigeantes dans le huis clos de leurs fonctions, et dont il est avéré depuis lors que le non-dit sur la colonisation était le souci prépondérant. Mon propre séjour au Congo dans la décennie suivante m'a particulièrement sensibilisé à cette pratique.

L'introduction à la transcription nous apprend que de Wée n'a plus voyagé depuis quatre ans ; il a besoin d'une « évasion », de voir « d'autres têtes », de changer « de décor ». Le Congo manque à « sa collection ». Hélas, dit-il après cela, il « n'échappera pas » à la « psychose de la guerre ».

Il voyage donc au Congo « en touriste ». En Belgique, les résistants sont décimés, les villes sont bombardées²⁰. Il n'en a cure. Il ne va pas voir un pays lui-même en guerre, ni une colonie. La chasse au « pittoresque » l'anime. Seuls les représentants du pouvoir blanc au plus haut niveau l'intéressent. Ils ont l'air muets, et lui aveugle et sourd. Les Noirs sont transparents, invisibles. Mais ils sont pittoresques, comme la nature. Cependant, « le tourisme au Congo présente des aléas »²¹. L'esthétique de la cité indigène « manque de fantaisie et de relief ». Chose admirable, « les Noirs ne tendent pas la main ». Il aurait aimé « recevoir un diplôme au passage de l'Équateur ». « Aucun transport en commun, pas de tramways et de rares taxis ».

Le commerce, pourtant, évoque « un pays de cocagne » et la colonisation est « un succès ». Maurice de Wée ne cite l'effort de guerre que du point de vue des Blancs.

Les lieux communs lui servent d'étalon de mesure. Les villas sont « coquettes », les dames « élégantes », la banlieue « riante », les constructions « réussies », la salle « plaisante ». Pour les gens, il parle de « belle réussite », de « grande modestie », d'une « aimable façon ». Les présumés à propos des Scheutistes sont de règle : « charité, dévouement, sacrifice ».

Ses déconvenues majeures viennent des bêtes féroces qui ne se montrent pas. De plus, il se met à pleuvoir sans fin. L'Union Minière ne songe qu'au « bonheur des Noirs ». On doit être « heureux » au Katanga et au Kivu, tout y est « si beau » ! D'ailleurs, « on n'y mange plus de Blancs ». Mais patatras ! Le Ruwenzori est invisible. Et ça alors, « les alliés sont en Normandie ». Ah ! Les voilà « déjà à Rome ». Oh ! On manque d'essence au Rwanda-Burundi « à cause de la guerre ».

Dans l'église d'Usumbura, les Noirs sont assis par terre et les Blancs sont assis sur des chaises²². Il n'en pense rien.

Enfin le pittoresque surgit à Costermansville : montagnes, îles, lacs, voiliers. Ne serait-il pas sur « le lac Majeur ou sur le lac de Côme » ? « Les gens du monde » ont d'ailleurs le même genre de vie qu'en Belgique.

Au Soudan, la nudité intégrale côtoie le voile intégral. « Voilà le pittoresque. »

Il revient par le Nil, et comme par une ironie suscitée par les Pharaons, il voit enfin « des hippos, des crocos et des singes... »

José Dosogne

²⁰ Ajouts de l'échotier.

²¹ Encore toujours aujourd'hui...

²² Dans *Le grenier dépoussiéré*, Célestin M'Peya, originaire de l'Équateur, parle des Blancs entrés et sortis les premiers de l'église, le dimanche.

Le récit d'émigration

Weerts, Maurice, *Un demi siècle au pays du Négus*, [MLPA 00225]

Ce récit est écrit par Maurice Weerts (1904-1978) qui séjourna à Djibouti, à Aden et à Addis Abeba de 1926 à 1969. Il a été dactylographié par son petit-fils.

Écho de lecture

Maurice Weerts est né le 11 septembre 1904 à Barchon, village du pays de Herve. Il décrit son enfance et sa jeunesse dans ce village. Ses grands-parents avaient une ferme et fabriquaient le fameux fromage de Herve. Son père était menuisier.

Les grandes étapes de sa biographie :

1914 : L'arrivée des Allemands entraîne des dégâts considérables dans la région et le massacre de nombreux habitants. La famille Weerts doit fuir à pied, sans bagages, et se réfugier chez les grands-parents à Rosmel. Période de misère et des soupes populaires. Maurice va au collège à Herve – une heure de marche matin et soir, six jours par semaine.

1920 : Il continue des études commerciales à Liège.

1923 : Diplômé, il entre comme comptable à la F.N. de Herstal.

1924 : Service militaire.

1925 : Il cherche un emploi plus rémunérateur et est mis en contact avec les *Établissements Laloux* de Liège (société d'import/export) qui lui proposent un emploi en Abyssinie.... région qu'il savait à peine situer sur la carte du monde !

1926 : Départ pour Djibouti, par bateau via Marseille, avec ses malles et son *équipement colonial*. Il vécut 9 ans à Djibouti, dans la *fournaise de l'enfer*, ville à peine reliée à une certaine *civilisation*.

1930 : Premier retour en Belgique pour trois mois de congé, où il retrouve sa fiancée, qui, patiente, attendra encore quatre années avant leur mariage. Retour à Djibouti via Anvers.

1931 : Première visite à Addis Abeba lors d'un court congé, où il fait connaissance avec la *Firme Besse* (française).

1934 : Deuxième retour en Belgique, où il reçoit son licenciement des *Établissements Laloux* qui n'ont pas compris que leurs méthodes commerciales devaient être réformées. Les suggestions de Maurice, mal interprétées, ne sont pas acceptées. Il se marie en octobre et signe un contrat avec la *Firme Besse*, véritable empire commercial, déjà bien implanté dans les pays de la Corne de l'Afrique, et part pour Aden, où il restera quelques mois pour se mettre au courant et ... apprendre l'anglais !

1935 : Nommé chef d'agence à Djibouti. Début des problèmes avec la Somalie italienne, les préparations des troupes fascistes se confirment. En juillet 1935, naissance de son premier fils, Jacques. En décembre, il est transféré à Addis Abeba pour gérer de nouvelles agences.

1936 : Le 5 mai, entrée des troupes italiennes à Addis Abeba. L'empereur Haïlé Sélassié s'exile à Londres. Suit une période anarchique, avec pillages, incendies, fusillades. Maurice, sa femme et leur bébé doivent se réfugier à la légation britannique où ils campent dans le jardin avec plusieurs centaines d'autres réfugiés.

1937 : Les italiens obligent toutes les firmes étrangères ennemies à liquider leurs biens et à cesser toutes activités commerciales.

1938 : En avril, les Weerts, parmi de nombreux autres *ennemis* de Mussolini, sont expulsés d'Éthiopie, avec refus de permis de retour. Retour en Belgique et naissance du deuxième enfant.

1939 : envoyé à Aden, où le commerce (import/export) de la firme *Besse* reste intense, avec la Somalie anglaise, l'Arabie, le Yémen (peaux, savon, encens, myrrhe, colorant indigo). D'Australie arrive la farine, de Java le sucre, du Kenya et du Kivu le riz et le café.

1941 : Victoires anglaises en Égypte, au Kenya, en Somalie, en Éthiopie, où un bataillon des troupes coloniales belges a participé aux interventions, en passant par la frontière du Soudan

Anglo-égyptien. (Dont le sergent Philippe Brouсариче qui a écrit un récit « Abyssinie 1941 » réf. Bonta). Retour des Weerts à Addis Abeba dès la libération de la ville, et le 5 mai retour triomphal du Négus.

1941 – 1961 : Les affaires reprennent. Maurice, au nom de la firme *Besse*, crée de multiples agences dans diverses localités du pays ; commerce axé principalement sur le café et les peaux ; ce qui nécessite de multiples voyages par des pistes peu carrossables et dangereuses, surtout en saison des pluies.

Jusqu'en 1945, l'enclave française de Djibouti fut inaccessible aux alliés, car elle était dirigée par le régime de Vichy. Tout le commerce, et notamment les carburants, devait donc passer par la Somalie et l'Érythrée. À partir de 1945, Maurice Weerts s'occupe activement de promouvoir les transports (achats de camions en Italie), de trouver une main-d'œuvre valable (chauffeurs et mécaniciens italiens restés au pays), de prévoir des réserves de carburants (par camions-citernes venus d'Europe). Il désirait réellement créer des partenariats avec les autorités et les administrations éthiopiennes, notamment avec le Négus et son entourage ; ce que ses patrons français ne comprenaient pas, ou plutôt n'acceptaient pas, étant avant tout des commerciaux, voulant « faire des affaires » et surtout gagner beaucoup d'argent !

1961 : Les rapports entre Maurice et les dirigeants de *Besse* se rompent. Maurice est privé de ses fonctions au sein de la firme. Le ministre des finances éthiopien lui propose alors le poste de « Conseiller exécutant au service du gouvernement » avec la création de sociétés parastatales industrielles : une usine textile à Bahr Dar (près du lac Tana) avec des métiers à tisser belges (Ypres), la construction de silos pour la conservation des céréales et d'une industrie lainière (avec des firmes verviétoises). Mais de nombreux problèmes se créent à cause des concurrences étrangères qui commencent à investir en Éthiopie et sont à la recherche de personnel qualifié.

1969 : À 65 ans, moralement fatigué, il ne cherche pas à renouveler son contrat et c'est *L'Adieu à l'Éthiopie*.

Les 470 pages de ce journal relatent 43 ans d'une vie extrêmement active, vécue dans une partie du monde bien peu connue à cette époque, et dont Maurice Weerts décrit souvent les paysages traversés, avec précision, mêlant ses sensations visuelles (les couleurs et les reliefs), auditives (bruits des marchés et des caravanes), odorantes surtout (des piments et des épices), mais aussi les nombreuses difficultés rencontrées sur les pistes : les moustiques et les serpents, le manque d'eau en saison sèche et les passages de gués dangereux en saison des pluies.

Le petit-fils de Maurice, François Weerts, héritier moral de ses mémoires en a rédigé un texte passionnant, émouvant, d'une précision remarquable sur les différents aspects de la vie professionnelle et familiale de son grand-père. Texte très peu corrigé, comme il le dit lui-même dans son avant-propos.

Certes, la vie de Maurice ne peut être raccrochée à ce que l'on nomme actuellement une « ingérence humanitaire » ; ce n'était pas son but. Mais ses activités professionnelles comportaient de nombreuses associations de travail et l'amenaient à fréquenter des autochtones ou d'autres « expat. » surtout asiatiques : hindous, yéménites, arabes, arméniens, libanais, égyptiens, mais aussi de nombreux Italiens, Français, Hollandais, Anglais, Belges. La collaboration avec ces Associations n'est pas toujours facile, car celles-ci sont entachées par de nombreuses corruptions, des escroqueries en tout genre et par de profondes différences de mentalité dont il fallait tenir compte. Il en décrit avec minutie de multiples exemples, mais conserva jusqu'à son départ définitif d'innombrables amis. Toutes ses relations furent basées sur la courtoisie, la confiance, l'amitié. Sa foncière honnêteté lui ouvrait de nombreuses portes, mais lui en fermait d'autres aussi. Maurice n'était pas non plus un « colon », dans le sens paternaliste et parfois péjoratif attribué à ce terme dans les pays d'Afrique. Il avait aussi la grande qualité de voir les choses à long terme.

D'ailleurs l'Éthiopie n'a jamais été réellement colonisée, l'occupation de 5 années (1936-1941) par les Italiens ne peut être considérée comme une colonisation ; ce fut plutôt une invasion politiquement fasciste. Cette mentalité de non-colonisés se ressent encore très bien actuellement. Il n'y pas eu de véritables missionnaires (catholiques ou protestants) comme dans les autres pays africains. La religion chrétienne orthodoxe (parfois appelée erronément copte) s'y est implantée au V^e siècle, dans le nord du pays, et l'Islam fit son entrée par la « Corne de l'Afrique » au X^e et au XI^e siècles. Ce qui n'empêcha nullement les nombreuses révolutions, souvent sanglantes, et les effrayantes famines de martyriser et de marquer ce pays.

Maurice était avant tout un « gestionnaire » rigoureux, il voulait tout compter, tout peser, tout déclarer correctement, les sacs de café comme les balles de peaux... dont le poids diffère selon qu'elles sont sèches ou humides. Il devait aussi jongler avec différentes monnaies utilisées à Djibouti ; les francs français, les roupies indiennes, et les thalers Marie-Thérèse (monnaie locale flottante, dont le cours variait suivant l'offre et la demande).

Le récit de Maurice fourmille de faits divers, de détails pittoresques et folkloriques, qu'il est impossible de relater ici ; mais il est manifeste que ces pages sont un témoignage véridique, passionnant et très humain, d'un jeune belge courageux au milieu des années 1900.

Marie-Louise De Moor

Le début du tourisme en voiture après la 2^e Guerre mondiale

Gits, Auguste et Reepmakers, Jeanne, *Carnets de voyage*.

Présentation

Deux carnets, ceux de 1949 et de 1950, de la série de *Carnets de voyage* d'Auguste Gits et de Jeanne Reepmakers sont parvenus dans nos archives par l'intermédiaire du petit-fils des auteurs, Alain Gits. Ces carnets foisonnants sont composés de dépliants, de tickets, de notes de table, de cartes, de « vues », de récits de visites et de trajets. Il s'agit de carnets recopiés dans de grands registres cartonnés, du type des registres de comptes, par ce bijoutier né en 1900. Ce détail est à noter quand on sait que les premières traces autobiographiques sont apparues dans ce type de notations : les livres de comptes. La mémoire du voyage se construit ici en deux temps. On prend note une première fois au moment du périple, c'est Jeanne qui s'en charge, elle consigne dans un petit cahier, au crayon, ses listes préparatoires mais aussi le journal au quotidien du voyage capturé sur le vif. Ensuite, on met au net, on construit un album, une petite encyclopédie de ce que le voyage a appris, c'est Auguste qui s'en charge, *a posteriori*, et, comme le dit l'écho de lecture de Mara Pigeon ci-dessous, cette version « oblitère complètement le travail préalable de sa femme », comme un film oblitère son scénario. La lecture de Mara Pigeon souligne l'importance du compte rendu quasi exhaustif des repas, des visites dont le souvenir consigné avec soin constitue la principale trace autobiographique de ce document intéressant à plus d'un titre. Elle met également en évidence une troisième inscription de ces souvenirs de voyage dans les échanges épistolaires. On le voit par le rôle important que prend la poste qui, en laissant ses traces dans les carnets de Jeanne et d'Auguste (achat de cartes postales, lettres, listes d'adresses et nombre de cartes envoyées à chaque destinataire), crée comme un accompagnement en sourdine du déplacement du voyage.

Francine Meurice

Gits, Auguste et Reepmakers, Jeanne, *Interlaken*, 15-24 juillet 1950, (carnet illustré en version numérisée sur Cd-rom, 70 pages, notes de voyage en copie papier, 29 feuillets) [MLPA 00195]

Écho de lecture

Un carnet réalisé à partir de notes manuscrites prises en cours de voyage, des commentaires recopiés avec une mise en page riche en illustrations : des croquis, des itinéraires, des cartes postales, des photos noir et blanc, des images en couleur, des écussons dessinés, des fleurs et des feuilles séchées, des étiquettes diverses, des cartes de visites, des tickets, des extraits de revue, des additions de restaurants et de garages.

Une écriture soignée, un carnet destiné à être lu parce que l'auteur s'adresse quelquefois directement au lecteur potentiel, notamment à la fin.

Le contenu de ce carnet de voyage est le même que dans celui de Bretagne : un récit chronologique, un couple, un itinéraire détaillé (plan, étapes, horaires, km, prix de l'essence, logements, rencontres), la description des achats de nourriture, des repas et des boissons, des spécialités, et le détail des dépenses.

Le départ se fait de Bruxelles vers Charleroi, Charleville, Verdun, avec la visite des églises, des cathédrales, des cimetières, de la vallée mosane. À Belfort : un incident de voiture, la description d'une fête foraine et du lion. Suivent des commentaires sur la frontière franco-suisse, la douane et habitudes douanières ; quelques informations sur la Suisse et ses habitants (les WC payants, les routes en bon état). À Neuchâtel : la description d'un enterrement, du pont en bois à toiture. Description de la vallée de la Saône, d'un pont suspendu ; de Berne et du chemin de fer en crémaillère ; de Thun et de son château ; d'Interlaken, de Grindelwald et du télésiège jusqu'à plus de 2. 100m. Description des mulets postaux, des lacs et des cols qui se succèdent, des cascades et des glaciers, des marmottes, des fleurs de montagne. À Bellinzona, description d'un monument aux troupes russes ayant combattu contre Napoléon. Au pied du Mt St Gothard : montée vers la Furka, le glacier du Rhône et visite du tunnel de glace, du lac bleu, puis rencontre d'un joueur d'alpenhorn et des chèvres de montagne...Une excursion en train pour la Jungfrauoch, 2 h 30 min de trajet vers le sommet à 3. 454 m d'altitude pour voir la mer de glace et l'observatoire.

Allusion au retour du Roi des Belges et à l'animosité des Suisses à son égard.

Retour par Lucerne et son pont de bois, puis Colmar.

Les voyageurs reçoivent d'un hôtelier une coupure de presse sur la tornade à Mulhouse, une coupure qui reprend également un article sur le retour du roi Léopold III et un extrait de son discours. On en parle...

Visite et description de Colmar, de son architecture, de son histoire, de la route du riesling. On regarde les cigognes d'Obernai, Strasbourg et sa cathédrale. Le retour passe par Sarrebourg et Metz ; allusion aux dégâts de la guerre. Contrôle de la douane.

Sur la route, il y aura un dernier café-filtre et une gaufre à Notre Dame au Bois, et ce périple se terminera, après le dépôt des bagages, par un « steak frites » chez des amis, Ida et Gérard, à Bruxelles.

Ce carnet de voyage, plaisant à lire, donne une bonne impression de ce que devait être un voyage à cette époque : les routes, les étapes courtes, les hôtels et les restaurants, les panes de voiture, les organisations touristiques, les télésièges, le train. Il donne quelques informations sur la Suisse et le quotidien des Suisses (peu) ; quelques informations sur les achats en vacances : eau de Cologne, pellicules, chapeaux, pipe, harmonica...

Ce carnet est principalement le récit de la découverte d'une nature encore vierge et grandiose, d'un tourisme à ses débuts, de rencontres avec l'habitant qui semblent authentiques, de moments partagés avec d'autres touristes, de visites consciencieuses, de moments d'éblouissements devant

la beauté du paysage.

Je relèverai l'omniprésence de la poste (la poste restante) et la nécessité d'acheter et d'envoyer des cartes postales, l'importance de la voiture, compagne à part entière du voyage.

La guerre et ses conséquences sont toujours présentes dans les préoccupations des voyageurs.

Il me semble que dans ce deuxième récit de voyage, le transcripteur a repris à son compte les notes de sa femme et emploie le « nous » qui devient parfois le « je » narrateur du transcripteur, notamment pour décrire les anecdotes concernant sa femme, ou bien pour ce qui le concerne directement (le livre d'or à signer, les cigarillos...) – ce qui amène moins de confusion pour le lecteur mais oblitère complètement le travail préalable de sa femme.

Mara Pigeon

Gits, Auguste et Reepmakers, Jeanne, 10 jours en Bretagne, 16-28 juillet 1949, (carnet illustré + une lettre, en version numérisée sur Cd-rom, 84 pages, notes de voyage en copie papier, 13 feuillets) [MLPA 00194]

Écho de lecture

Un carnet réalisé à partir de notes manuscrites prises en cours de voyage par Jeanne, des commentaires recopiés quelques mois après le retour par Auguste – on le sait parce que l'auteur se trompe en recopiant les dates, le 23 mars au lieu du 23 juillet et le 24 mars illustré par une addition du 24 juillet –, sur un grand registre cartonné, avec une mise en page riche en illustrations : des croquis, des itinéraires, des cartes postales, des photos noir et blanc, des images en couleur, des étiquettes diverses, des cartes de visite, des tickets, des extraits de revue, des additions de restaurants, d'hôtels, des factures de garage.

Une écriture soignée, un carnet destiné à être lu parce que l'auteur s'adresse quelquefois directement au lecteur potentiel.

Un récit chronologique – voyage en voiture – un couple plus un parent (un enfant?). Un itinéraire détaillé : un plan d'étapes, des horaires, des kilomètres, le prix de l'essence.

L'itinéraire : départ de Bruxelles vers Amiens puis Rouen, Saint-Michel, Cancale, Dinan, Saint-Malo, Dinard, Belle-Isle, Carnac et retour par Vannes, le Morbihan, Rennes.

Une description des achats et le détail des dépenses: la nourriture, les repas et les boissons, les spécialités, les hôtels, la voiture ... Une description de l'état des routes, des hôtels, des églises, des cimetières. Notamment un cimetière britannique où nos voyageurs vont rattacher un fanion belge. Une description des bâtiments ; des paysages normands et bretons et des nombreuses îles ; des voyages en bateau ; de la météo ; des rencontres avec des cultivateurs, des pêcheurs, des artisans, un hôtelier... Des allusions aux dégâts dus à la guerre, aux reconstructions, aux restrictions électriques, aux bons d'essence.

Une description très détaillée et un historique fourni des lieux, notamment St-Michel, son architecture et ses diverses affectations (abbaye, prison, atelier,...) ; St-Malo et ses hommes célèbres (Surcouf, Jacques Cartier, Chateaubriand...) ; Belle-Isle, ses côtes sauvages, Sarah Bernhard, et l'introduction de la pomme de terre ; Carnac et ses pierres ; Vannes et ses souverains, ses remparts et les crêpes en dentelle ; le Morbihan, ses îles, la végétation et les coiffes bigoudènes ; Auray et la procession du grand pardon (procession vers le mur où sont gravés les noms de 240.000 soldats morts pendant la Guerre de 1914-1918), la chouannerie, le dolmen de Locmariaquer ; Elven et ses ruines féodales, le Château de Josselin et ses possesseurs successifs ; Rennes et son architecture du Moyen âge ; Fougères, ancienne frontière entre la France et la Bretagne ; puis Caen, Deauville, Rouen, Amiens et retour.

Les récits, par leurs allusions, nous donnent aussi quelques informations sur les

préoccupations du moment (dégâts de l'après-guerre, insémination artificielle) et sur la vie communautaire en Bretagne (les affiches de la mairie, les égouts, la pêche de sardines, la démonstration des pompiers, les musiciens dans les rues, la course cycliste, le reliquat de coutumes d'autonomie ancestrale des îles).

Ce journal de voyage est agréable à lire, il est instructif parce que souvent très détaillé quant aux lieux visités. Il donne une bonne impression de ce que devait être un voyage à cette époque (par exemple : l'importance des cartes postales et de la poste, les photos à prendre, les rencontres avec l'habitant qui semblent authentiques, l'intérêt pour l'histoire passée et présente des lieux, et la visite approfondie de ceux-ci, l'apéritif, la voiture amie et refuge).

Peu de renseignements d'ordre privé, à part la description et l'appréciation des repas, des hôtels, des excursions et quelques anecdotes : une baignade, l'oubli d'un appareil photo sur un banc qu'une dame vient gentiment leur rapporter, la découverte du figuier, des cuisses de grenouille, de l'andouille (Morbihan), la recherche d'une poterie (un pichet), des rencontres amicales ...

La guerre, ses privations et ses blessures sont toujours en creux.

Le voyage se prolonge après le voyage. J'ai trouvé dans le carnet une lettre de remerciement, datée du 30 août 1949, d'un hôtelier de Saint Servan à qui le narrateur a fait parvenir du tabac de Roisin après leur retour en Belgique. Le voyage se prolonge aussi dans sa transcription. Le transcripteur emploie généralement le « nous », mais reprend parfois le « je » de sa femme (qui a pris note pendant le voyage), ou parfois il utilise son « je » ou « papa », – ce qui amène une confusion quant à savoir avec exactitude qui a participé à ce voyage ... j'ai repéré un papa (le transcripteur), un Milo (un enfant ?) et une Jeanne (l'auteur des notes au brouillon).

Mara Pigeon

Réception des échos de lecture par le déposant

Ce regard tiers porté sur le dépôt que m'a fait ma grand-mère, après la mort de mon grand-père, à l'approche de la sienne,
– et plutôt qu'au plus jeune de ses fils, mon oncle Milo, (l'adolescent, ce *troisième voyageur* du carnet de Bretagne) –,
donne à l'ensemble, au-delà même de ces deux carnets, une dimension, une épaisseur que je croyais perdues ;
ravive un questionnement,
et suscite un retour dans le présent,

(le mien, soudain celui de mes souvenirs d'enfant témoin des relations de voyage de mon parrain, de ma grand-mère, – et parfois, pas seulement témoin, mais à l'occasion d'un séjour de six mois, comme enfant asthmatique à Maloja avec les « petits protégés du *Soir* » (!), alors qu'ils me rendaient visite, pour un jour, et moyennant une autorisation exceptionnelle, surgissant moi-même comme une étape de leur voyage ! –, compulsant leurs carnets, puis plus tard, visionnant les bobines de film qu'ils projetaient, certains soirs de réunions de famille, sur le mur blanc),

ressuscite, donc, dans le présent, des pans entiers, se découvrant de proche en proche, au départ de ces quelques mots, de mon histoire...
quand ce n'aurait pour effet que celui-là,
très égoïstement :
merci !

Alain Gits

Les journaux de captivité

Jottrand, Émile, *Journal de captivité*, Cahiers 1 à 14, du 28 mai 1940 au 18 mars 1943, version dactylographiée, la déposante est la petite-fille de l'auteur, Gabrielle Jottrand [MLPA 00181]

Écho de lecture

Lors de la capitulation du 28 mai 1940 décidée par Léopold III, 23.000 combattants ont été faits prisonniers et parmi eux, des milliers d'officiers. L'un de ceux-ci, le commandant Jottrand, 40 ans, père de quatre enfants, décrit ponctuellement chacune de ses journées en captivité. Son journal a été dactylographié et relié en plusieurs volumes contenant chacun entre sept et huit cahiers. Le premier narrait les difficultés rencontrées lors d'un long et lent périple à travers l'Allemagne jusqu'à l'oflag III B *Tibor* en Silésie.

Les officiers jouissent d'une certaine autonomie entre les barbelés des oflags ; la vie n'a pas grand-chose de commun avec celle des stalags pour hommes de troupe et sous-officiers. L'administration du camp est organisée par un général belge sous le contrôle du commandant allemand, assez courtois à *Tibor*.

Là comme ailleurs, le peu d'informations engendre les fausses nouvelles que l'auteur appelle « canards » ; il en signale un « vol » à de nombreuses reprises, avec scepticisme. La plupart de ces rumeurs sont alimentées par l'espoir d'un retour en Belgique. Il est vrai qu'il y en a de temps en temps : les officiers de réserve flamands par exemple, dès décembre 1940, puis au compte-gouttes, les aumôniers et autres privilégiés. L'auteur montre un caractère trempé étonnant. Il estime que la captivité fait partie des risques du métier et n'admet pas que les officiers d'active en bonne santé soient rapatriés avant les officiers de réserve.

Il note le déroulement de chaque journée en commençant par la météo : température, état du ciel, pluie ou neige. Le 27 janvier - 20° ! *On sent la différence, mais soleil rayonnant.* Avec trois autres officiers, il occupe une chambre assez spacieuse meublée d'un poêle en faïence, de lits superposés deux à deux, d'armoires et penderies. Un réchaud permet de cuisiner ; au milieu, une table, deux chaises et deux tabourets. Chaque occupant reçoit des colis de Belgique mais aussi de Hollande, du Danemark, de la Croix Rouge suisse et même une fois d'Amérique et d'Alger. Émile Jottrand décrit minutieusement ce qu'ils contiennent, par exemple, le 20 janvier 1941 : « Biscuits Price, chocolat Côte d'Or, lard, café, beurre, cubes Oxo, ail, thym, laurier, poivre, sucre, Liebig, 4 grosses boîtes de sardines et 3 Bogdanoff. » Ce ravitaillement est mis en commun par les quatre occupants et permet des repas quotidiens aux menus variés, ce qui explique les nombreux condiments reçus. Il n'est jamais fait mention d'un réfectoire général. Le menu de Noël 1940 est surprenant par son abondance et sa qualité : toasts au foie gras, jambon d'Oignies à l'os, vin du Rhin, café-crème et pousse-café.

Ce confort va changer en mars 41 par le départ pour un autre oflag, à Prenzlau au nord de Berlin. Le froid y est plus vif à cause du vent venant de la Baltique ; il neigera le 16 mai ! Les officiers se retrouvent à six, en deux fois trois lits superposés, le dernier à 30 cm du plafond. Néanmoins ils ne tardent pas à s'organiser et, comme les colis continuent à leur parvenir, ils réussissent encore à préparer des repas sur un réchaud de fortune. Le 20 novembre 1941, notre diariste se dit *gâté comme un enfant* et décrit un *colis merveilleux* : « Beurre, galettes, lard, tabac, cigarettes, fromage, margarine ! Malheur que mes Bruxellois ne veulent pas garder tout cela. Franchement pour moi c'est du superflu... » Quand on a connu la pénurie généralisée en Belgique occupée, qu'on a souffert de la faim et de privations de tous ordres, il y a de quoi s'ébahir. La famille Jottrand devait avoir de sérieux moyens pour s'approvisionner au marché noir ! L'auteur prépare des repas dans une espèce de cave-cuisine et la liste des menus parfois gastronomique s'allonge, page après page.

Jottrand peste encore souvent contre les officiers d'active qui ne pensent qu'à être rapatriés pour raisons diverses : il les appelle les *rapatriotards à tout prix*. Il est aussi sévère à l'égard de ceux qu'il appelle ronds-de-cuir. Il n'aime pas non plus certains officiers supérieurs parfois méprisants à l'égard des officiers subalternes.

La monotonie des jours est bouleversée le 27 août 1942 par le départ général en train pour les environs de Hambourg. On se retrouve à 14 dans une petite chambre, lits aussi superposés jusqu'au plafond ; on y passe souvent la journée étendu. Fin du confort ! La tenue du journal reste aussi régulière : météo, menus du jour, alternance de cafard et d'espoir ; rêves, projets, souvenirs défilent : « J'ai tant à dire, tant à écrire que certainement les $\frac{3}{4}$ restent dans mon crayon ». L'abondance et la qualité des colis se maintiennent autant que les échanges de correspondance. Les études des fils Georges et Maurice se poursuivent ; le second est en faculté de médecine. Il est un jour « busé » en juillet. Attente, angoisse, délivrance en deuxième session.

Le cahier 14 se termine par l'annonce d'un bombardement de Hambourg. Mars 43 ! Personne ne sait que la délivrance ne viendra qu'en mai 1945. Comment les choses vont-elles évoluer ? Les cahiers suivants nous l'apprendront.

Jean Nicaise

Témoignage à propos du dessin de Charly Binamè dans l'OFLAG II A de Prenzlau de 1940 à 1945 (cf. les documents des 3^e et 4^e de couverture)

Pendant la guerre 1940-1945, 3. 000 officiers de l'armée belge, surtout d'active, furent concentrés dans des camps de prisonniers en Allemagne ; c'était des « OFLAG ».

L'un des plus importants fut l'OFLAG II A, situé à Prenzlau, petite ville voisine de Stettin, au N-E de l'Allemagne, à la frontière polonaise.

Mon père, le capitaine Jacques De Moor, en faisait partie. Ce camp fut libéré par l'armée russe en mai 1945, mais les prisonniers ne rentrèrent en Belgique que vers la mi-juin, ayant dû traverser une Allemagne en déroute dans des conditions vraiment pénibles.

Parmi ces prisonniers se trouvait un jeune lieutenant Charly Binamè, possédant un réel talent de dessinateur, souvent humoristique.

À son retour il fit imprimer une trentaine de ses dessins, sous formes de planches, où il évoquait d'une façon émouvante la vie dans ce camp, unissant l'humour, la fantaisie, la créativité, mais aussi la nostalgie régnant parmi ces hommes, en pleine force de l'âge, enfermés dans des baraquements, cernés par des barbelés et des miradors, pendant cinq longues années.

Ces planches furent imprimées à Bruxelles vers 1946 (Imprimerie Wellens et Godenne) en un nombre limité d'exemplaires ; le n° 140 est arrivé en ma possession.

Marie-Louise De Moor

Le journal filmé

Pigeon, Mara, *Une saison sèche*, film sur CD (56 minutes), réalisé en *super 8*, 1982 [MLPA00175]

Présentation

1982/1983 : réalisation d'*Une Saison Sèche*.

Production, scénario : Mara Pigeon / caméra : Mara Pigeon, Dominique D. / voix-off : principalement Mara Pigeon et Dominique Garny / montage, distribution : Mara Pigeon / postproduction : Centre Bruxellois de l'Audiovisuel (CBA). Film *Super 8* couleur de 56 minutes, monté en vidéo-master 1 pouce.

En juillet-août 1982, la cinéaste, accompagnée de son ami, voyage dans un Zaïre en difficulté pour revoir cet ex-Congo belge où elle a passé son enfance de 1954 à 1960 et y faire un reportage sur la situation actuelle de ce pays d'où très peu d'informations nous parviennent. Le tournage est supervisé par les autorités zaïroises.

Au fil de ses rencontres, de ses souvenirs et de ses retrouvailles, elle interroge son passé et regarde le présent. Le film s'improvise au fur et à mesure du voyage et de ses possibilités. Les bouleversements dans la relation avec son compagnon influencent le tournage.

En cours de montage (1983), le film s'avère être, d'une part, un documentaire intimiste sur les émotions présentes et les souvenirs du passé qui se renvoient l'un à l'autre (plusieurs temps, plusieurs voix, des photos, des films 8 mm, des lettres) et d'autre part, un reportage sur le Zaïre de 1982 avec des images et des réflexions au présent (à travers des personnages retrouvés, des déplacements improvisés).

Le film devient également une interrogation de la cinéaste sur sa présence au Zaïre et sur les motivations réelles du voyage.

Écho de lecture n°1

La réalisatrice Mara Pigeon retrouve l'Afrique en 1982 après l'avoir quittée en 1960. Entre 1954 et 1960, elle a passé son enfance au Congo belge (actuellement RDC) avec ses parents, morts trop jeunes. Son père avait trouvé là-bas un travail valorisant après la guerre et le camp de concentration en Europe.

Dans le film, elle entreprend son voyage au Zaïre avec son compagnon, qui est preneur d'images et de son. C'est un voyage d'amour ; un dialogue constant s'installe entre la réalisatrice et son compagnon, entre elle et les témoins de son enfance là-bas. « Faire l'amour avec l'Afrique » est son credo. Mais on sent que cette euphorie ne va pas perdurer.

À Kinshasa, elle loge à l'ambassade et attend la permission de filmer dans le pays. On verra plus tard que les autorités veulent la limiter uniquement aux lieux de son enfance pour un album de souvenirs : pas question de filmer d'autres objets dans le pays dirigé d'une main de fer par Mobutu. Les Blancs sont toujours là, certains baignent dans l'alcool. Son constat : « Ils parlent fort et gesticulent trop ». Le manque de carburant et les difficultés de tournage convainquent la réalisatrice de tourner le film en *super 8*, sans techniciens.

Ensuite, elle voyage à Matadi et à Boma pour revisiter les lieux de l'enfance où elle va redécouvrir les odeurs de l'Afrique. Après son retour du Congo en 1960, elle n'a pas cherché de contact avec les Zaïrois en Belgique. « Pour ne pas percer ce mystère qu'elle a connu comme enfant ». Étant donné que ses parents sont morts jeunes, elle est restée seule avec ses souvenirs.

Avec ses yeux d'adulte, elle cherche à comprendre ce qui s'est passé dans son enfance : « elle souhaitait également éclaircir un décalage qu'elle sentait, petite fille, entre les Noirs qu'elle voyait et ceux dont parlaient les adultes ». Évidemment, elle veut aussi montrer à son compagnon les lieux qu'elle a tant aimés en Afrique.

Suit la visite au domestique de ses parents, qui facilitera les démarches pour filmer. Quand arrivent les images de la maison de ses parents, aujourd'hui habitée par le directeur du personnel des REGIDESO, on voit la réalisatrice petite enfant (en photo en noir et blanc) et ensuite la réalité au moment du tournage. Quand elle touche les murs de son ancienne maison, elle est tiraillée entre le respect pour les habitants et le désir de possession... Mais elle se sent vite perdue dans un monde qui n'est plus le sien. Le décor la déroute : les arbres plantés par sa mère ont grandi, tout a changé.

Je me demande, si ce n'est pas là l'histoire de tous les déracinés ?

Au cours du voyage, elle a l'impression que son compagnon est jaloux de ses émotions et de ses regards dont il se sent exclu. « Ma démarche était égocentrique », avoue-t-elle. Quand son

compagnon veut la ramener au présent, elle semble se perdre dans ses souvenirs. Son histoire semble appartenir à un autre temps.

Dans la scène suivante, ils visitent la cité, les tombeaux et les maisons dans le village de son enfance, proche des collines du Mont Cristal où elle habitait.

Ensuite, ils se promènent sur le fleuve, ils visitent une mine d'or au Bas-Congo et finalement la mission de Kangu, qui accueille les réfugiés angolais. La messe du dimanche remplie des chansons du pays et suivie d'une fête populaire est fascinante à voir !

J'ai été impressionné par la visite d'un hôpital où l'on soigne les malades atteints de tuberculose : dehors, dans la cour de l'hôpital, on voit des familles cuisiner les repas pour les malades et laver leur linge.

À la fin du voyage, elle fait chambre à part avec son compagnon qui reste muet et qui ne semble pas la comprendre.

Elle est partie là-bas pour se connecter à la vie du Zaïre et se faire de nouveaux amis. Avec mélancolie, elle constate que le Zaïre la renvoie à elle-même. Enfin, on voit Mobutu à la télévision, faisant un discours enflammé en répétant toujours les mêmes phrases, acclamées par ses supporters.

À la fin du voyage, la réalisatrice nous annonce la fin du film mais aussi de leur couple. C'est un film courageux qui nous renseigne sur la vie coloniale, le déracinement, mais aussi sur les relations difficiles entre les Belges et leur ancienne colonie.

Franz Pichler

Écho de lecture n°2

Dès le travelling avant initial, le rythme est lancé. La caméra, mobile, ne connaîtra que de brèves pauses descriptives. Au mouvement filmique répond le mouvement du double sujet : une traversée des lieux de l'enfance et l'évolution des rapports de couple de la narratrice avec son compagnon, en charge de la caméra. Double recherche dynamisée par le partage des voix off : la narratrice dit ses émotions, des voix masculines lisent les lettres du père à son épouse. Des photos d'enfance apparaissent, les Noirs proches des Pigeon livrent leurs souvenirs. Le temps disparu ressuscite par éclairs. Les émotions anciennes se mélangent au temps du voyage. Quelque chose d'immatériel s'ajoute aux images, aux mouvements, aux voix, quelque chose de rare, que les œuvres réussies ne possèdent pas toujours, comment le nommer, si ce n'est le charme?

Louis Vannieuwenborgh

L'autobiographie de la ville, d'une région, de l'Europe

Bruxelles

Dosogne, José, *Des petits points rouges dans une salade verte*, manuscrit dactylographié, 1991, 104 p. [MLPA 00208]

Autofiction écrite sous le pseudonyme de Jean-Marie Victor. Ce texte de José Dosogne rapproche, en laissant au lecteur le soin d'en tirer les conclusions, la petite délinquance de Yul, plus poétique que dangereuse, et la délinquance de la spéculation immobilière, bien plus grave mais bénéficiant de l'impunité.

Présentation

Qu'ils aient ou non du galon, et malgré tout le mal que nous pensons d'eux, les truands sont de grands amoureux. La piétaille du commerce mafieux n'échappe pas à la règle. Ses troufions

recèlent dans leur tanière une arme secrète : une femme fidèle, dévouée, qui garde le silence en déjouant les pièges et qui partage les jeux de cache-cache masculins, une main sur le cœur, l'autre sur une arme. Toujours prête à défendre son homme, et l'honneur s'il est bafoué, la seule femme qui peut aimer un délinquant de la drogue n'a d'autre choix que l'amour ou la mort. Elle périt lorsqu'elle trahit. Mais elle use sa vie à monter une garde féroce sur la part cachée de son compagnon, qui sacralise à ses yeux un exil perpétuel dans les profondeurs de ces quartiers que nous ne connaissons plus.

Pour avoir mal lu les chiffres sur un cadran de réveil renversé, et gaspillé 21 minutes capitales, Yul a perdu Viagéline, égorgée par Tica, un affreux qui ne leur veut que du mal. Yul n'ignore rien des méandres de la cité où il se faufile. Sa tournée de dealer s'accomplira, même s'il doit emmener avec lui le corps ensanglanté de son amante. Il ne supporterait pas de s'en séparer.

Ce manuscrit daté de 1991 ne fait-il pas penser au livre actuel de Gabriel Ringlet, *Ceci est ton corps*, et au film qui passe en ce moment sur nos écrans *Silent Souls, ou Le dernier voyage de Tanya* ?

Viagéline et Yul se sont aimés mille fois dans un cabanon roulant, dérisoire refuge des êtres déracinés, jetés sur les chemins du pire par le mal-être qui les tenaille. La cache amoureuse de leurs heures heureuses est un terrier mouvant et enchanteur à la fois. Yul ne peut pas, non ! il ne réussira pas à se séparer de Viagéline. Son corps encore chaud des baisers du matin lui tient à la peau comme si elle vivait encore ; il ne doit pas être abandonné aux outrages de la perte et de la dérélition. La ville qu'il parcourt est à l'image du désastre qui l'abat. « Un être vous manque, et tout est dévasté... ». Car la cité est un grand corps vivant, et nous lui devons tous, qui que nous soyons, la reconnaissance du lien corporel qui nous unit à elle dans la chair de nos existences.

La malchance veut que des êtres plus mal intentionnés que Yul se soient intéressés à notre ville sous le prétexte trompeur de la rendre plus belle, en s'arrogeant le droit souverain d'éventrer, de tailler en pièces, d'étripier sans merci notre Bruxelles méconnu, ignoré de ses habitants qui la déshonorent, comble de malheur, en la fuyant !

La clameur haineuse des chantiers s'accorde au cauchemar exploré de Yul. L'accouchement du monstre européen qu'en langage international on surnommait « Le caprice des dieux » (à la fois caprice des politiques et fromage de leurs calculs financiers) est un massacre renouvelé du Mont des Arts, des quartiers populaires du Centre de la ville, et la redite du voûtement de la Senne que l'on nous a volée.

Nous aurons besoin plus tard des services stipendiés des guides touristiques qui ont succédé aux thèmes de l'ARAU, et se sont multipliés depuis cette époque – quelle chance ! – pour nous aider à retrouver les coins perdus, mais si peu cachés aux yeux du cœur, tels que la Cité des Artistes de la rue de la Charité, d'ailleurs convoitée un temps par les promoteurs et sauvée par la Vox Populi, pour ne citer qu'un exemple.

En guise de conclusion provisoire, pourquoi un tel récit imaginaire ne servirait-il pas de parabole lorsqu'une narration en *je* ne semble pas correspondre au vœu de qui veut exprimer, en le solennisant, son ressenti d'une tragédie qui l'a vu perdre un grand amour, au sein d'une ville souffrant à l'unisson ?

José Dosogne

Écho de lecture

Yul est amoureux fou de Viagéline. Il a choisi d'être dealer, cela rapporte plus que les diplômes : « Certains pensent qu'on arrive à tout avec vingt ans d'école. [...] On arrive à tout, oui. Avec de l'argent. Mes diplômes dorment dans une chemise, et la drogue me permet de vivre » (p. 3). Viagéline, elle, gagne sa vie comme *prostituée hôtelière* et vit avec Yul un amour exalté. Les deux

héros de ce couple stéréotype, de la putain au grand cœur et du hors-la-loi romantique, sont pourtant inscrits dans le politique. Ce sont des résistants de la ville.

Lui, ne parcourt Bruxelles, dans ses tournées de dealer, que pour plaider la défense de la belle cité urbaine en perdition, victime des promoteurs et des mauvais gestionnaires des années 1980. Elle, habite dans une impasse, une petite maison comme un îlot de rêve, avec des jardins verticaux et une mansarde dont la verrière permet de regarder les nuages pendant qu'on fait l'amour. Elle est, comme ses voisins, menacée d'expropriation et encerclée par les chantiers. Leur histoire est tragique puisque Viagéline est mystérieusement assassinée dès le début du récit, ravie brutalement à leurs projets à tous les deux.

La première règle d'écriture est installée dès l'introduction. Un double contretemps a provoqué le drame. Yul veut annoncer à Viagéline qu'il doit remplacer un collègue et qu'ils devront ainsi renoncer à leur folle journée de vacances. Il trouve son amante la gorge tranchée dans sa mansarde. Il comprendra plus tard que s'il avait bien lu l'heure de son réveil, il serait arrivé 22 minutes plus tôt et aurait devancé l'assassin. À partir de cet instant, le chagrin de Yul s'ouvre comme une vague qui va déferler sur la ville, et le récit de son amour avec Viagéline ne sera qu'un long flash-back.

La deuxième règle d'écriture se met en place dès que Yul transforme sa tournée commandée en road movie fellinien. Il doit *travailler* mais ne veut pas abandonner Viagéline dans cet état. Il a l'idée de la transporter avec lui dans une caravane de chantier. Promenant ainsi sa caravane-cercueil où il a couché le *corps de lumière de Via* dans les roses et les châles, Yul invente la troisième règle d'écriture. Le circuit de la drogue est le prétexte romanesque de la plongée dans le labyrinthe urbain.

L'écriture est ainsi filée dans le chagrin d'amour et dans la filature de la tournée pour dévoiler Bruxelles, pour donner tout son pathos et son suspense au long cri de revendication de Yul, double de l'auteur, urbaniste, en désespoir face aux chantiers défigurant la vraie ville. Le lecteur perçoit à travers ce cheminement de la célébration de la ville, une volonté du texte de donner à Bruxelles un statut littéraire, à l'instar de Paris ou de Rome²³. Il perçoit aussi *Des petits points rouges dans une salade verte* comme une autobiographie dont le *je* est une ville, Bruxelles.

Un *je* qui se dit avec beaucoup de pudeur et par énigmes. Autant Yul et Viagéline sont des images d'amants extravagants, pris dans une intrigue invraisemblable, autant l'itinéraire de Yul est véritable et peut être tracé sur le plan de Bruxelles²⁴. Le lecteur doit être de connivence, car, si parfois les lieux sont explicitement décrits et nommés, parfois, ils ne sont que suggérés ou déposés comme une clé, comme un signe en attente d'une exploration plus fouillée. Il en va ainsi de la plaque de Tour et Taxis²⁵ (p. 77), de la fontaine de Pierre Le Grand dans le Parc royal²⁶ (p.

²³ C'était déjà le propos sous-jacent du premier roman de José Dosogne, *Quatre dimanches*, Bruxelles, Éditions des Artistes - Georges Houyoux, 1967, [MLA 03633]. Propos pourtant resté inaperçu dans l'écho de lecture que l'APA française a donné du texte : « Dans ce texte – probablement une autofiction – l'auteur nous entraîne à sa suite dans les années qui ont précédé mai 1968. Nous sommes en Belgique. À vrai dire, le lieu n'a pas une grande importance. » Claude Cailleau, *Le garde mémoire*, n° 8120 [APA 2464].

²⁴ Cf. la liste établie par José Dosogne, en annexe.

²⁵ Cette plaque, fixée sur la façade du n° 17 de la rue de la Régence, permet de comprendre l'origine de l'appellation *Tour et Taxis* qui est une déformation d'un nom propre : « Ici s'élevait jusqu'en 1872 l'Hôtel des Princes de La Tour et Tassis à proximité duquel François de Tassis organisa en 1516 le premier service de la poste internationale ». Ce service de Poste internationale eut le monopole jusqu'en 1795 et reliait Bruxelles aux villes d'Europe jusque Naples et Grenade. La gare de Tour et Taxis tire son nom d'un terrain qui appartenait également aux La Tour et Tassis. Sur la plaque en néerlandais figure un portrait de François de Tassis et sur celle en français, celui de Charles Quint (c'est cependant Maximilien d'Autriche qui était à l'initiative de la création de ce service et en avait ordonné la mise en place à Franz Von Tassis).

²⁶ À côté de la statue de Pierre le Grand érigée en mémoire de son séjour à Bruxelles en 1717, sur la margelle d'une fontaine, cachée dans un bosquet du Parc royal, on peut lire ceci : « Petrus Alexiowitz Czar Magnus Moscoviae Dux insidens margini fontis aquam illius nobilitate libato vino hora post meridiem tertia die 16 aprilis anni 1717 ».

48), de la stèle des anciens quartiers démolis pour construire la jonction Nord-Midi²⁷ (p. 53). Cet enfouissement de l'information n'est pas sans rapport avec l'intention du texte : montrer les lectures successives des couches du tissu urbain pour en garder la mémoire, faute d'en pouvoir préserver le patrimoine face aux démolisseurs sans scrupules du capitalisme sans âme de l'époque²⁸.

L'énigme du titre *Des petits points rouges dans une salade verte* ne se résout qu'à la page 68 lorsque l'impasse où a vécu Viagéline est intériorisée comme utopie. Mémoire des guérillas urbaines des comités de quartiers, cette phrase est un slogan, improvisé par Bof, le voisin paralytique de Viagéline, qui a organisé une fête de résistance dans l'impasse du Pré (on reconnaît la Cité des Artistes rue de la Charité), la fête des Cornets. « Ensuite, il avait tenu à se lancer dans une longue improvisation où il avait recomposé un quartier imaginaire. L'immense cage de verre internationale était notre épicerie, ou, si nous préférons, le supermarché. L'arc tendu au-dessus d'une rue proche, entre deux ailes de bureaux cyclopéens, devenait le pont du village. Le Musée avec ses iguanodons millénaires, près du parc aujourd'hui éventré, représentait le cimetière, et la Mosquée, deux îlots plus loin, notre église. Il y ajoutait la pièce d'eau du parc qui se métamorphosait en piscine, les vastes pelouses du Cinquantenaire muées en terrains de football, et les facultés oubliées, non loin d'ici, qui représentaient par essence même une école.

Son propos métaphorique gênait, au point qu'un des participants s'était cru obligé de répondre. Selon lui, nous nous ressemblions tous, nous avions ceci en commun qu'au-dedans de nous subsistait, même si nous l'ignorions, une *impasse intérieure*²⁹. Une clef devait servir à l'ouvrir, il incombait à chacun de la rechercher. Et, comme le suggérait Ecomar – oh ! comble de l'absurde – il était heureux que des gens comme nous se lèvent et poussent un cri. Il regardait Bof dans les yeux.

– Vous êtes des petits points rouges dans une salade verte. » (p. 68)

Bof avait demandé à tous les habitants d'amener son matelas pour passer la nuit en plein air. Cette action de lutte fait écho à la fameuse opération matelas de juillet et août 1989. Lors de cette rébellion contre la misère, *la révolte de la Samaritaine*, dans les Marolles à deux pas de l'opulent Sablon, une soixantaine d'habitants du quartier se couchèrent par terre au milieu de la rue pour protester contre les expulsions de leurs maisons vendues à bas prix aux spéculateurs. En 1991, le slogan se précise « les matelas de la rue vont à l'hôtel, l'hôtel moins douze étoiles de Bruxelles, capitale de l'Europe et de la misère ».

Tout ne serait pas dit de ce texte de José Dosogne si l'on ne parlait du code de communication mis en place par les dealers, leur patron Jéré et les clients, qui consiste à commencer une chanson pour attendre la réplique : « Le marchand de figurines est logé entre deux tavernes. Il est rapide en besogne. Un marrant ! Je ne lui ai pas entendu pousser la chansonnette, mais, devant lui, planté à côté d'un diorama de la charge de Blücher à Waterloo, un écriteau calligraphié reproduit deux mots de Gainsbourg. Très classe, mon bonhomme ! « Exquise esquisse ». Je lui retourne le texte sous le nez, en ajoutant la suite, sans attendre mon tour. « Délicieuse enfant ». Il continue à s'affairer devant un client qui scrute à la loupe les brandebourgs et les boutons d'uniforme d'une escouade de soldats de plomb. Il ne s'arrête pas, tend le bras vers une boîte de cigares, en retire l'enveloppe, saisit avec vivacité mon paquet et le glisse dans une poche, sans cesser de s'occuper du chaland. Voilà qui me change des livraisons à la Cité des Artistes ou au jardin d'Egmont. Sans

²⁷ Deux hauts reliefs encadrent la porte de la gare centrale accompagnés de cette stèle datée de 1954: « À l'initiative de l'office national de la jonction Nord-Midi. Ces pierres ont été sculptées ici dans le but de rappeler les vieux quartiers démolis pour réaliser la construction de la jonction, l'urbanisation et l'assainissement de Bruxelles ».

²⁸ Ces pratiques mises en évidence à Bruxelles ont créé le terme urbanistique de *bruxellisation* qui signifie, au niveau international, un exemple de pratique dévastatrice à ne pas suivre.

²⁹ C'est nous qui soulignons.

doute existe-t-il une délicatesse de travail liée à la catégorie des marchands qui ont pignon sur galerie, et qui les distingue, sans équivoque et à jamais, des tombeuses de bowling.

Notre-Dame du Sablon pour les uns, Notre-Dame-des-Victoires pour les autres, l'église contient sa part d'antiquités. Elles ne sont pas encore à vendre, qu'on se le dise. Les Tour et Taxis y ont leur part et leur place, comme dans les rues voisines. Cependant, on les connaît bien mal chez nous, comme à peu près tout ce qui compte dans notre ville. Je suis passé sous cette plaque qui parle d'eux, serrant la taille de Viagéline, un dimanche matin ... » (p. 76, 77)

Cette petite musique des répliques des chansons de l'époque accompagne en sourdine le chant principal de meurtre et de vengeance que Yul doit accomplir dans le temps de la narration. Il s'agit de venger Viagéline et de retrouver son assassin. Mais cette énigme policière, si elle semble aboutir, puisque Yul tuera Tica, se délite à l'avant-dernière page (p. 102) lorsque le héros se perd dans des considérations existentielles en ayant l'impression d'avoir été le jouet d'une machination qui aurait eu lieu hors de sa portée. Le lecteur habitué des textes de José Dosogne ne peut s'empêcher de superposer cette finale avec celle d'*Avatar à Baranda*³⁰ qui voit le héros, Bertrand, victime d'intrigues entre colons et administrateurs coloniaux. Yul et Bertrand sont à ce moment frères jumeaux.

Francine Meurice

Annexe

Les courses-poursuites de Yul tracent les itinéraires urbains qui sont autant de plaidoyers de l'auteur architecte-urbaniste face aux chantiers ouverts dans le Bruxelles des années 1980-1990.

Liste des lieux établie par José Dosogne :

- P. 1 : les chantiers monstres, menace et médiocrité, exode et saleté.
- P. 3 : le rond-point Schuman, le colosse à désamianter, la sculpture de protestation.
- P. 9 : l'impasse du pré, entre les rues Belliard et Cornet.
- P. 25 : la femme nue et dorée figurant la Source dans le square de la place Armand Steurs.
- P. 27 : le chemin de fer qui passe sous le quartier de la Cage aux Ours, de trouées en trouées.
- P. 28 : le luxe des chambres dans la toiture de l'hôtel de la rue de l'Amigo, d'où l'on domine l'hôtel de ville et les maisons de la Grand-place, les toits de la Bourse et des églises ; à ses pieds, au carrefour, le buste du cracheur penché sur l'auge ; le marché aux fleurs de la Grand-place.
- P. 30 : la virtuosité de la maison Art Nouveau des Van Dyck, boulevard Clovis.
- P. 30, 31 : l'ancienne gare et ses quais, dans la Chaussée de Louvain.
- P. 33 : les arabesques de la maison du peintre St-Cyr et la noble sobriété de l'hôtel Van Eetvelde.
- P. 34 : le quartier commerçant St Josse et la galerie Pacific.
- P. 37 : l'ancienne maison de Russie.
- P. 38 : un oratoire à l'ancienne.
- P. 38, 41, 42 : la Cité des Artistes, ou ateliers Mommen, rue de la Charité.
- P. 42 : la place Madou et son gratte-ciel.
- P. 49, 50 : le parc de Bruxelles, les souvenirs du Tsar et sa fontaine dans le parc.
- P. 51 : le cercle gaulois et le pavillon du Waux-Hall.
- P. 53 : la statue du Général Vendéen, Comte Belliard, transformé en Batman ; le roi nu de la Montagne du parc, repeint avec un maillot.
- P. 54 : la gare centrale de Horta et le haut-relief des quartiers démolis lors de la jonction Nord-Midi.
- P. 56 : le musée du cinéma et l'hôtel Errera avec sa fontaine ; le Palais royal.

³⁰ José Dosogne, *Avatar à Baranda*, Paris, L'Harmattan, Écritures, 2010 [MLA 27105].

- P. 57, 61 : le Palais de Justice, le panorama, le monument de l'infanterie.
- P. 58 : la magistrale rue aux Laines sauvée des promoteurs, le parc d'Egmont, le palais d'Egmont.
- P. 59 : le prince de Ligne et Peter Pan ; l'ancien Hôtel Hilton.
- P. 61 : les toitures plates de l'Athénée Robert Catteau, le presbytère des Minimes.
- P. 62 : l'église palladienne des Saints-Jean-et-Étienne-aux-Minimes ; les escaliers de la rue des Chandeliers.
- P. 63 : le quartier populaire de la Samaritaine et l'opération-matelas.
- P. 63 à 70 : la fête des matelas dans l'impasse du Pré.
- P. 73 : le square de la Chapelle et la marchande d'escargots.
- P. 75 : la tour d'enceinte du XII^e siècle et le bowling.
- P. 77 : un Saint-Michel peu connu.
- P. 78 : la place et la galerie du Grand Sablon, l'église N-D du Sablon, la plaque murale des Tour et Taxis.
- P. 79 : les statues des métiers du Petit Sablon ; la rue aux Laines et la caserne des Grenadiers à l'abandon.
- P. 80 : la rue du Pépin et la venelle du Baudet ; la place du Champ de Mars et le square du Bastion.
- P. 83 : le village de Matonge.
- P. 86 : la place Poelaert et la manif des étudiants.
- P. 88 : la morgue de l'hôpital St-Pierre.
- P. 95, 97 : le parc du Cinquantenaire, la tourelle de Tournai, le pavillon des passions humaines, la grande mosquée.
- P. 98 : le parc Léopold.
- P. 100 à 102 : la passerelle des bâtiments de l'Europe.
- P. 105 : la tour des pensions, proche de la gare du Midi.

Bellière, Françoise, *Carnet*, [MLPA 00073]

Écho de lecture

C'est un *reportage au cœur palpitant de Bruxelles* que nous propose l'artiste peintre Françoise Bellière dans ce *Carnet* où elle mêle avec talent croquis, écrits et photos. Ce très original recueil, dédié à son père, nous dit la dédicace, rend hommage à la « dimension humaine » de la ville de Bruxelles qu'il aime tant. On y découvre des lieux de commerce – certains porteurs d'un fort dépaysement exotique – des lieux de rencontre et des « hauts lieux de culture ». Bien sûr aussi tous les gens qui les animent, riches en couleurs et en diversité.

On part de la Grand-place – noblesse oblige ! – avec son marché aux fleurs : la photo d'une marchande veillant sur un tapis de plantes vertes, de plantes grasses et de coloquintes à côté du croquis – encre et aquarelle – d'une silhouette en chapeau, vue de dos, veillant elle, sur « un magnifique bouquet aux tons roses et jaunes » : hardiesse du choc des procédés d'expression ? J'y vois une vraie originalité au service de l'invention créative de l'auteur.

S'ensuit un autre lieu de commerce, coloré : sur la place du Jeu de Balle « l'incontournable et très vivant marché aux puces » : cette fois, c'est une habile reconstitution d'une sorte de panoramique à l'aide de deux photos – l'une montre Françoise Bellière à l'action – reliées par des ajouts à l'aquarelle.

Dernier lieu de commerce, à tendance multiculturelle : le très exotique marché de St-Gilles : dans de jolis tons roses et bruns. Des croquis de longs vêtements sur des silhouettes épaisses, vues de dos, foulard sur la tête... On y vend des fleurs et des agrumes – petite photo ajoutée –.

L'exotisme se prolonge devant le magasin *Do Sushit* avec une notation originale de Françoise Bellière : humour ? poésie ? « L'Afrique du Nord devant l'Empire du Soleil Levant »... Et le

dépaysement avec l'évocation de Kouali, musicien hongrois « qui ne parle pas français » : il enchante la place St-Géry – nouveau lieu branché – grâce à un instrument non identifié...

Il y a aussi les hauts lieux de la culture : on découvre d'abord *Chez Toone* sur une photo d'intérieur avec deux des célèbres marionnettes.

À la Mort Subite, rue de l'Écuyer, des hommes surtout et leur verre de bière ou de vin blanc : atmosphère dorée (ou est-ce ensoleillée ?) mais les visages sont graves et les corps immobiles.

Les jours de ville grise, les bistrots sont une alternative aux rues mouillées de pluie. Les croquis aussi sont gris, comme celui du couple d'âge mûr alourdi par la vie, au *Sega frede*, avenue Louise ou celui des deux bustes de femmes solitaires et figées au *Mokafé*, Galerie des Princes.

Quoi d'autre encore qui accroche le regard ? Les marches du Palais de Justice, celles aussi de la Bourse « atelier à ciel ouvert », écrit Françoise Bellière, « rencontre d'une certaine jeunesse et de la crasse ». Il n'empêche, l'artiste apprécie visiblement le lieu.

Mais surtout, arrêt sur image « L'heure d'affluence dans la galerie de la Reine » ; très adroite composition au crayon gras avec un personnage central, au premier plan, relayé de chaque côté, au plan moyen, par des images découpées de personnages et des badauds devant les vitrines.

Une sorte de brume en gris-vert-banc englutit la scène qui se met pourtant en mouvement, quand le regard s'y attarde.

Et puisque tout hommage à Bruxelles passe par une évocation de Jacques Brel, nous « l'entendons chanter » quelque vers pour terminer le reportage.

J'ai bien aimé ce *Carnet*, sa couverture originale en trompe-l'œil et plus encore que la diversité des lieux et la variété des gens qu'il recense – plus ou moins connus quand on réside à Bruxelles – le talent de Françoise Bellière, et son inventivité dans l'utilisation des différents modes d'expression par elle annoncés. Bravo l'artiste !

Maryse Gattegno

Blomme, Françoise, À la recherche d'Adrien Blomme (1878-1940) [MLPA 00223]

Des extraits de la biographie d'un grand architecte belge, qui a été publiée en 2004 aux éditions du Centre international pour la ville, l'architecture et le paysage, Bruxelles, par sa petite-fille, ont été déposés par José Dosogne, membre du groupe de lecture des APA/AML.

Écho de lecture

Adrien Blomme est né à Falisolle le 1^{er} juillet 1878. Son père était un industriel. Son grand-père maternel participe à l'exécution des grands travaux commandés par la ville de Termonde. L'Académie des beaux-arts de Bruxelles a donné à Adrien sa formation d'architecture. Il est diplômé en 1900.

Les extraits de l'ouvrage de Françoise Blomme sont d'une grande richesse d'information sur la démarche architecturale d'Adrien. Ils permettent de passer en revue les œuvres majeures qu'il a réalisées au fil d'une carrière longue de trente-cinq années. En 1912, l'industriel Evence Coppée confie à Adrien un vaste programme. Il s'agit de l'urbanisation auprès d'un nouveau site minier, du lieu-dit Winterslag en Campine. Françoise Blomme relève que ce programme contient le premier projet, en Belgique, d'une cité-jardin ouvrière et qu'Adrien lui doit « son approche pluridisciplinaire du métier d'architecte ». Il aura toujours la volonté de traiter à la fois le bâti et son environnement proche. Enthousiasmé par sa mission, Adrien travaillera jusqu'en 1923 à la réalisation d'une cité de caractère villageois à Winterslag. Quatre ans plus tard, il entreprendra la construction rue Defacqz, à Bruxelles, d'un grand hôtel particulier pour le brasseur Léon Wielemans. Le cœur de cette élégante demeure est, au rez-de-chaussée, un ample patio lumineux avec galerie et ouvert sur un jardin. Ce hall est tapissé d'azuléjos importés d'Andalousie après avoir été choisis de commun accord par l'épouse du commanditaire et par Adrien. Les couleurs de ces carreaux forment une symphonie qui enchante l'œil, comme le dit la biographe de

l'architecte. Tandis qu'il achève l'hôtel de la rue Defacqz, Adrien est choisi comme maître d'œuvre pour l'agrandissement de la Brasserie Wielemans-Ceuppens à Forest. Une nouvelle salle de brassage sera une réalisation spectaculaire entièrement en béton armé. Visible par les passants, une imposante mise en scène sera constituée par huit cuves de cuivre rouge, rutilantes, serties dans un décor de carreaux de faïence verts et noirs avec en toile de fond un escalier dont les contremarches sont de ton vert émeraude. Dans la conception de cette salle « tout a été pensé et calculé pour allier la technique de brassage la plus performante à une qualité artistique du décor ». La brasserie fermera ses portes en 1988. Le site sera abandonné à une lente décrépitude pour être finalement sauvé au terme d'une longue histoire. Il abrite aujourd'hui un Centre d'art contemporain. Adrien recevra une troisième commande de Léon Wielemans : un complexe offrant dans la rue Neuve, à Bruxelles, des boutiques et une taverne en plus d'une salle de cinéma de 3000 sièges ; avec un raccordement à l'Hôtel Métropole de la place de Brouckère. Particulièrement élégante, la salle de cinéma enveloppe le spectateur dans une ambiance chaleureuse. L'édification de ce complexe dénommé aussi Métropole, a été pour Adrien un défi qu'il a su totalement maîtriser, au point que beaucoup considèrent qu'il atteint alors l'apogée de sa carrière. En tout cas, Adrien et son commanditaire ont montré, selon Françoise Blomme, une volonté commune d'être modernes en alliant la nouveauté du cinéma à un renouveau de l'architecture. Adrien a su donner au bâtiment une allure d'exception grâce à un principe constructif ; un grand squelette de béton pour lequel certaines techniques spéciales ont dû être utilisées, notamment dans les fondations. Le magnifique cinéma Métropole sera fermé en 1994. Françoise Blomme regrette que ses espaces, ses dégagements et ses fresques n'aient pas été sauvegardés en bénéficiant d'une rénovation créatrice qui aurait fait du Métropole un cinéma phare du XX^e siècle. Pour terminer l'évocation des œuvres majeures d'Adrien Blomme, mention sera faite de trois commandes reçues du cigarettier Gosset. En 1928, celui-ci charge Adrien de construire à Molenbeek de nouveaux ateliers pour la fabrication de la cigarette populaire « Saint-Michel ». Cette usine sera une très belle réussite dans le style Arts Déco, comme la villa très spacieuse et très claire bâtie pour Gosset avenue de l'Horizon, à Woluwé St-Pierre. Adrien construira encore pour Gosset un centre sportif pour ses ouvriers. On y reconnaît l'architecture « bateau » : des volumes et des courbes très géométriques, une toiture plate, des rambardes tubulaires métalliques.

Dans le récit qu'elle a consacré à la vie de son grand-père, Françoise Blomme qui est elle aussi architecte, n'a pas seulement « épingle » les réalisations les plus représentatives de sa foisonnante expression architecturale. Elle a de plus raconté sa vie familiale. Cette dernière se reflète dans les trois maisons personnelles, très différentes, qu'il s'est construites successivement à Bruxelles. Ces habitations sont en même temps une traduction de sa réflexion artistique à trois moments de son existence. La première maison qui date de 1908, se dresse à l'angle des rues Américaine et des Mélézes. Elle montre qu'Adrien était attiré par le mouvement anglais Arts and Crafts. Lorsque cette première demeure devient exigüe, Adrien construit en 1913, avenue Géo Bernier, une résidence spacieuse pour laquelle il interprète plusieurs courants historiques (la façade est très classique). La troisième maison, édifiée en 1928 à l'angle de l'avenue Depage et de l'avenue des Nations (aujourd'hui devenue l'avenue Roosevelt) est assez imposante et traduit l'adhésion d'Adrien à l'esthétique Arts Déco. Elle exprime pleinement sa maturité professionnelle. En 1924, Adrien et son épouse, Lucienne, feront l'acquisition, en Famenne, d'une vaste propriété entourant le donjon de Crupet. Une famille nombreuse, étroitement unie, y vivra de très heureux moments. Yvan, le fils aîné, sera le premier enfant à quitter le cocon familial. Il fera des études d'architecte au terme desquelles il entrera dans l'atelier que dirige son père entouré d'une quinzaine de personnes. En 1931, il épousera Marguerite Sand. Françoise naîtra deux ans plus tard.

Raymond Du Moulin

La Wallonie

Meurice, André-Yves, *Vague*, récits autobiographiques enregistrés et textes de la transposition théâtrale, 2010 [MLPA 00226]

Présentation

Ce document est constitué des avant-textes du spectacle *Vague*, une installation avec acteurs d'après une idée originale d'André-Yves Meurice. La direction d'acteurs de cette coproduction du Manège-Mons, de la Maison Folie de Mons et de la Maison Folie Wazemmes, de la ville de Lille, a été confiée à Thierry Lefèvre. Les représentations ont eu lieu sur le site du Pass à Mons du 20 au 22 mai 2010 et à la Maison folie de Lille les 26 et 27 juin 2010.

L'idée était de demander à des immigrés de la région de Mons de raconter leur voyage lorsqu'ils sont arrivés en Belgique. Ces captures de récits ont été enregistrées par Frédérique Dolphyn, Clément Laloy et Céline Debecq. C'est à partir de ces confidences orales que ces animateurs d'ateliers d'écriture de la Maison Folie de Mons, ainsi que Francis Flamant, Carl Norac, Thierry Lefèvre et deux auteurs Lillois, Halory Goergé et Samira El Ayachi, ont rédigé les monologues du spectacle.

Écho de lecture

Il s'agit d'une série de poèmes et de textes poétiques écrits à partir d'interviews d'immigrés qui, pour des raisons diverses, se sont retrouvés en Belgique. Les témoignages sont enregistrés dans un CD qui accompagne le manuscrit.

Dans un essai de classement de ces bribes de témoignages, on pourrait déceler les catégories suivantes – bien qu'une vie contienne des éléments divers et pas toujours exprimables dans leur globalité.

Il y a ceux qui se sont relativement bien intégrés...

Au prix d'efforts de réflexion et de volonté admirables ! Ils se penchent sur ceux qui ont moins bien réussi qu'eux. Et leurs réflexions sur le sujet sont très constructives. Écoutons leurs confidences :

– « Congo (sans prénom) : comment s'intégrer ? Pour répondre à cette question, il faut d'abord vouloir s'intégrer. Il a pu le faire mais s'inquiète du comportement des jeunes ? Comment améliorer le comportement des jeunes ? En modifiant notre comportement vis-à-vis d'eux ? En les traitant autrement ? »

– « Burkina Faso (sans prénom) : Comment faire comprendre les différences de mentalité, d'habitudes ? L'éducation par l'école, par le théâtre, sont de puissants facteurs de rapprochement. »

Il y a ceux qui ont vécu de tels traumatismes avant d'arriver chez nous...

Qu'ils doivent d'abord en guérir avant de songer à s'occuper des autres ! Écoutons l'histoire de la femme de « gourmets d'Asie », du Vietnam, qui raconte son départ. Le sien et celui de sa famille, en bateau, juste avant l'arrivée des communistes.

Il y a aussi des arrivants universitaires...

Sortis d’Afrique :

- « Mamerthe, 39 ans, du Burundi : Je suis née dans un bain de sang...La plus belle chose que nous pouvions offrir à nos enfants, c’est de vivre la vie que nous n’avons pas eue ».
- Moins directement dramatique mais pourtant pénible, il y a le récit de Ouria, une Belge d’origine marocaine qui est écartelée douloureusement entre les deux cultures.
- Jean Paul II, lui, vient du Cameroun. Il avait hésité à venir en Europe car on lui avait dit que les Blancs n’aiment pas les Noirs. Tout l’étonne dans ce pays étranger à sa culture.
- Sara, pour elle, « c’est à l’intérieur que ça se passe ». « Mais en fait où est sa place ? » se demande-t-elle.
- Pour Achour, l’Algérien, « d’abord il faut vivre ! ». Ses parents illettrés, lui, est sans religion, mais la trace de ses parents reste indélébile en lui, bien qu’il ait des papiers belges. Mais voilà, au bal une jeune italienne le prend pour un italien... Quand elle s’aperçoit de sa méprise, elle s’enfuit.
- Dominique vient du Congo. Il fut un enfant soldat. Mobutu lui avait dit : « il faut vider les chargeurs ». Mais un jour il a dit non. Torture, fuite, remords, angoisse. Pendant quatre ans et demi, il a tué, tué. Maintenant, il entend encore des cris pendant la nuit mais il a été sauvé par des Congolais qui eux aussi ont perdu des membres de leur famille.

Sortis d’Amérique latine :

- Christian, belge d’origine chilienne, il a dû fuir avec sa famille. Il pouvait atterrir dans d’autres pays d’Europe. Et voilà, c’est la Belgique... Mot d’ordre dans la famille : « Être en ordre au point de vue : papiers, argent,... » car ils se sentent toujours surveillés. La peur reste et traverse les générations.

Sortis de Grèce :

- Les paroles d’Achille s’entremêlent à celles de son père, d’Ouris : il vient de Grèce. Il y a fait son service militaire et on l’a « envoyé », comme un colis, en Corée. Il est revenu en colère, d’une colère dont il ne peut se débarrasser. Il s’est marié et a eu un ou deux enfants, il ne sait plus. Puis il est parti pour les mines belges. Les conditions de vie sont précaires, mais ils sont heureux quand même. La mine ferme mais il ne retournera pas en Grèce. Il est belge maintenant... avec la silicose en prime.

Il y a ceux qui n’arrivent pas à se remettre, à s’adapter, à vivre simplement...

- Antonella Di Stefano d’Italie : « J’ai la crainte du trou. Je suis atteinte de peur. Je n’aime pas cet *en bas*...Mais je n’ai pas le choix...Je fais partie de l’histoire de l’immigration ».
- Ou encore Olga qui vient de Russie, du Kazakhstan, pays devenu musulman du jour au lendemain alors qu’elle est orthodoxe. Tout recommencer à zéro avec rien, sans argent, sans connaître la langue, sans permis de travail. Mais le parquet craque, sa mère est là, fière d’elle....

Cette obligation de s’adapter, de ne pas se révolter, est demandée à chacun de nous à certains moments de notre vie mais l’urgence, mais la torture nous sont le plus souvent épargnées. Voilà le témoignage que peuvent nous apporter les immigrés.

Nadine Hardt Dekock

Léon Laffut, *Les rires et les larmes*, Tapuscrit de 124 pages A4, 2008 [MLPA 00192]

Ce récit est présenté en un CD rédigé avec *Word* ; c'est bien pratique pour y effectuer des recherches après une première lecture et pour copier-coller les citations.

L'auteur, musicien de 73 ans, se présente et présente son œuvre : « Est-ce autobiographique ? Je dirai que c'est de la fiction greffée sur du vécu ; ceux qui me connaissent me retrouveront çà et là, entre les lignes. » Ou encore : « Je ne savais comment définir le livre que j'écris, maintenant je sais, je l'appellerai un opéra parlé. » Et en effet, Julien, 17 ans et Anne, 16 ans parlent d'abondance mais la musique, Bach notamment, est souvent présente en interlude. Les deux adolescents se rencontrent par hasard en 1952 au bord de la Meuse à Huy. La petite ville, ses rues, ses monuments et le fleuve sont plus que des décors, ils tiennent un rôle de première importance. Jadis, un bras de la Meuse formait une île dont le nom est resté pour désigner un parc planté après comblement du bief. Julien vient d'y faire quelques pas après avoir lu et rêvé sur un banc ; il se rend compte qu'il y a oublié son livre. Il revient vers le banc et découvre une jeune fille qui le lui tend en souriant : « *Les Nourritures terrestres* de Gide ». Elle lisait *The Grapes of Wrath*. Ils sont tous deux nourris de littérature et vont faire assaut de citations car, bien sûr, ils se reverront.

En 1939, les parents d'Anne se sont exilés à Santa-Monica. Ceci explique qu'elle lise en version originale le célèbre écrivain californien John Steinbeck. Elle est devenue parfaite bilingue puisqu'elle est arrivée là-bas à quatre ans. Son arrière-grand-père, fils de communards, est né en 1871 à Huy où habite toujours sa grand-mère. La petite famille est rentrée à Liège en 1951 pour fuir le maccarthysme. Le bisaïeul de Julien, né en Pologne, était Juif mais ses descendants ne le seront pas puisqu'il a épousé une chrétienne. Il n'empêche que tous les cousins périront à Auschwitz. Julien vit avec cette hantise.

Les longs dialogues des tourtereaux sont coupés de silences pour lesquels la plume imaginative et lyrique de Léon Laffut prend son vol : chaque silence bénéficie d'un déterminant, il n'est pas seulement « bref » ou « long » mais « gris, ou voilé, ou transparent, chiffonné, impalpable, beau comme une promesse, d'ombre, de miroir, d'argile pure, au goût de bonbon acidulé... »

Les caractères des jeunes gens décrits en touches psychologiques, sont opposés et finiront par s'opposer. Anne est joyeuse, extravertie, adepte du *carpe diem*, c'est elle qui passe facilement du rire aux larmes. Elle ne tarde pas à montrer à Julien qu'elle l'aime et propose de passer au tutoiement au bout de plusieurs rencontres. Julien hésite encore, il ne tutoie même pas ses parents. Il est sombre, introverti, il a peur de l'existence, il a peur de l'amour. Il se confie à Pierre son seul ami, et lui avoue qu'il aime Anne ; pour cacher son embarras, il s'est assis près d'un piano et y plaque des accords savants que l'auteur nomme : « 7^e de dominante... résolution en fa majeur » entre autres.

Le lecteur cherche ce qui pourrait être autobiographique et sur les lignes plutôt qu'entre elles comme le feraient, pense l'auteur, ceux qui le connaissent. J'imagine qu'il évoque un amour de jeunesse et qu'il a projeté une tendance de son caractère sur celui de Julien. Je suis guidé par son « avertissement » où en dépit de ses dénégations, il montre son souci devant les réactions que certains partis pris d'écriture pourraient provoquer. Il s'excuse auprès des lecteurs qui ne lisent pas la musique parce qu'il décrit les accords réalisés par Julien au piano. Or selon moi, cela ajoute de la couleur au récit.

Les rires l'emporteront-ils sur les larmes ? Je n'en dirai rien pour ne pas gâcher le plaisir d'un lecteur puisque c'est la question qu'il se posera tout au long du livre.

Jean Nicaise

L'Europe

Pichler, Franz Albert, *Ein Wiener in Brüssel/Un Viennois à Bruxelles*, notes autobiographiques, Premier cahier : « Une enfance d'après-guerre en Autriche », 2010, 16 pages au format A4 [MLPA 00186]

Les 84 pages du manuscrit initial ont été écrites en allemand. Mais la préface et le premier cahier ont été traduits en français.

Écho de lecture n°1

Dès l'abord et tout normalement, Franz Pichler situe son récit dans cette région foisonnante du centre de l'Europe que nous savons complexe et tumultueuse, mais que nous connaissons mal, parce que l'Europe occidentale a été le berceau de notre culture.

Il nous introduit dans la vie autrichienne d'une famille s'exprimant en allemand, avec des habitudes de transmission écrite et orale existant depuis longtemps. Franz redoutait les choix de l'écriture en *je*, mais il réussit son texte, très politisé, en y mêlant une affectivité vivante, et le mixage de tous les *je* de sa vie concorde fort bien avec l'image du Franz éclairé, malicieux, cordial, que la pratique multinationale du plurilinguisme a solidement dégourdi.

Il n'hésite pas à insérer dans cette écriture de soi le dialogue tenu avec son fils Stefan en marchant ensemble dans la montagne.

Une série de cinq cahiers est annoncée. Le récit est fortement personnalisé. La pratique de l'omertà, la recherche du divin, le blocage des émotions, l'influence de mai 68, la curiosité face à l'évolution européenne, tout cela s'additionne chez lui et fait en sorte que le métissage à la mode belge le retiendra chez nous au moment de la retraite, malgré nos démêlés tribaux.

Fonctionnaire dans son pays, et diplomate à l'Union Européenne, il change de langue en se mettant au français. Sa famille n'avait-elle pas connu le hochepot des nations voisines : Suisses, Polonais, Tchèques, Hongrois, Allemands, Italiens ? On peut être Autrichiens comme certains ont été Persans. Il rénove la question.

Il s'interroge sur l'autobiographie et les genres voisins, tel que le besoin de personnages imaginaires. Le souci de rendre vie aux disparus le motive : autour de lui, on a conservé des cheveux, des photos sépia, la peau d'un chien, des décorations, des vieux timbres. À Bruxelles, il rencontre le catholicisme de sa famille, et l'art baroque.

La montée du populisme généralisé aujourd'hui le préoccupe. D'une certaine manière, elle le renvoie à la carrière de son père dans la police impériale et jusque dans les services secrets, alors que cet homme demeure *un bobémien bourgeois*, ce qui le conduit à s'opposer au national-socialisme dès 1938 ; il échappe de peu à Dachau.

Le premier cahier situe bien l'enfance de Franz, avec une mère qui a 28 ans de moins que son mari, et qui peut parler le néerlandais tout en adorant le français et en chantant l'Internationale à l'occasion. Au départ, comme nombre de femmes, elle se marie pour fuir sa propre famille. À noter que son époux écrivait des romans policiers la nuit ; il commence un journal intime à partir de l'Anschluss en 1938.

Né en 1943 au bord du Danube qui le fera rêver de voyages lointains, Franz connaît aussitôt après sa naissance un repli familial à la campagne. Les animaux y prennent de l'importance. Tout le monde rentre à Vienne pour son entrée à l'école primaire. Quatre zones partagent la ville occupée par les Alliés, *façon troisième homme d'Orson Welles*. L'atmosphère de la cité est dégradée. Les juifs sont passés de 180.000 à quelques milliers.

La religion catholique sert de paravent aux extrémistes. Le hochepot à la mode autrichienne demeure : anticommunisme, antisémitisme, nazis anciens et sympathisants nouveaux ; des prêtres pédophiles s’y ajoutent.

Rassurons-nous au sujet de Franz Pichler. Il a vécu dans un milieu familial sain, il fera de vieux os. N’a-t-on pas retiré d’un glacier, là-bas, un ancêtre âgé de 3.000 ans ?

José Dosogne

Écho de lecture n°2

Autrichien, le déposant écrit en allemand le récit de sa vie. Ce récit, qu’il appelle modestement des *Notes autobiographiques*, est constitué de cinq cahiers. Précédée d’un résumé des *Notes autobiographiques* et d’une préface datée du 6 septembre 2010, écrits en français, une version française du premier cahier a été déposée au printemps 2011. Les notes autobiographiques sont rédigées à Bruxelles où l’auteur est arrivé en 1997, affecté à la représentation permanente de son pays auprès de l’Union Européenne. Après sa retraite, fin 2006, il est resté en Belgique où il s’était remarié.

La naissance de Franz Albert Pichler a eu lieu le 20 novembre 1943 à Engelhartzell, une bourgade paisible à la frontière allemande, au bord du Danube. Avec leur premier enfant, Arnold, ses parents y avaient trouvé refuge pour échapper aux bombardements de Vienne, chez une tante de M^{me} Pichler qui tenait une auberge (elle avait aussi un élevage de poules et de porcs). Franz Albert conserve de bons souvenirs de sa petite enfance sur les rives du Danube. Il se rappelle aussi avec plaisir de longues promenades en forêt avec son père et son frère.

Le père de Franz Albert a vu le jour en 1878 à Vyskov (en allemand : Wischau), une ville de la Moravie alors province de l’empire austro-hongrois. Il est né dans l’une des nombreuses familles autrichiennes qui se sont installées en Moravie au lendemain de la guerre de Trente Ans (1618-1648). Son père, qui fut maire de Vyskov, possédait des terres, une brasserie (elle existe toujours) et une manufacture de tissus. Les descendants des « colons » germaniques formaient la classe dominante en Moravie. Au XX^e siècle, cette province devint une importante région industrielle de l’empire austro-hongrois et vit naître plusieurs grands intellectuels autrichiens, notamment Sigmund Freud. Franz Albert évoque l’expulsion, au sortir de la Seconde Guerre mondiale, de la population germanophone de la Tchécoslovaquie qui recouvrait son indépendance. Depuis lors la longue présence de cette population (les Sudètes) est complètement effacée. Quand il s’est rendu en Moravie, pour étudier l’histoire de sa famille, Franz Albert n’en a trouvé aucune trace dans les archives publiques.

Après avoir étudié le droit à Vienne, le père de Franz Albert est entré dans la police impériale en 1901. En accomplissant ses fonctions, il a été très sensible à la grande misère qu’il rencontrait dans certains quartiers de la prestigieuse capitale de l’empire austro-hongrois. Admirateur du brillant phénomène culturel « Vienne 1900 », le rédacteur du présent compte rendu de lecture n’a pas manqué d’être frappé par les descriptions de cette pauvreté que Franz Albert a trouvées dans des notes de son père.

En 1914, celui-ci devient le bras droit du chef de la police impériale. Entrant dans le cercle des services secrets, il s’impliquera dans la répression du nationalisme serbe après l’attentat meurtrier commis à Sarajevo, le 28 juin 1914, contre le prince héritier, François Ferdinand et son épouse.

Après la Première Guerre mondiale – l’Autriche, séparée de la Hongrie, est devenue une république –, le père de Franz Albert sera à nouveau un proche collaborateur du chef de la police. Conservateur, il sera un adversaire déterminé du national-socialisme considéré comme un dangereux mouvement plébéen. En 1938, il est hostile à l’annexion de l’Autriche par l’Allemagne

nazie et il refuse de se soumettre au nouveau régime instauré à Vienne. A l'âge de 81 ans, il mourra de la maladie de Parkinson.

La mère de Franz Albert est née en 1906. Durant son enfance, elle a vécu aux Pays-Bas. Jeune fille, elle a travaillé à Vienne dans un atelier de modiste. Au cours d'une grève, elle n'hésitera pas à chanter « l'Internationale » avec ses compagnes de travail ! Les futurs parents de Franz Albert se sont rencontrés en 1927 alors qu'une guerre civile se déclenchait en Autriche. Franz Albert se représente le contraste entre la mise classique d'un haut-fonctionnaire et l'allure très moderne d'une jeune femme coiffée comme une « garçonne » !

À l'âge de cinq ans, Franz Albert quitte Engelhartzell avec ses parents et son frère. Il va entrer à Vienne dans une école catholique pour garçons. Dans une Autriche qui partageait encore le sort de l'Allemagne vaincue et restait divisée entre Américains, Britanniques, Français et Soviétiques, le voyage de la famille Pichler ne sera exempt ni de difficultés ni d'émotions. Après avoir traversé la zone américaine, elle se heurtera à la rigueur des contrôles qui s'effectuaient dans la zone soviétique. Victime de la soviétisation des terres dont il était héritier en Moïavie, le père de Franz Albert n'éprouvait que méfiance et crainte à l'égard des ressortissants de l'URSS. Finalement la famille Pichler arrivera saine et sauve à Vienne où elle retrouvera l'appartement paternel dans la Wickenbuggasse. Dans cette rue vivaient jadis de nombreux juifs. Plusieurs familles juives habitaient dans l'immeuble des Pichler. Le silence sur le sort tragique de la population juive de Vienne et la persistance de l'antisémitisme ont lourdement pesé sur la jeunesse de Franz Albert. Dans son autobiographie, il s'indigne vivement de ce comportement. De même, il stigmatise les menées actuelles du « F.P.Ö. »³¹, le parti autrichien (pseudo-)libéral qui, non sans succès, se positionne, en réalité, à l'extrême-droite et dont le fonds de commerce est une résurgence du nazisme.

Raymond Du Moulin

La commande d'écriture autobiographique au sein de la constellation familiale

La guerre 1914-1918

Vincent, Léopold, *En Belgique, en Allemagne et en Suisse par Léopold Vincent Caporal au 13 de Ligne*, manuscrit dactylographié, 1917, 7 p. [MLPA 00198]

Le document est la photocopie de la transcription dactylographiée par le fils aîné de Léopold Vincent, Joseph, qui a recopié le manuscrit original devenu illisible. Une transcription de cette photocopie, elle-même peu lisible, a été réalisée par Michel Maitron en 2011 pour les archives des APA-AML.

Écho de lecture

Écrites en mars 1917 sur le conseil d'une marraine de guerre suisse, les sept pages déposées entre mes mains par son fils Paul Vincent le 27 novembre 2009, c'est-à-dire 92 ans plus tard, dans un texte très serré, représenteraient 15 à 20 feuilles de dactylographie d'aujourd'hui.

Dès les premiers mots, Léopold sait ce qu'il fait : « Âgé de 16 ans, je quitte mon village ». La détermination est claire : il veut « assurer son avenir » en embrassant « la carrière des armes ». Mais il est né en 1898. On est donc en 1914. Selon ses propres mots « la guerre européenne éclate. » Il devient aussitôt un jeune combattant, ce qu'il n'avait pas envisagé. Voilà que l'occasion

³¹ « Parti autrichien de la liberté », (parti populiste et nationaliste).

de parler de soi en particulier se transforme en langage universel. Il évoque sa mère, il prend conscience du malheur des sœurs, des épouses, des mères des autres.

Son récit n'est jamais exclusivement militaire. L'écriture est souvent maniérée, le patriotisme ambiant inspire des lieux communs, mais la perception de Léopold demeure aiguisée, sensible. La terreur des uhlands célèbres dans l'Histoire commotionne les Ardennes, les villes de Dinant, de Namur. Les yeux s'ouvrent sur la vie perdue des hommes et des bêtes. Les soldats guerroyent dans leur propre terroir, ils battent en retraite comme s'ils ne devaient pas quitter la province natale. Ils arrivent près de Maredsous, Maredret ; Ermeton-sur-Biert et son château sont à deux pas. La garde impériale allemande cloue les Belges sur place. Le 21 août 1914, on compte 125 morts des deux camps. Les Allemands furieux incendient 86 maisons.

Léopold tombe, frappé à la tête par une balle. Il perd conscience. « Lorsque je repris mes sens, le soir était venu, écrit-il. Tout était calme. J'étais le seul vivant dans la campagne. Un cheval tué se trouvait près de moi ». Pareil au prince André dans *Guerre et Paix*, couché sur le sol, les yeux fixés sur le ciel immense, Léopold continue à parler de soi, mais de telle sorte que son message, rédigé à 19 ans, représente tous les autres combattants.

Il va ramper, toujours seul, et atteindre une ferme. Il a perdu la voix. On l'opère mais il garde des éclats d'os dans la tête.

Prisonnier, il est envoyé dans la région de Hanovre le 30 septembre 1914, sous les insultes et les huées des civils allemands. Sa longue transhumance rappelle la répétition des haines de 1870, 1914, 1940, et sa voix s'élève à nouveau au plan général. Aucun baraquement pendant trois mois, des tentes et des trous de terre dans un cercle de marais et de forêts, l'enfermement des morts et des tués. Aucun cercueil les premiers temps. Pas de courrier pendant cinq mois.

Un poème touchant est composé par un prisonnier. L'artisanat retrouve ses droits. Léopold souffre de la tête mais son rapatriement est refusé. En mai 1916, grâce à la Suisse, il connaîtra l'accueil, la joie, les vivats d'une première libération, une réconciliation avec le genre humain.

Son fils Paul nous apprend qu'il est rapatrié après la guerre par la Croix Rouge. Il passera de 60% à 120% d'invalidité, avec le statut de grand mutilé de la guerre. Après une rechute en 1932, un abcès, une trépanation, il meurt prématurément à 44 ans, en 1942.

José Dosogne

Transcription

J'ai transcrit ce texte de Léopold Vincent d'après une photocopie d'une dactylographie de l'original. Cette dactylographie n'est pas entièrement satisfaisante : il manque sur certaines pages les dernières lettres des lignes de droite. Le fils de Léopold Vincent, Paul, a obligeamment remis à l'APA-AML une copie de l'original qui sera ajoutée au dossier ; celle-ci est malheureusement, elle aussi, défectueuse. Elle m'a cependant permis d'effectuer certaines corrections.

Les paragraphes ne sont pas dans le texte de Léopold ; ils ont été ajoutés pour permettre une lecture plus aisée. Quelques très rares fautes d'orthographe ont été corrigées.

Michèle Maitron

Extrait

[...] Le 23 Août [1914], à 5 heures du soir, nous quitions la ville. Il faisait nuit alors que nous nous engageons dans une grande forêt. Mon régiment qui était de réserve, espérait par une marche forcée de 40 kilomètres rejoindre le gros de la colonne. Hélas nous étions encerclés et nous savions que le lendemain nous devions livrer combat aux Allemands pour pouvoir percer leurs lignes.

C'était une nuit sombre. En traversant ce bois nous étions constamment harcelés par des patrouilles ennemies, des balles sifflaient à nos oreilles, des shrapnels éclataient et tombaient à

nos côtés, effrayant les chevaux. Enfin les projectiles cessèrent de tomber et la retraite s'effectua en bon ordre. Après deux heures de marche nous sortîmes de ce bois. On ne fumait pas de peur d'éveiller les soupçons des éclaireurs allemands et on évitait de trop parler ; on entendait à peine le bruit des pas des chevaux. Nous n'avions pas mangé de toute la journée et nous étions harassés de fatigue et torturés par la soif ; nous nous laissâmes tomber contre un talus. Comme plusieurs de mes camarades et afin de pouvoir continuer la marche je fus obligé de jeter du linge, des pantalons et d'autres objets, allégeant ainsi le poids de mon sac. Oh ! Qu'elle était dure cette marche forcée. Nous marchâmes ainsi longtemps sur une grande route ; des soldats n'en pouvant plus se laissaient choir au bord d'un fossé, d'autres, blessés aux pieds, se retiraient de la colonne en marche. Dans le lointain on apercevait d'immenses lueurs rougeâtres ; on dut me dire que c'était le feu qui ravageait de paisibles villages. On était ému et triste d'apercevoir de loin les ravages de l'artillerie allemande. De temps en temps un phare allemand projetait sa brillante lumière, éclairant nettement la route et la colonne entière comme pour nous montrer le chemin qu'il fallait suivre pour s'offrir à la gueule de leurs canons.

Vers 10 heures du matin, alors que la chaleur était étouffante et que nous étions fatigués par cette dure et angoissante marche de nuit, nous nous trouvâmes en présence de l'ennemi. Heureusement trois bataillons français apparurent à l'arrière de la colonne et, à la vue de ces pantalons rouges, les fatigues furent oubliées et l'enthousiasme régna dans les rangs des soldats et chez les officiers. On espérait que par l'appui de nos alliés français, nous pourrions franchir la barrière des canons et des mitrailleuses de l'ennemi. Le bruit des fusillades se rapprochait, on nous fit mettre baïonnette au canon. Sur la route nous dûmes traverser un champ de morts où un combat s'était livré le matin. Les cadavres étaient étendus sur le sol ; quelques-uns étaient appuyés contre le tronc d'un arbre. Je vis un artilleur tué sur le siège de son caisson abandonné. On avait jeté sur les visages des morts des capotes ensanglantées ; plusieurs avaient le bras emporté, d'autres la jambe broyée sous la roue d'un canon. L'émotion nous gagnait à la vue de ces premières victimes. Des cadavres des chevaux étaient culbutés au bas d'un remblai. Plus loin deux soldats allemands étaient tués, l'un étendu sur le bord de la route, l'autre mort sur le marchepied de son automobile. La présence de ces casques à pointes et de ces costumes gris ne nous inspirèrent que le mépris et déjà un désir de vengeance.

À peine avions-nous quitté ce champ de carnage qu'une brusque fusillade éclata sur notre flanc et à deux kilomètres sur la route on apercevait la cavalerie qui chargeait contre nous. À travers champs le régiment se déploya en tirailleurs pour être prêt à repousser l'attaque ennemie et à tenter une percée à travers leurs lignes. Ma compagnie était placée sur une petite hauteur. De grandes herbes croissant le long d'une prairie étaient notre seul abri ; à gauche un village flambait. C'était Ermeton, et à 30 mètres de nous, l'ennemi était là, caché sur la lisière d'un bois, tirant sans cesse sur notre position non fortifiée. De temps en temps les Allemands cessaient de tirer ; alors profitant de ce calme, nous ripostions par salves sur leurs positions, mais aussitôt une pluie de projectiles s'abattait sur nous. Les balles sifflaient à nos oreilles semblant frôler nos visages. Parfois, par le *cesser le feu [sic]* d'un clairon allemand, une accalmie se produisait, mais une minute après l'ouragan reprenait, plus intense que jamais. Le moment était terrible ; on n'entendait que le bruit des explosions et le crépitement des mitrailleuses, les appels déchirants des blessés et les plaintes douloureuses des mourants ; nous frémissions d'horreur. Jamais ce souvenir ne s'effacera de ma mémoire. Pendant ces durs moments inoubliables, pendant que les balles ennemies ne cessaient de tuer les hommes, aucun de nous n'a l'idée de se retirer de cette fournaise, d'ailleurs on n'aurait tenté qu'une retraite fatalement mortelle. En me tournant vers mes camarades, je vis que leurs visages étaient empreints d'une grande émotion. Assaillis de toutes parts, il fallait à tout prix prendre d'assaut, tenter une percée, ou rendre les armes. Exhortés par la voix de nos officiers, malgré les balles qui ne cessaient d'éclaircir nos rangs, nous n'eûmes pas la moindre hésitation et on avança à la rencontre de l'adversaire. À ce moment une balle me frappa à la tête et je tombai évanoui sur le champ de combat.

Lorsque je repris mes sens le soir était venu, tout était calme. J'étais seul être vivant au milieu de la campagne immense. J'ignore ce qui se passa après ma chute, mais beaucoup de soldats durent être blessés ou tués car jamais combat ne m'avait paru plus sanglant. Un cheval tué se trouvait près de moi [...]

Léopold Vincent 1917

[MLPA 00198](Transcription de Michèle Maitron (2011), p. 2 à 4)

La guerre 1940-1945

Lakatos, Katalin, *Le triangle de Berlin-Schönholz*, trois premières parties, tapuscrit de 48 pages A4 [MLPA 00224]

Écho de lecture

Les survivants des camps de concentration ont souvent renoncé à raconter l'indicible. Or, au début du XXI^e siècle, les récits des victimes de l'holocauste planifié par les nazis deviennent primordiaux : des individus parmi lesquels un chef d'État musulman, un historien lyonnais, un évêque catholique et des politiciens d'extrême droite osent prétendre que la Shoah n'a pas existé.

La Hongroise Katalin Lakatos, l'une des rescapées a « fait la paix avec son passé », certaines choses ne lui « font plus autant de mal. » En 2008, à la veille de ses quatre-vingt-cinq ans, « deux événements ont bouleversé cette tranquillité ». Sa fille lui demande la photo de sa grand-mère. Après tout ce temps, Katalin ne sait plus où elle l'a rangée. Au moment où la photo a été prise, sa mère a 44 ans, « les Allemands ont déjà envahi la Hongrie ». En cherchant le cliché, Katalin tombe sur un cahier où elle avait commencé l'histoire de sa déportation. Elle décide alors de l'achever. Elle n'y parle pas d'elle à la première personne : elle est *Élisabeth* et « pour se distancier davantage de ces souvenirs affligeants », elle n'écrit pas en hongrois mais en français.

Toute la famille est déportée à Auschwitz-Birkenau. Deux groupes sont formés dès l'arrivée au camp : à droite les enfants, les vieillards et les malingres, à gauche, les plus valides. La mère de Katalin est du premier groupe destiné aux chambres à gaz, *Élisabeth* et sa cousine Eve sont du second. Les blocks de Birkenau ne sont pas achevés ; l'eau est apportée par camion citerne, les latrines sont constituées d'une planche percée au-dessus de seaux enlevés chaque jour par les déportées et vidés dans un réservoir hippomobile tiré par les mêmes malheureuses du *Scheise-Kommando*, Commando de la m... Les déportées dorment entremêlées sur le sol.

Au début, *Élisabeth* subit passivement son sort, comme absente du monde. Mais un jour, elle comprend qu'elle doit réagir et elle se livre dès lors à une grande activité. Elle furete partout pour trouver des choses à échanger, ramasse des mégots, roule des cigarettes et les troque contre de la nourriture ; avec deux morceaux de pain, elle se procure une veste chaude. En quelque sorte, elle revit.

La deuxième partie décrit un transfert inattendu de 1. 800 à 1. 900 jeunes femmes les plus valides vers un autre camp qui s'avérera de transit. Elles sont mieux nourries et des robes de détention plus propres sont distribuées. Le groupe est ensuite divisé en deux selon l'ordre alphabétique et chaque déportée pourvue d'un bout de tissu avec un numéro à coudre sur la manche ; Katalin va se trouver séparée d'Eve mais elle la rejoint en échangeant son bout de tissu avec celui d'une autre détenue, Fogel Erzébet. C'est ainsi qu'elle devient *Élisabeth*. Au bout de trois jours, départ pour le camp de Ravensbrück puis de Berlin-Schönholz, d'où le titre du récit.

C'est en troisième partie, *L'usine*, que Katalin décrit sa vie dans ce camp de travail, moins rude que l'abominable Auschwitz-Birkenau. La ration quotidienne n'y est pourtant que d'un huitième de pain carré et d'une soupe aux rares légumes. Mais il arrive qu'un ouvrier allemand compatissant partage son pain avec les détenues. *Élisabeth* est choisie avec une dizaine d'autres filles pour l'*Abteilung 1. 270*. À l'usine, décrite en détail, les déportées sont contraintes à 12 heures de travail, tantôt de jour, tantôt de nuit. Mise au travail sur une machine-outil au maniement

dangereux, *Élisabeth* remplit la tâche qui lui est dévolue avec application. Cette absorption dans le travail détache un peu *Élisabeth* du monde qui l'entoure. La nuit, elle revoit parfois les jours heureux.

Le célèbre film de Steven Spielberg, *La liste de Schindler* a révélé au monde l'existence d'usines qui employaient aussi des Juifs. Toutefois, le courageux industriel allemand qui s'est ingénié à sauver les siens est une exception. Dans l'ensemble, le sort des déportés utilisés dans les usines allemandes a été tragique. Ce qui a sauvé Katalin Lakatos de la mort, c'est son intelligence, son courage, et sa détermination.

La synthèse des trois premières parties d'un récit aussi fourmillant de détails ne peut donner qu'un faible aperçu de l'énorme intérêt que sa lecture provoquera chez ceux qui auront comme moi le privilège de le lire.

Jean Nicaise

Souvenirs de famille

Van Landewyck, Claudine, *Souvenirs de Famille, Le parcours d'un idéaliste, Henri Baumann 1881-1969*, 3^e édition, juin 2009 [MLPA 00177]

Écho de lecture

Guy Jacques de Dixmude, préfacier de cette édition de l'ouvrage, écrit : « ... Si nous devons la vie à nos parents, il me semble évident qu'une fois disparus, nous sommes responsables de leur survie. Toute tentative en ce sens mérite encouragement. En retraçant la vie de nos Anciens, en faisant revivre leur cadre de vie, la culture et les mœurs de leur époque, je comprends mieux le sens de ce que je suis et suis appelé à être. J'aime ces méconnus lointains qui m'ont fait naître et prolongent en moi leurs passions et leurs rêves. D'aussi loin qu'ils viennent, ils ont œuvré dans l'espérance que leur descendance serait meilleure qu'eux, moins sujette à la souffrance, plus aisée, bref, plus heureuse. »

L'auteure est la petite-nièce d'Henri Baumann. Un arbre généalogique très fouillé initie cet ouvrage. L'auteure va en explorer quasi toutes les branches dans l'ordre qui sied à son récit.

Le texte est émaillé de nombreuses photos, cartes géographiques, photocopies d'articles de journaux, extraits d'actes d'état civil, lettres à la famille, lettres à des officiels, photos d'instruments utilisés à l'époque, photocopies de registres divers, à moins que ce ne soient des retranscriptions à la main de listes de personnel, de matériel, de denrées de toutes sortes. L'origine de cette documentation est souvent clairement indiquée mais parfois elle manque, ce qui ajoute encore au mystère.

La vie d'Henri Baumann est illustrée de lettres de lui, mais aussi de personnages divers qui ont croisé sa route. Cet ouvrage fait d'ailleurs une excellente source de documentation pour toute personne cherchant des informations précises sur cette période d'histoire. C'est qu'Henri Baumann, dès sa jeunesse cherche à se mettre au service des autres. D'abord ambulancier à la Croix Rouge, il s'engage dans la garde civique du 4 août au 13 octobre 1914, puis part au front de l'Yser. En avril 1916, il s'engage comme volontaire de guerre dans la Force publique en Afrique (adjudant, agent militaire de la santé aux colonies). Il est démobilisé en 1919. Il s'engage alors au service de la santé du ministère des Colonies. Il y restera jusqu'en 1936.

Sont décrits dans le document différents aspects de la guerre 1914-1918, les inondations du front de l'Yser et, sans transition, la vie en Afrique orientale, suivant l'itinéraire de vie d'Henri Baumann, les guerres menées par les Allemands en Afrique et auxquelles il a pris part en tant que membre du corps médical à Tabora.

Lui-même décrit le pays, description à laquelle l'auteure ajoute des précisions diverses sous forme d'articles de journaux et autres documents.

En 1920, il retourne en Afrique avec son épouse pour qui c'est le premier séjour en Afrique, bien qu'ils se soient mariés en 1907. Comme relaté ci-dessus, ils partent au service de la santé du ministère des Colonies. Leur service durera de 1920 à 1936.

Il envoie des lettres à la famille restée en Europe dans lesquelles il décrit les mœurs des indigènes. Ils ne sont pas toujours tendres entre eux. Par exemple, il décrit les bagarres entre villages, suivies d'exactions diverses, d'amputations, de rapt et de viols. Les missionnaires sont fort peu appréciés car ils capturent les enfants pour les évangéliser. Des flèches empoisonnées sont dirigées contre des membres de l'équipe... Bref, la vie ne paraît pas simple, sans compter les maladies et notamment la maladie du sommeil qui fait rage.

L'auteure ajoute des documents concernant l'hygiène coloniale. Les habitudes médicales n'étaient pas ce qu'elles sont devenues, en Europe, du moins. Henri Baumann y ajoute des informations personnelles dans une lettre à son père. De même qu'il décrit les visites du roi Albert I^{er} et de la Reine. Ceux-ci sont fort intéressés par le travail réalisé par l'équipe sanitaire. Plus tard, le prince Léopold et la princesse Astrid leur rendront une visite qui sera également très appréciée. L'auteure y ajoute encore une lettre, reçue de son père, qui, devenu vieux, a besoin de l'aide de ses enfants pour survivre déceimment. Car le monde a changé. Suit un long ajout sur le portage et les conditions sanitaires en Afrique.

Henri Baumann et son épouse rentrent en Belgique en 1936 et Henri décède en 1969.

Les divers documents sont insérés dans un ordre rigoureusement chronologique mais leur importance par rapport à la vie d'Henri Baumann n'apparaît pas toujours clairement. De plus, de longues parties de sa vie sont escamotées et on en est réduit à les imaginer.

Le chapitre VI expose des documents officiels se rapportant à la vie d'Henri et de son épouse, une dernière lettre d'Henri Baumann relative à des affaires de famille et des textes de Sidney Lansford Hinde. Il s'agit de témoignages sur la vie au Congo au XIX^e siècle : massacres, cannibalisme, esclavagisme et importance du monde arabe dans cette région. Mention aussi est faite des assassinats d'Hodister, de Lippens et de De Bruyne.

Nadine Hardt Dekock

Inventaires

Van Lierde, Jean, Fonds [MLPA 00007]

Inventaire

Première partie de l'inventaire du Fonds Jean Van Lierde, farde des copies de documents envoyés par Jean Van Lierde à Francine Meurice.

1. Enveloppe marquée au crayon « Bois du Cazier »

L'enveloppe contient surtout un ensemble de lettres et d'articles émis à l'occasion de la commémoration en 2003 de la catastrophe de la mine du Bois du Cazier, où 262 mineurs trouvèrent la mort le 8 août 1956. Jean Van Lierde fut invité à la cérémonie, ce qui fut l'occasion de rappeler les différentes étapes de sa vie.

Né à Charleroi, puis actif à Wavre, il est dessinateur industriel, militant de la JOC, la Jeunesse ouvrière chrétienne ; ses prises de position étaient pourtant souvent d'extrême gauche. En 1949, il est traîné devant les tribunaux pour avoir refusé d'accomplir son service militaire, d'être « un tueur légal » selon son expression. Il est condamné à la prison. Après trois années de prison, en 1952, le cardinal Cardijn obtient qu'il puisse continuer à purger sa peine dans les mines. Mais

aucune mine n'accepte d'embaucher cet insoumis, à l'exception de la mine du Bois du Cazier, de très mauvaise réputation. Il en sera licencié pour avoir participé à un piquet de grève. C'est alors que les Jeunes Gardes Socialistes, (la JGS) publient ses souvenirs de mineur : *6 mois dans l'enfer d'une mine belge*. La FGTB, le syndicat socialiste, interdit aux Jeunes Gardes Socialistes de rééditer ce « calotin », qui est également suspect dans le monde catholique.

Plus tard il sera secrétaire du CRISP, le Centre de Recherche et d'Information Sociopolitique, et gestionnaire de Maisons de la Paix. Son action aura pour résultat la reconnaissance par la Belgique du droit à l'objection de conscience sous certaines conditions.

Les quelques citations de Jean Van Lierde à l'occasion de cette commémoration rappellent son talent de tribun ; par exemple : « Maman aurait préféré que je revienne en prison plutôt que de descendre dans le fond. Je me souviens de la chaleur terrible, des kilomètres sous la terre avant d'arriver aux chevaux, des rats qui ont bouffé mes tartines le premier jour. Il fallait produire, aller plus vite. On m'a retiré 1/5^e de mon salaire. Les camarades, des étrangers, n'osaient pas protester. Je comprenais... J'ai vu des jeunes mineurs pleurer parce qu'on leur enlevait 3/4 ou 4/5^e de leur salaire, en leur disant qu'ils ne produisaient pas assez. Un jour, j'ai dit que c'était illégal. Le ton est monté. Un chef m'a mis un coup de poing. Autour de moi les autres sont retournés au travail : eux, leur vie dépendait de ce travail ».

L'enveloppe contient également les documents suivants :

- La série de conférences données à l'association *Les Amis de Présence Africaine*, (APA) entre 1958 et 1972, dont celles de Jean Van Lierde du 2 octobre 1959, intitulée « La non-violence en Afrique », et du 2 février 1961, intitulée « La révolution non violente au Congo » ;
- Son curriculum vitae ;
- Les références d'un article de la *Revue d'histoire religieuse du Brabant wallon*, du 1^{er} trimestre 1995, « À propos des *Carnets d'un pacifiste chrétien* : Jean Van Lierde » par Jean-Louis Jadoulle (*Revue d'histoire religieuse du Brabant wallon*, 1995, Tome 9, fascicule 1, premier trimestre) ;
- Un article élogieux sur J.Van Lierde dans *100 Brabançons Wallons du XX^e siècle* et deux lettres d'envoi ;
- Intitulés des conférences des Amis de Présence Africaine (APA) de 1958 à 1972 ;
- *6 mois dans l'enfer d'une mine belge, le Bois du Cazier à Marcinelle, avant la catastrophe du 8 août 1956*, par Jean Van Lierde ;
- Lettre du Ministre Troclet au Président (J.VL.) du 28/08/1956 ;
- Communiqué de presse 25 juillet 2003 ;
- Lettre du Directeur du Bois du Cazier annonçant le programme de la journée du 8/8/2003 ;
- « Grande gueule et insoumis », (*Le Soir*, 31/07/03) ;
- « Retour vers l'enfer » (*Vers l'avenir*, 31/07/03) ;
- « Souvenirs de six mois en "enfer" : Jean Van Lierde est revenu au Cazier » (*Nouvelle Gazette*, 31/07/03) ;
- « Il revient au Bois du Cazier 50ans plus tard » (*La Dernière Heure*, 31/07/03) ;
- Lettre du Président de *Le Bois du Cazier* à J.Van Lierde du 7 août 2003 ;
- *100 Brabançons wallons du XX^e siècle* ;
- Éloge de Jean Van Lierde (par Xavier Deutsch) ;
- Lettre de Raymond Langendries à J.VL. le 2 juillet 1998 ;
- Éloge de Jean Ladrière par V.E. ;
- Photo de J.VL.

2. Enveloppe marquée au crayon « Jean Van Lierde Congo (Kimbanguisme), Émission RTBF, *Tête à Tête*, 10 mars 2005.

« Tête à tête »

Interview par J.-P.Hecq de J.VL. à l'occasion d'un colloque à Mons du Mundaneum, qui rendait hommage à J.VL.

Ce fut l'occasion de l'interroger sur son engagement politique, son militantisme pour l'objection de conscience, son soutien aux Algériens du FLN. (Front de Libération Nationale), son rôle auprès de Lumumba et ses avatars lors d'un voyage en URSS.

Il se définit comme un chrétien. Affirme qu'il n'est ni l'anarchiste, ni le socialiste, ni le communiste dont on l'a souvent traité. Il est résolument un pacifiste.

Il raconte avec truculence son refus, comme résistant, de tuer des collaborateurs ; son travail dans les mines où il dut purger une peine de prison pour avoir refusé d'effectuer son service militaire, ce rôle de « tueur légal » selon son expression ; les péripéties de la fuite, d'une prison française, d'un Algérien du FLN., déguisé en curé grâce à la soutane prêtée par le curé de sa paroisse à Boitsfort ; et enfin son rôle auprès de Lumumba, lors de son discours incendiaire le jour de l'Indépendance du Congo belge : il se serait contenté de suggérer à Lumumba de prendre la parole après les discours du Roi et de Kasa Vubu, bien que cela n'avait pas été prévu au programme ; il lui aurait simplement communiqué les textes des discours du Roi et de Kasa Vubu qu'il jugeait trop paternalistes. Mais il ne serait aucunement intervenu dans la rédaction du discours lui-même.

« Hommage aux citoyens belges qui ont soutenu Kimbangu au temps de la colonisation »

Cet hommage est rendu par N.-A.Lumpuvika à Jules Chomé, qui alerta la Belgique, entre autres le ministre de la Justice, Pierre Vermeulen, du sort que l'on réservait à Simon Kimbangu, un fondateur de religion congolaise ; hommage rendu aussi à Joseph Dupuis, le substitut du Procureur du Roi qui interjeta appel contre la peine de mort à laquelle Simon Kimbangu avait été condamné, et enfin hommage rendu à Jean Van Lierde qui soutint la publication du livre de Jules Chomé, *La passion de Simon Kimbangu*, et en rédigea la préface.

Ce fut l'occasion de rappeler la vie et le rôle de Simon Kimbangu : En 1921, à l'ouest de l'ancien Congo belge, Simon Kimbangu, catéchiste d'une mission protestante, instaure une nouvelle religion à base évangélique, qui prône la libération du joug colonial, mais sans violence. Il est arrêté, condamné à mort. Sa peine est commuée en détention à perpétuité. Il meurt après 30 ans passés dans une prison au Katanga.

D'autres documents sont ajoutés à ce dossier : certains émanent de la communauté kimbanguiste de Belgique ; de l'Agence Belga, des lettres adressées à J.VL. ; des documents du Comité « Fontes Historiae Africanæ » ; du Conseil Mondial des Églises (protestantes). Il ressort de ces documents divers la difficulté pour les Églises protestantes de reconnaître l'Église kimbanguiste comme faisant partie de leur organisation, en raison de sa position affirmant que les trois fils de S. Kimbangu sont les trois personnes de la Trinité.

Éliane Boucquey

Tranches de vie et récits de vie

Dosogne, José, *Ilmadi*, 1968-1969, nouvelle, autofiction, 24 pages [MLPA 00210]

Écho de lecture

Le texte de José Dosogne ressemble à un scénario de « roadmovie », avant la lettre. Il s'agit du voyage de retour d'une famille belge, le père, la mère et leurs quatre enfants, deux filles, deux garçons, comme il se doit, après avoir passé trois semaines à Naples et à Capri.

Nous suivons les événements à travers le monologue intime de Francie, la femme et la mère. Des pensées sautillantes, papillonnantes, entre le passé proche, le présent, la route, la surveillance des enfants, son intervention quand il y a une dispute, le souvenir de la baie de Naples, l'observation de l'environnement – qu'elle reconnaît en se souvenant du parcours de l'aller, vers leurs vacances, en Italie. Tout ce qui arrive, ou ce qui est arrivé à un autre moment, surgit pendant la pérégrination de son esprit qui vagabonde. Dans ce monologue intérieur, elle retourne toujours aux sentiments qui la lient à son mari. « Il m'a dit, le cher chéri (c'est comme cela qu'elle l'appelle) : « Je t'aime, je t'aime, je t'aime ! » Elle évoque leurs nuits d'amour, la tendresse de cet homme et son chuchotement incessant : « Je t'aime ».

La route suit son cours. Bien que les signalisations des villes soient claires, Paul regarde sa carte routière, comme s'il voulait marquer chaque étape qu'il a vaincue ; exactement comme les officiers du quartier général marquent, avec de petits drapeaux, piqués sur des cartes, les lieux, les villes et les terrains, où ils ont gagné une bataille. Il se sent aussi vainqueur, pense sa femme, parce qu'il a encore dépassé une étape sur la longue route devant eux. C'était encore un temps où le camping était considéré plutôt comme une aventure, au sein de la nature, sans le confort de la ville, – dont la mode n'arrivera que plus tard. Le camping, comme mode de vacances, n'était pas choisi pour des raisons pécuniaires. C'était un temps encore, où lorsqu'un conducteur belge croisait une voiture belge, il lui faisait un signe pour indiquer son plaisir de la rencontre, avec une courte tape sur le klaxon ou avec un bref allumage des phares...

Le temps promet d'être beau, et sur l'autoroute, on se précipite, pour avancer vite. Le maître du volant pense arriver au but – leur maison – vers cinq heures de l'après-midi. En effet, la route est calme et agréable.

Alors qu'ils sont encore en Italie, ils apprennent par un journal, que les Russes envahissent – soi-disant avec les autres pays communistes – la Tchécoslovaquie. Les Tchèques ont toujours été socialistes et étaient d'accord d'aller vers le communisme, mais ils voulaient le faire librement, à leur façon et pas sous le commandement du Parti communiste russe. Tout au long de leur route, d'abord en italien, puis en allemand, toutes les radios parlent longuement de cet événement. Francie est angoissée par ces nouvelles, et pense, qu'il n'y a pas si longtemps, en France, c'était l'affrontement de Cohn-Bendit et de de Gaulle qui les menaçait par leur désordre, et que maintenant cela recommence ailleurs. Elle pense aux simples gens de Prague, à l'homme de la rue, comme elle-même, à leur désarroi, parce qu'ils ne sont pas capables de juger, qui, ou quelle partie a raison. Mais de toute façon ils sont conscients qu'ils ne peuvent rien changer, qu'ils n'ont pas voix au chapitre.

Sous l'influence de ces alarmes nouvelles, ils traversent la Suisse presque sans s'en apercevoir. En arrivant en Allemagne, ils doivent affronter une autre préoccupation : la marche des voitures ralentit. Plus ils avancent, plus ils arrivent dans un bouchon. De longues files de voitures doivent faire du pas-à-pas, et pour finir, on s'arrête plus souvent qu'on n'avance. Personne ne semble cependant s'énerver. Une bonhomie amicale apparaît sur les visages des voyageurs et d'une voiture à l'autre, une conversation se crée, on échange des cigarettes et si c'est nécessaire, pour pouvoir communiquer, on cherche une langue que chacun connaît. Les voitures les plus drôles

sont toujours les anglaises, et les convives les plus bruyants et les plus amicaux apparaissent toujours être les Italiens. Surtout, lorsque pour une raison inexplicable la file de nos amis avance plus vite, et que par après, les Italiens les rattrapent, ils se font de grands signes et crient, comme s'ils retrouvaient des amis les plus chers, des amis de longue date. Quelques Hollandais s'arrêtent au bord de la route et réchauffent de l'eau pour leur thé probablement, puis regagnent leur voiture sans devoir se presser.

L'heure avance. Il devient impossible d'arriver à la maison vers cinq heures de l'après-midi comme prévu. Le plus âgé des fils, une liste à la main, propose les campings dans les environs, mais aucun ne convient à Paul. Sans doute, pense Francie, le cher chéri est-il décidé à arriver chez eux encore le jour même. Elle suppose, que ce n'est pas seulement le mirage des kilomètres à vaincre avant d'arriver chez eux, qui le force à avancer contre toute raison ; il y a une autre cause. Le patron de Paul l'attend pour le lendemain et Paul ne veut pas décevoir cette attente. Brisée de fatigue, somnolente, Francie pense avec jalousie au fait que le patron, le bureau et le travail prennent tellement d'importance pour lui, tellement de temps d'absence, qu'il en reste trop peu pour elle et pour les enfants.

Puis, alors qu'ils roulent déjà dans le noir, la fatigue se fait sentir et Francie s'endort la tête contre la fenêtre de la portière. Dans un cauchemar elle voit son mari et son plus grand fils grimper sur la montagne, perdre pied et tomber vers le bas, mais elle ne voit pas le reste, elle se réveille en sursaut. Un tel rêve la déprime, et elle ne cesse de somnoler, de se réveiller et se rendormir à nouveau. Même quand ils ont traversé la troisième frontière de ce même jour et qu'ils sont arrivés, sans qu'elle en prenne conscience, en Belgique.

En arrivant vers la fin du voyage, le lecteur pense voir et entendre leurs premiers pas pour entrer dans leur maison. Et on pense à se séparer de cette famille si sympathique, de cette femme, si aimante et si intelligente, – l'auteur est arrivé à la rendre si proche du lecteur ou de la lectrice – quand, sans crier gare, sans la moindre explication, une petite phrase cruelle annonce que Francie est morte. Nous pouvons deviner qu'il y a eu un accident grave, mais il nous manque les circonstances de la mort. Avait-elle, Francie, vu arriver l'accident, avait-elle peur, prévoyait-elle sa fin ?

Il me semble que l'auteur joue avec nos sentiments en faisant tout pour nous apprendre à aimer cette femme, la respecter, puis avec une soudaine cruauté il la tue.

José Dosogne propose une autre alternative dans son récit, que l'accident soit arrivé tout au début de l'histoire. Je crains que dans ce cas elle y perdrait de l'intérêt et qu'on participerait beaucoup moins que dans la première version. Ce qui nous manque, c'est une courte explication de ce qui arrive à la fin, pour que nous puissions nous séparer sans frustration de cette famille si savamment rendue sympathique.

Katalin Lakatos

Extrait

[Le titre, *Ilmadi*, et sa lancinante reprise tout au long du monologue intérieur de Francie, est une contraction graphique de « Il m'a dit » voulue par le narrateur pour rendre compte du contexte communicationnel dans lequel il se trouve. Le bruit du moteur vient brouiller une partie des paroles entendues et ce « brouillage » est une métaphore des échanges au sein du couple.]

Ilmadi :

– Voilà le Siebengebirge. On le voit dans la nuit.

Il m'a dit :

– Nous sommes à Bonn.

Ilmadi :

– Enfin ! le ring de Cologne.

Je l'entends à peine.

Cet après-midi m'a vidée de mes forces. Je ne faisais plus que dormir. Les sons m'ont quittée, un à un, puis les couleurs, d'heure en heure, depuis Karlsruhe. Je ne suis pas remise de mon cauchemar, de cette chute tournoyante de Paul sur les pierres de la baie. Le froid et le noir de la nuit m'enserrent dans leur étai.

Il m'a dit :

– Düren...

Pourquoi me laisse-t-il dormir ainsi ?

Je souffre. Une ankylose mortelle envahit mon corps. Ces sièges sont mal conçus. La poignée de la portière endolorit mon épaule, ma tête colle à la vitre glacée.

Le monde alentour a disparu. Il n'y a plus que nous, dans cette caisse qui s'enfonce au creux de la nuit. Il ne reste rien de cet énorme présent, si chaleureux, ni de ces bruits du monde, si proches, si rassurants.

La barrière rouge et blanc de la douane barre la route. Des hommes parlent à Paul.

– Quel beau voyage !

Il leur dit :

– Oui ! Nous avons vu Naples.

– ...

– Nous avons vu Naples, et nous ne sommes pas morts.

Tu te souviens, dis, tu te souviens ?

Une radio, du côté des bureaux, psalmodie des nouvelles.

J'émerge un instant de ma somnolence.

« In het Trochehospitaal, is de jonge belgische speleoloog Yves Peeters thans buiten gevaar »

La barrière se lève avec une lenteur théâtrale. Elle découvre, dirait-on, une plage noire, dépourvue de vie. La nuit s'étend sur le pays, devant nous, et nous y entrons. J'ai peur.

Paul est auprès de moi, je l'entends.

Ilmadi :

– Pauvre chérie.

Fin

José Dosogne

Magotteaux, René, *Anicroches batifoleuses*, 144 p. [MLPA 00180]

Ce livret rassemble onze nouvelles qui évoquent des événements circonstanciels vécus par l'auteur, tour à tour, héros, témoin privilégié, coupable repentant ou Charlot de service. Ces tranches de vie écrites à l'heure de la pension sont relatives à son enfance mais font aussi la part belle à sa vie professionnelle.

Écho de lecture

Les fléchettes batifoleuses. À 5 ans, en 1927, il tire une flèche au bout caoutchouté sur sa maman, l'accusant de lui avoir volé un caramel.

Dans de beaux draps. À 6 ans, en 1928, il subit le traitement choc des enveloppements humides alternativement chauds et froids, seul remède, à l'époque, pour soigner la diphtérie.

La Marseillaise en péril. À 7 ans, en 1929, sa tante Julia lui a appris une *Marseillaise* de son cru : « Aux armes citoyens, tas d'coquins ! » ou encore « Formez vos bataillons, tas d'cochons » qu'il croit naïvement être la version officielle et chante fièrement sur demande de l'inspecteur en visite à l'école primaire. Blasphème !

Les caves de Warneton. À 18 ans, en 1940, il est mobilisé avec les 16-35 ans, il part avec les grands du collège St. Augustin, à vélo, en direction de la France et se retrouve, sous les bombardements, dans les caves d'une brasserie à Warneton.

Le dimanche, 7 septembre. À 19 ans, en 1941, à Bruxelles où il réside, on meurt littéralement de faim. Il rêve de Mariembourg, son village natal, qui regorge, songe-t-il, de viande, fruits et légumes. Il s’y rend, chez sa tante Julia qui le comble d’attentions. Sa valise, vide au départ, est lourde, au retour, de jambon, lard et pommes de terre.

Le comptomètre a disparu. À 31 ans, en 1953, mis à la garde du matériel de la SNCB où il est employé, notre héros est soupçonné du vol d’un comptomètre. L’enquête le disculpera.

Rapt d’enfant dans l’omnibus. À 50 ans, en 1972, une maman reproche à la SNCB sa négligence dans le traitement de sa plainte signalant la disparition, entre deux gares, de son enfant qui sera, par ailleurs, retrouvé dans la nuit. C’est notre Charlot de service qui est chargé de présenter les excuses de la SNCB. Il s’y prend si bien que la belle Bérengère veuve ou divorcée, se fait tendre et affectueuse. Supplice de Tantale...

La vertèbre innocente. À 50 ans, en 1972, la tache inquiétante qui apparaît sur la radio à l’occasion d’un contrôle médical n’est autre qu’un plombage avalé quelques heures plus tôt.

Anicroches en Apulie. À 61 ans, en 1983, responsable de direction Public-relation de la SNCB, il accompagne les miss Belgique dans un voyage promotionnel en chemin de fer.

D’Écutigny aux rives Gironnines en taquinant St-Émilien. À 76 ans, en 1988, relation d’un voyage en France profonde.

Escalpe gourmande à Puget-sur-Argens. À 85 ans, en 2007, un récit gastronomique à la Côte d’azur.

René Magotteaux est un de ces conteurs de table de plus en plus rares dans notre société Internet. Il n’est jamais aussi brillant et truculent que lorsqu’il peut entraîner dans ses rigolades des convives ravis de l’entendre. « Fais-nous rire, René ! »

Les titres de ses nouvelles illustrent assez bien le ton et le style qu’a choisis l’auteur pour amuser la galerie. Dans tous les cas, ses petites anecdotes ressortent de la comédie vaudevillesque dont il connaît parfaitement tous les ressorts et en use éloquentement autant dans l’intrigue que dans le vocabulaire.

Il écrit comme il raconte et illustre son humour de jeux de mots, de rappels historiques ou de citations littéraires qui font mouche et soulignent que notre homme est cultivé.

« À brebis tondue, Dieu mesure le vent ». « Les flèches de Caïn n’avaient pas de bout en caoutchouc ». « Sa vanité répond de sa véracité ». « Des caramels, pommes de discorde ». « Stupeur et tremblement à l’école St-Pierre ». « Passé le péril, adieu les saints » « Du vert jaune du blé au vert bleu de l’avoine ».

Pour pasticher cette lumineuse citation d’Alphonse Daudet qu’il cite dans un de ses textes : « Des petits paniers d’osier remplis de myrtilles noires », j’ose dire, en parlant de René Magotteaux, que *ses petits paniers* sont remplis de rires qui titillent les habitués du prétoire.

En bref, c’est le Toine Culot des faubourgs bruxellois.

Bien qu’ayant abondamment écrit au cours de sa vie et fréquenté assidûment la langue française – cours de grammaire française à l’école professionnelle des porteurs d’avis de 1950 à 1975, nombreux discours pour des amis et des connaissances à l’occasion de circonstances particulières ou en qualité de conseiller communal de la commune de Waterloo, correction de mémoires universitaires –, René Magotteaux n’a jamais rien publié, réservant ses anecdotes à ses amis ou à de petites revues littéraires, entre autres *Le Sans-Titre*, *Loisirs-Esprit-Savoir* et *Le Dévorant*. Le Cercle Littéraire des Écrivains Cheminots de Paris le distingua en date du 30 janvier 2011, en lui décernant le deuxième prix pour la première section (conte, nouvelle ou récit) ayant trait au métier de cheminot.

José Trussart

Boyer, Marc, *Mireille ou l'omelette aux truffes*, 2005, récit autobiographique, tapuscrit, 7 p. [MLPA 00182/0002]

Récit reçu de Marc Boyer le 21/9/2011 de Mirabel-aux-Baronnies (France).

Écho de lecture

En moins de 200 lignes, l'auteur nous livre une histoire éternelle : la rencontre amoureuse.

Badinage, copinage, cour, galanterie, séduction... comment qualifier au plus juste, dans l'amitié amoureuse qui souhaite aller plus loin, l'essence de ce qui précède l'étincelle ?

Tout va très vite pour Marc : « dès le premier instant », et la belle le sait. Une sang-mêlé, la sorcellerie du métissage. Un corps de femme, approché dans la magie de la danse. Avec l'arsenal d'aujourd'hui : ordinateur, voiture, centre commercial, cinéma, artisanat, avec en prime la culture du galant, le poème et la prose, les mots-croisés, la langue anglaise... et la différence d'âge, évidemment.

Amour et talent réunis chez Marc Boyer. En moins de 200 lignes, il a ficelé un récit très dense. Dame ! Il a tout dit, parce qu'il a tout vécu. Il franchit même une étape à notre goût : pourquoi ne pas écrire un jour l'histoire de sa belle ?

Bien sûr, elle a un compagnon. Fallait-il y voir un préavis ? Le cœur de Marc n'a-t-il pas des yeux et des oreilles ? L'amour aveugle et sourd, on connaît. Mireille n'attendait rien de plus. Si le dé clic ne survient pas, faut-il une insistance ? Fallait-il l'inviter, à manger chez lui, cette omelette aux truffes ? Peut-être le compagnon se méfiait-il des truffes ? On ne le sait pas. En tout cas, la belle n'a pas fait dans le détail. Cruauté. Un quasi assassinat ? C'est fini. F.I.N.I.

Point trop n'en faut donc ? Parfois oui, parfois non. Il suffit parfois d'outrepasser. Mais parfois aussi, il en coûte d'importuner.

Tristesse chez ce Marc des Baronnies ? Déprime, chez ce journaliste de la Drôme ? Après la chute, sans nul doute. Et nous le comprenons. Pourtant l'histoire est si belle. Si bien contée. S'agit-il vraiment, définitivement, d'une histoire triste ? Marc n'a-t-il pas, aux côtés d'une belle, fait un rêve magnifique pendant deux mois ?

José Dosogne

Compte rendu

*Passez vite, folles et belles;
Un doux jeu cause votre émoi.
Craignez que quelques étincelles
N'arrivent jusqu'à moi.
Sous les murs d'une poudrière
Par le temps presque renversés,
La main devant votre lumière,
Passez, jeunes filles, passez;
(Béranger)*

Les récits d'épisodes se rapportant à une courte période de vie ont sur les autobiographies l'avantage de la proximité. La véracité y gagne. Songeons, pour prendre des exemples célèbres, à l'idylle des cerises de Jean-Jacques ou aux aventures de M.-M. et C.C. de Casanova. La nostalgie liée au ressouvenir des sentiments anciens les magnifie.

Rien de tel avec les sept pages livrées par Marc Boyer. Elles ont été rédigées un an à peine après la relation qu'il a entretenue avec Mireille. Nous désignerons cette dernière par la lettre M.

Mireille, prénom de l'héroïne de Mistral, romantique et tendre, ne convient pas précisément à M., comme nous allons le voir.

Un coup de foudre en deux temps. Un jour, Marc retrouve M. qu'il avait connue dans le brouhaha d'un cours de danse. Cette fois-ci, il tombe amoureux de cette superbe jeune asiatique. Il est quinquagénaire mais son talent d'écriture et sa culture font partie de son pouvoir de séduction. « Mon journaliste préféré ! », s'écria-t-elle un jour. Il possède aussi une somptueuse berline. Ses atouts sont donc de taille. Comment M. pourrait-elle lui refuser son amitié ? Voyons maintenant les cartes dont elle dispose. Elle est artisan, donc indépendante. Elle sait tout de la mécanique et roule en 4 x 4 au volant duquel elle peut tenir un langage de mec. Séductrice, elle possède un petit ami, collectionne les amis et n'a aucune amie. Dès les premières rencontres, Marc et M. prennent chacun leur place respective dans leur relation. Marc est en retrait, tout à son éblouissement amoureux. M., pour sa part, retourne contre lui son moyen de séduction, sa grosse berline, qu'elle conduit bientôt, avec virtuosité, avec Marc à ses côtés, subjugué. Elle lui donne des cours d'anglais. Il maudit son âge et regrette les folies qu'il aurait pu faire pour elle.

Ce furent pour lui deux mois de bonheur. Il la voit tous les jours, sauf les dimanches, qu'il n'aime plus. Il se sent bien dans sa profession, il n'a plus d'ennuis avec personne. S'il va au cinéma avec elle, il ne se souvient plus du film mais qu'importe, il réalise le vœu de Rilke : « Être pour quelques jours le contemporain des roses ».

Il se fait raconter l'enfance de M., trouvée au Vietnam par les Américains, alors qu'elle gisait entourée des cadavres de son père et de sa mère. Elle fut ensuite adoptée en France. Marc veut en faire un récit. Elle refuse : *forward* ! En avant ! Ne pas regarder en arrière !

La description physique de M. n'est guère rassurante. Marc parle de cheveux noirs, raides, en pointes. Un lapsus révélateur montre sa fascination : voulant dire que ses cheveux étaient noir de jais, il écrit « noir de geai » : oiseau au beau plumage... Elle cache ses seins, pas de rondeur, partant pas de laisser-aller ni d'abandon.

Très vite, après deux mois à peine, qui semblèrent à Marc quatre pas dans les nuages, il commence à lasser. D'abord ce sont des rebuffades, puis des paroles excédées, enfin, un long message de rupture fait de colère mais aussi d'émotion. Arrêtons-nous à cette émotion. Peut-être est-elle une défense de M. contre ses propres sentiments. Son comportement séducteur serait-il un refus ou une impossibilité à s'engager ?

Pour Marc, c'est le retour à la vie prosaïque. Il passe la Noël avec ses enfants, le nouvel an avec une amie. Un jour, il croise M. Elle détourne les yeux, il s'efface, une fois de plus. S'ensuit une période dépressive. Des amis, bien inspirés, lui suggèrent de faire la liste des défauts de M. Ce sera sa première tentative de guérison par l'écriture. La seconde tentative est le récit qu'il nous a envoyé. La lucidité dont il fait preuve laisse espérer que les pages qu'il a écrites, avec une méchante arête au travers du cœur, le mèneront vers l'apaisement, c'est du moins ce que lecteur lui souhaite... avant de le remercier pour le récit sincère qu'il nous a livré et qui recoupera sans doute, pour beaucoup d'entre nous, une expérience similaire.

Quant à M., plus tard, quand elle sera « bien vieille, le soir, à la chandelle », et que ses rêves d'avenir laisseront place au passé, elle songera peut-être à ses parents, morts en l'entourant. Elle se souviendra sans doute que..., comment s'appelait-il encore ?, lui avait déjà conseillé d'écrire son enfance.

Je voudrais répondre à cette idylle vécue par Marc Boyer par une autre, vécue dans mon adolescence. Ainsi, l'auteur du compte rendu sortirait du bois pour s'exposer, lui aussi, à la lecture d'autrui et d'abord à celle du déposant. Deux textes en miroir, dont l'un a suscité l'autre qui est, en quelque sorte, son « écho ».

La Belle Meunière

J'étais souvent accoudé à la fenêtre quand j'avais quatorze ans. Pourquoi ? Par-delà les jardins et les potagers, par-delà les claires eaux du ruisseau, mes regards s'attachaient à deux maisons contiguës. La première, une villa de campagne m'intéressait peu : y habitaient deux garçons, trop jeunes pour être mes compagnons de jeu. C'était la villa carrée d'à côté, aux murs blancs à reliefs, qui attirait mes regards, ou plutôt, ma petite amie aux boucles noires et aux yeux brillants. Elle me faisait signe de sa main blanche : savez-vous que ces signes-là touchent le cœur plus fort que ne le ferait la voix ? Cette maison, vous le sentez, m'est restée chère bien après que j'eus quitté la vallée où serpentait le clair ruisseau.

La vie sépare, je n'ai plus revu Liliane. Quarante ans après, j'apprends que dans la maison de campagne, accolée à la maison blanche, avait habité, avant guerre, un peintre estimé. J'apprends encore que dans ces mêmes parages le clair ruisseau avait fait tourner la roue d'un moulin à papier depuis... le XV^e siècle ! Je regrettais de ne pas l'avoir su quand j'étais adolescent : l'histoire et la peinture m'intéressaient : la proximité d'un atelier d'artiste et la présence du moulin – du Moyen-Âge ! – m'eussent donné quelques raisons supplémentaires de considérer ce lieu comme le centre du monde.

Il y a peu, j'assiste à une réunion du Cercle d'Histoire d'Uccle. Un ami me signale que les habitants de la maison blanche recherchent des vues anciennes de leur quartier. Le lendemain, mon album sous le bras, je sonne à leur porte. Comme en rêve, j'entre et remets mes pas dans les pas de ma jeunesse. Les propriétaires sont charmants, intéressés et serviables. L'épouse est musicienne ; elle tient les orgues de l'église paroissiale. Un instrument, recouvert de partitions, veille au salon. En évoquant le passé, j'apprends qu'Omer Dierickx, le peintre du plafond de l'immense salle de bal de l'hôtel communal de Saint-Gilles, habitait la maison voisine. Il les avait construites toutes deux, après avoir acheté le terrain au Prince de Ligne, à court d'argent après l'incendie du château de Belœil. Poursuivant mes recherches, je découvre, à l'aide de plans anciens, que le peintre avait construit ses villas sur les vestiges de l'ancien moulin. Dans les caves subsistent encore des pans de ses vieux murs. Aujourd'hui, quand je songe à la maison blanche, elle m'apparaît enrichie des talents du peintre voisin. L'orgue superpose sa voix au murmure du ruisseau et au tic-tac de l'antique moulin. Le souvenir de mon amie s'est fondu dans cette nouvelle vision ; mon regard s'inscrit dans un cercle plus large : la musique, la peinture, l'histoire l'enrichissent de leurs harmoniques. Les signes que m'adressait mon amie me semblent plus lointains, et sa main, je la vois désormais agitée par celle que les années et ma découverte ont métamorphosée en *die Schöne Müllerin*.

Louis Vannieuwenborgh

Bonhomme, Monique, *Je suis née au son du Charleston*, tapuscrit, 8 p. [MLPA 00173]

Écho de lecture

C'est l'histoire d'une adolescence heureuse, assez privilégiée matériellement, bercée par la musique et les chansons, le tout sur un fond sournois d'inquiétude.

Ce sont des souvenirs qui reviennent en leitmotiv et semblent gommer un malaise indéfinissable à peine perçu par la jeunesse.

Ce sont de jolies histoires gravées dans la mémoire : Bécassine, la Comtesse de Ségur, Andersen et d'autres auteurs, reflets des moments merveilleux de l'enfance.

Ce sont aussi les jeux témoins d'une époque : la marelle, cache-cache, cow-boys et indiens ainsi que les films de ces années-là.

Ce sont des moments de bonheur et de chance d'une famille aisée : vacances à la mer, patinage sur les lacs gelés... tous ces moments imprimés à jamais dans le cœur d'une adolescente... ces beaux et doux moments troublés par une guerre qui se prépare.

Les événements difficiles sont simplement cités, comme pour les oublier plus vite, et peut-être les nier ! Les échos inquiétants venus d'Allemagne, l'approche des ennemis, toutes ces rumeurs indéfinies et tellement abstraites pour cette jeune fille qui, malgré cela, continue de se distraire, à aller à la foire, à rire, à chanter, à jouer... en un mot, à vivre sa jeunesse.

Toutes les inquiétudes deviennent, hélas, réalité : le bruit claquant des bottes en 1940, les Allemands qui envahissent le pays, l'incertitude de la famille qui se demande ce qu'il faut faire : partir ? rester ?

À ce moment toutes les inquiétudes se concrétisent par l'Occupation, le ravitaillement et toutes les difficultés qui en découlent. Malgré cela, l'auteur garde un souvenir émerveillé de tout ce qui aujourd'hui, semble tellement banal : le goût d'un gâteau au massépain, d'un cake aux carottes, d'une simple tranche de pain beurrée...

De plus en plus tout devient difficile et perturbe l'insouciance de la jeunesse. Des événements dramatiques se succèdent : la persécution des juifs en 1941, le départ de son ami.

L'angoisse silencieuse se mue en révolte tout aussi silencieuse qui se manifeste par des « V » tracés à la craie sur les murs et par des mots jetés du fond du cœur comme « À bas les Boches ! ». Elle allait au cinéma et pendant les actualités allemandes se manifestait par des sifflements ou des toussotements. C'était sa façon *sage* de protester, de manifester son mécontentement. Il y avait le cinéma mais aussi la lecture. Les auteurs : Hugo, Balzac, Loti, Colette, Flaubert... Il y avait toujours les chansons qui venaient la distraire et continuaient à la faire rêver, à l'aider à s'évader.

Malgré l'horreur de la guerre, malgré la phrase cinglante de son père : « C'est le début de la fin ! », l'auteur restait une jeune fille qui pensait aux plaisirs simples, qui voulait continuer à rire, à s'amuser, à suivre la mode... en un mot à vivre sa vie en privilégiant les petites joies et les petits bonheurs quotidiens.

Elle nous fait comprendre que la vie est plus forte que l'angoisse et le mal.

J'ai éprouvé quelques difficultés à suivre ce texte qui, pour moi, est trop descriptif et entrecoupé par les titres des chansons. J'aurais aimé que tout soit lié avec un peu plus de sensibilité.

Nadine Conreur

Raynaud, Arlette et Zouzou, *Dialogues avec mon âne*, édition privée, format A4, 128 pages et autant de dessins personnels et photos [MLPA 00182/0001]

Écho de lecture

Artiste peintre, Arlette Raynaud parcourait la Provence au fil des caprices de son chevalet qui aimait les beaux paysages. Elle préférerait à un lit douillet, le sac de couchage sous la tente et disait ne pas connaître « des moments plus merveilleux que le départ à l'aurore vers l'inconnu... ».

Un jour, à la croisée des chemins, elle surprit un élevage d'ânes et surtout le regard triste à pleurer de l'un d'entre eux, le plus petit par ailleurs, au poil fauve mal peigné taché de cercles blancs comme des lunettes d'écaïlle autour des yeux, et le museau tout enfariné.

Elle éprouva, en le voyant, un sentiment de solitude et de fatigue, et pensa qu'un âne ferait mieux l'affaire qu'un homme ou qu'un chien pour lui tenir compagnie. Il était à vendre ; elle se l'offrit sur un coup de cœur. Femme pratique, qu'elle était, il faut avouer que son choix n'était pas si anodin qu'on pourrait le croire.

L'âne, en effet, est un animal qui n'est pas difficile à nourrir et se contente des herbes folles qui poussent librement dans la nature. De plus, il est culturellement, pourrait-on dire, éduqué à porter sur son dos des bagages.

Et pour voyager dans la nature, des bagages, il en faut.

C'est ainsi que durant trente ans, on vit déambuler sur les routes du Limousin, du Périgord, des Pyrénées et de la Provence, et ce n'est pas une légende comme certains le prétendent, Arlette et son âne « chargé comme un baudet » de deux grandes sacoches rouges – la *sacochette-chambre* : tente, trousseau de toilette, matelas gonflable, linge de jour et de nuit, et la *sacochette-cuisine* : réchaud butane, casseroles, seau, couverts, etc. Et durant trente ans, partageant leur goût solitaire, ils apprirent tous deux à mieux se connaître et surtout à se parler, car cela est important pour vivre ensemble.

La langue d'Arlette était pour l'âne Zouzou aussi difficile à traduire que la langue de Zouzou l'était pour Arlette. Mais peu à peu, par la vertu d'un amour et d'un respect réciproques, ils arrivèrent à dialoguer et à se comprendre. Un âne parle, en effet. Il suffit d'observer son comportement !

Ah ! Qu'il est beau et gentil ce Zouzou d'âne. Il a l'air si malheureux qu'on ne peut résister à le consoler en lui donnant des caresses et il le sait, ce malicieux ; il penche le cou pour se donner des airs malheureux et retenir l'attention, si bien que tous ceux qui l'ont approché se souviennent de lui et seraient en peine de décrire Arlette. On dit : « Tiens ! Voilà l'âne d'Arlette » et non « Voilà Arlette et son âne ».

Il est vrai qu'Arlette se fait plus que discrète et qu'il faut lire entre les lignes pour en savoir un peu plus sur sa personne. Deux photos d'Arlette ne représentent que son ombre. « Je préfère, dit-elle, mon rôle effacé, je préfère me dissimuler derrière Zouzou... parler de lui. De moi, je n'ai rien d'intéressant à dire...peut-être me laisserais-je aller à parler de tristesse... On n'en veut pas de ma tristesse. On a raison. » Tandis que lui, sa tristesse intéresse... On dit : « pauvre âne » et on le caresse. »

Arlette est incontestablement une originale qui aime la liberté et peut-être trouve dans la marche remède à sa tristesse: « Trouver sa nourriture partout au bord des routes, quelle liberté si je pouvais en faire autant ! » ou encore « Je crois que nous partageons le même point de vue Zouzou et moi : l'écurie ou la maison, ce sont des endroits où il fait bon se reposer quand on a beaucoup marché ou quand il fait trop mauvais temps ! C'est tout. »

Profitant des escales en cours de voyage, pendant que Zouzou se restaure, Arlette tient son journal de bord et note donc les faits et gestes de son âne, les mauvais tours que celui-ci lui joue, car il a plein de tours dans son sac, cet âne, et il n'est pas du tout le cancre que l'on sait. Parfois même Zouzou pose et Arlette, peintre, en profite pour lui croquer le portrait.

Et de fil en aiguille, nous suivons Zouzou dans ses aventures en compagnie d'Arlette et d'autres personnages.

Zouzou et les fleurs, Zouzou et les abeilles, et les poules et les chiens et les gendarmes et aussi la mélancolie de Zouzou qui, par les jours de congé, se sent si seul dans sa prairie et voudrait une compagne. Arlette s'y refuse, ce serait une surcharge de travail et les soins que Zouzou réclame quotidiennement payent à peine son propriétaire des services qu'il rend. Pour ne pas s'aliéner tout à fait son âne, elle consent à lui donner un compagnon, une oie appelée Zoé. Et nous voici embarqués dans les petites histoires entre Zoé et Zouzou : Zouzou et son voisinage, Zouzou et Zoé, la belle Zoé, le premier œuf de Zoé, ce que pensent Zouzou et Zoé de la vieille Arlette, jusqu'à ce qu'un renard affamé passe dans le coin et ne laisse de Zoé qu'un tas de plumes. Zouzou inconsolable, Arlette remplace Zoé par Zazie et l'âne n'y voit que du feu. On a droit, dès lors, aux nouvelles facéties de ces animaux farceurs. Les amours de Zazie valent le détour, ses fiançailles, l'éducation du fiancé, les problèmes de Zazie, le mariage, le premier œuf qui retient toute l'attention d'Arlette au point que Zouzou en fait une crise de jalousie.

Ainsi découvrons-nous les multiples facettes d'un âne, à la fois gourmand, curieux, peureux, farceur, désobéissant, orgueilleux, capricieux, jaloux, « plus adoré qu'adorable », et détestant l'eau.

Arlette l'apprit à ses dépens, ce jour-là, où sourde aux hésitations de son âne, elle voulut lui faire traverser un pont au-dessus d'une rivière. Arrivé au milieu du pont, Zouzou reniflant l'eau

ou la détectant dans ses grandes oreilles, stoppa net et résolut de ne plus avancer, ni de reculer. Derrière eux, la file de voitures s'allongeait, les klaxons réclamaient, mais Zouzou, intraitable, refusa de bouger. Des automobilistes s'offrirent à prêter main forte à Arlette mais ne purent faire flancher l'entêtement de Zouzou, pas plus par ailleurs que deux gendarmes appelés sur les lieux qui le menacèrent d'un procès-verbal. C'est une bétailière qui en eut raison.

Ne dites cependant pas que les ânes sont têtus. Zouzou vous dira qu'ils savent ce qu'ils veulent et sont loyaux avec eux-mêmes. Et lui, ce qu'il veut, ce n'est pas la baguette sur son arrière-train ou une carotte sous son nez, mais un croûton de pain. Voilà l'appât magique pour le faire trotter. Ce qui ne l'empêchera pas d'affirmer que son refus d'obéissance est nécessaire à son équilibre psychique !

Bref, l'histoire de Zouzou, souffrant des handicaps dus à l'âge, se terminera dans une famille d'accueil avec d'autres ânes.

Autobiographie, autofiction, journal de voyage, confidences intimes, confession, laissons le soin au philologue de définir le genre de ces « Dialogues avec mon âne » écrits par Zouzou et traduits par Arlette Raynaud. Ils sont un peu tout cela à la fois et, dans tous les cas, respectent le *je* impératif, même si ce *je* est interchangeable et prend tour à tour, parfois la voix d'Arlette, souvent celle de l'âne Zouzou et même la voix de l'oie Zazie.

Ces 63 piécettes autour de l'âne Zouzou et de son environnement, farcies d'exclamations, d'interjections, d'éclats de rire, et de coups de sabots, sont toutes cousues de petits commentaires dans l'esprit du fabliau et abondamment illustrées de dessins et de photos. Une bande dessinée inversée en quelque sorte dont les bulles seraient les illustrations et les images, le texte. Il y a du Jean Raynaud dans ces historiettes. Y aurait-il filiation ?

Dans le style et dans le ton, elles visent incontestablement le jeune lecteur qui, peut-être, aura pour les ânes et les animaux et la nature un nouveau regard, mais aussi découvrira le goût de lire et, qui sait, d'écrire à son tour ses propres histoires sans attendre d'avoir l'âge avancé d'Arlette. À moins qu'il n'y découvre tout simplement son bonheur en suivant les bons conseils de Zouzou : « Vois-tu, les animaux cherchent tout simplement à être heureux. Vous les humains, qui croyez être intelligents, ne comprenez même pas que ce qui est important dans la vie, c'est le bonheur ! qui n'est pas toujours le *progrès* ».

Je rirais bien si j'étais méchant, de voir les efforts que vous faites, et combien vous vous rendez malheureux pour avoir beaucoup de ces petits morceaux de papier qui ne sont même pas bons à manger, et que vous échangez contre des choses qui ne le sont pas davantage, bien souvent !

Vous avez des écuries bien trop grandes pour vous que vous vous épuisez à garnir, à arranger, à nettoyer... Que vous chauffez beaucoup trop l'hiver, où vous restez enfermés, tout ratatinés, à écouter des bruits et à regarder dans des boîtes noires des images bien moins belles que celles que vous verriez dehors ! Et que de choses inutiles, encore, dans vos écuries ! Toutes sortes de choses dont vous êtes les esclaves !

Mais ce qui me fait vraiment rire intérieurement, c'est l'air important que vous prenez pour discuter ! Moi je sais très bien que la parole a été donnée aux humains pour les empêcher de se comprendre. Il leur arrive même de braire très fort (et pas mieux que moi, je te l'assure, simplement avec de la musique en plus) et de devenir célèbres pour ça !

Nous, les animaux, savons que le bonheur est tout près de nous, qu'il suffit de savoir conserver le trésor merveilleux de la santé, et d'abandonner toute idée de supériorité.

Quand je gambade dans la nature, c'est pour te dire « Vois comme on est bien en liberté ! Fais comme moi : cours, saute, danse. Laisse de côté la peur idiote d'être ridicule et sois heureux comme moi. »

Me croirez-vous si je vous dis qu'en fait c'est Zouzou qui, dans ce monologue, a traduit les pensées d'Arlette ? Mais sait-on jamais, les effets symbiotiques que peut produire un si long compagnonnage entre un animal et un humain !

La vertu du grand âge est, paraît-il, de nous rendre l'esprit de notre enfance. Serait-ce ce qui explique le grand plaisir que j'ai trouvé à feuilleter ce livre qui offre, de plus, l'avantage de pouvoir être pris à n'importe quel endroit, sans référence nécessairement à ce qui précède ? Pour un zappeur comme moi, ce fut l'émerveillement du goutte à goutte.

José Trussart

Wynants, Paul, *Marcel Plasman, itinéraire d'un homme d'action*, Wavre, CHIREL BW asbl, cahier n°14 [MLPA00222]

Nicole Plasman, la fille de Marcel Plasman, est la déposante du document. Elle insiste sur la manière dont le récit a été composé, à partir d'interviews de son père dans une forme de coécriture. De nombreux extraits de ces entretiens de Paul Wynants avec Marcel Plasman sont cités et de nombreuses photos illustrent les propos.

Écho de lecture

Le professeur Wynants est l'auteur de cette très intéressante biographie d'une personnalité marquante de la vie sociale et de la politique dans la Belgique contemporaine. Basé sur des entretiens avec Marcel Plasman, l'ouvrage qui compte 78 pages a été publié en 2007, à Wavre, par l'association CHIREL BW, une importante organisation culturelle du Brabant Wallon.

Marcel Plasman naît le 23 décembre 1924 à Braine-l'Alleud. Son père tient un commerce de bières. Marcel recevra, de son père surtout, une éducation profondément chrétienne. Entré au travail à l'âge de quatorze ans, il adhère en 1941 au Mouvement de la Jeunesse Ouvrière Chrétienne fondé par l'abbé Cardijn. Il deviendra bientôt le président de la section brainoise de la jeune JOC, puis il rejoindra l'équipe fédérale. De la JOC, Marcel dit qu'elle a orienté son existence en lui donnant comme but le service des autres. Il est aussi reconnaissant à la JOC de lui avoir permis de consolider sa foi. Le 29 avril 1944, Marcel Plasman engagé dans la Résistance est arrêté. Il est emprisonné en Belgique avant d'être déporté le 6 juin suivant. Les Soviétiques atteindront, le 9 avril 1945, le camp auquel il a été envoyé. Il ne reviendra en Belgique que le 25 juin au terme de tout un périple organisé par l'Armée Rouge.

Déjà trésorier fédéral de la JOC, Marcel Plasman sera chargé de la mutuelle locale nivelloise de la fédération mutualiste Caritas. Dans l'exercice de responsabilités croissantes, il donnera toute sa mesure en participant activement, jusqu'en 1979, au développement des mutualités chrétiennes en Brabant Wallon. Il acquerra une expérience qui en fera un expert des questions médico-sociales. À ce titre, il sera amené à accepter un certain nombre de mandats dont il s'acquittera bénévolement. L'un de ces mandats, qui lui tiendra particulièrement à cœur, l'associera à la rénovation de la clinique d'Ottignies. Il présidera, de 1975 à 1988, le conseil d'administration de cette clinique devenue le plus grand centre hospitalier du Brabant Wallon.

Fortement engagé dans le mouvement ouvrier chrétien, Marcel Plasman restera à distance du PSC, qu'il jugera trop conservateur, jusqu'en 1963. Il le rejoint lorsqu'on lui propose de représenter la sensibilité qu'il incarne : la démocratie chrétienne. Le 1^{er} janvier 1964, il fait son entrée au Conseil Communal de Nivelles. Sept ans plus tard, lors des élections législatives, il cède aux instances du président national du MOC et assume la tête de la liste du PSC pour l'arrondissement de Nivelles. Élu député, il participera activement au redressement du parti. Dans les débats parlementaires, il manifesterà à maintes reprises ses convictions progressistes. En 1977, à Nivelles, les résultats des élections communales permettent la formation d'une alliance majoritaire entre sociaux-chrétiens et libéraux. Marcel Plasman est le nouveau Bourgmestre. La situation financière de la ville est très difficile. Les fonds publics pour la reconstruction de la collégiale, victime du bombardement de la ville en mai 1940, arrivent en retard. L'administration

communale doit recourir à d'onéreux crédits de soudure, tandis que les architectes revoient leurs plans en augmentant le coût des travaux. Une part substantielle du budget communal est absorbée par des travaux d'infrastructure nécessaires, aussi bien à Nivelles elle-même que dans les localités environnantes qui lui ont été rattachées à la suite des fusions des communes mises en place dans toute la Belgique. Le bourgmestre Plasman enchaînera néanmoins les réalisations. Une politique d'habitations sociales et semi-sociales sera mise en œuvre. Les déchets seront soumis à un tri sélectif. Un système de télé-assistance fonctionnera avec la caserne des pompiers comme centre nerveux. Marcel sera amené à intervenir dans des conflits sociaux aigus. Il jouera le rôle de médiateur avec autant de fermeté que d'habileté. Le 6 mars 1977, Marcel Plasman est entré dans le gouvernement dirigé par Léo Tindemans. Ministre des pensions, ses attributions s'étendent, en outre, aux affaires sociales et aux affaires wallonnes.

Marcel Plasman se démet de son mandat de député le 1^{er} juin 1979. La fonction parlementaire l'a déçu. Il estimait que les conditions dans lesquelles elle s'exerce ne permettent pas d'agir efficacement. Lors du scrutin communal qui a lieu en 1982, Marcel Plasman éprouvant une certaine lassitude cède la conduite de la liste PSC à un échevin très désireux de devenir bourgmestre. Cet objectif ne sera pas atteint, car le PSC devra passer dans l'opposition face à une majorité constituée de libéraux et d'indépendants.

Sous la pression de ceux qui le réclament, Marcel Plasman replonge dans l'arène politique communale six ans plus tard. Il redeviendra bourgmestre, allié cette fois aux socialistes. Sa collaboration avec ceux-ci lui donnera davantage satisfaction que son alliance précédente avec les libéraux.

La gestion saine et équitable des finances communales, la sécurité des personnes et des biens ainsi que la qualité de la vie et de l'environnement, seront la priorité de Marcel Plasman, bourgmestre de Nivelles pour la seconde fois. Le rôle de conciliateur social lui incombera à nouveau. En octobre 1994, Marcel est réélu conseiller communal. Il démissionne en 1996 pour céder la place à un cadet.

Le passage à la retraite de Marcel Plasman se fera sans bruit, mais la presse rendra hommage à son long et fécond parcours sociopolitique en saluant la profonde humanité, la serviabilité et le désintéressement dont il a constamment fait preuve.

Raymond Du Moulin

Bellière, Jacques, 1940, Bruxelles, 12 p., décembre 2009 [MLPA 00221]

« Mon texte n'est pas un récit structuré, encore moins l'histoire des C.R.A.B. Au moment où ces événements semblent susciter un regain d'intérêt, j'ai tenu à dire comment moi, je les avais vécus. C'est simplement le souvenir vrai de ce que, moi, j'ai vu, entendu, ressenti, toujours bien entendu à la lumière de ce que je savais, de ce que l'on savait à l'époque. »

Jacques Bellière

Écho de lecture

C'est le récit d'un adolescent, Jacques Bellière, qui a 18 ans ; il raconte son épisode de vie entre le 10 mai 1940 jusqu' au courant du mois de septembre. Il est en rhéto à l'athénée d'Ixelles, et habite avec ses parents et sa sœur dans un appartement à Schaerbeek dans un immeuble³² du square de Meeus.

³² Cet immeuble, précise Jacques Bellière à la réception de l'écho de lecture, « est celui où des gens aussi raisonnables que mes parents ont cru devoir dénoncer des signaux lumineux envoyés par des espions allemands ».

Ses premières impressions du 10 mai sont celles d'un ado curieux de « ce qui se passe », et inquiet de ce qu'il entend à la radio de l'INR, il décide, avec trois copains et l'accord de ses parents, de partir à vélo pour rejoindre « les Centres de Recrutement de l'Armée Belge » (CRAB) en France. Une annonce avait été faite à la radio et concernait tous les hommes de 16ans à 35 ans non encore mobilisés.

Jacques raconte alors leur équipée cycliste vers Paris (en 4 jours) : Renaix, Béethune, Roye, Paris ; où on leur enjoint de se présenter à la « Caserne des Tourelles » pour être incorporés.

Le lendemain, ils sont emmenés à la gare d'Austerlitz où un train les transporte, après une nuit complète, à Toulouse, où ils retrouvent d'autres jeunes Belges, dans un vaste bâtiment (le siège des syndicats) ; ils y resteront quelques jours... dans l'oisiveté. L'un des quatre a eu l'idée d'aller les inscrire à la Bibliothèque de l'Université où ils passeront de calmes après-midis de lecture.

Grâce à un petit pécule remis par leurs parents, ils peuvent se payer chaque soir le « plat du jour » dans un bistro voisin, et même parfois l'apéro.

Puis c'est l'annonce de la capitulation belge par le discours de Pierlot, parlant du « roi félon » ! Le jeune homme a été très heureux d'entendre Pierlot condamner la capitulation et l'attitude du roi, qu'il désapprouvait. En effet, c'est grâce à cette intervention radiophonique que les réfugiés belges sont redevenus populaires aux yeux des Toulousains, qui commençaient à douter.

Mais le gouvernement belge en exode incite les jeunes à « continuer le combat » en s'engageant auprès du Général Sellier de Moranville, chef de l'état-major installé à Toulouse.

Début juin les « CRAB » de Toulouse sont transférés et dispersés dans des petits villages du Gers ; où ils vivent encore quelques jours avec un lieutenant, un cuisinier et un intendant !

Mais les parents Bellière, réfugiés à Millau, dénichent leur fils, et un télégramme, envoyé par un « maire des Gorges du Tarn », arrive chez le lieutenant, et ordonne de « libérer le nommé J.Bellière dont la présence est requise dans la commune ».

C'est ainsi qu'il est « démobilisé » et rejoint ses parents dans le petit village de Pailhas, au bord du Tarn, après avoir dit adieu à ses trois copains (qui retournèrent à Bruxelles).

Une quinzaine de Belges avaient trouvé refuge dans des maisons paysannes inoccupées et y restèrent une bonne partie de l'été.

Dans le courant du mois d'août, « une délégation envoyée de Bruxelles incita tous les réfugiés à rentrer au pays ».

Commence alors le retour de la famille Bellière dans leur voiture... réparée ; ils traversent des paysages détruits, franchissent la ligne de démarcation et voient leurs premiers Allemands !

Surviennent quelques problèmes d'essence évidemment, qu'ils parviennent à résoudre, et finalement ils rentrent « chez eux » et reprennent une vie « normale ».

Ce texte est émaillé de quelques anecdotes pittoresques, parfois amusantes. Si des remarques naïves, presque enfantines, ne reflètent pas la réalité tragique de cette époque et manquent de précisions, on perçoit bien qu'elles furent ressenties et vécues par un jeune homme d'un milieu bourgeois de Bruxelles. L'écriture et le style en sont la manifestation.

Un idéalisme *patriotique* anime ces quatre jeunes, heureux et fiers de se sentir « incorporés » pour la défense du pays... même si cette incorporation fut plus symbolique que réelle. Mais il faut nuancer, et parler plutôt d'idéal *civique de défense du territoire et de la liberté* que d'un patriotisme au sens nationaliste du terme, c'est-à-dire drapeau, monarchie, armes glorieuses etc. Ces jeunes gens étaient disposés à se battre, mais n'étaient pas militaristes – ils avaient déjà lu Remarque, Dorgelès et les autres.

Je pense que cette « petite histoire » reflète bien l'ambiance qui régnait en ce mois de mai 1940 ; aventure pour les jeunes, angoisse et panique pour les parents.

Marie-Louise De Moor

Les démêlés du lecteur avec le genre autobiographique

Labaye, Benoît. *Vous ne dites rien*, Récit, Éditions Luce Wilkin, février 2005, 82 pages.

Comme nous le disions dans notre présentation du numéro, le roman de Benoît Labaye a suscité dans notre groupe de lecture, un questionnement qui n'est pas clos. Le narrateur, victime d'une maladie dégénérante, voit son *Moi* lui échapper et envisage l'euthanasie par le suicide. La posture d'écriture autobiographique de ce texte est innovante, elle relègue en quelque sorte la confiance autobiographique dans le silence. Le débat se poursuivra dans notre troisième bulletin. Notre objectif est de continuer à essayer de mieux cerner cette difficile négociation du pacte autobiographique dans un tel contexte existentiel.

Présentation

Benoît Labaye est né en 1951 et meurt en avril 2006. Il est l'auteur de trois romans : *Vous ne dites rien* (2005), *Australie* (2005), *Mer calme, vent d'ouest* (2006). Je voudrais présenter cette histoire d'un homme d'exception au parcours professionnel atypique (journalisme, télévision, politique) et dont l'engagement relationnel et politique reste vivant aujourd'hui. Il a un handicap et ne peut plus rien faire de son corps : marcher, manger, se laver. Bientôt sans doute il n'arrivera plus à s'exprimer. « Il est coincé entre la falaise et la mer », dit-il. Sa vie s'immobilise progressivement, mais son intelligence est intacte ! C'est alors qu'il commence à écrire et reste également conseiller communal. Il doit se faire aider pour chaque chose de la vie, et lentement son désir de vivre commence à s'effacer. Dans ses écrits il parle de « Ceux qui rêvent ». Il sait, depuis ses 40 ans, qu'il a la sclérose en plaques. Sa maladie a peut-être commencé avant le diagnostic. Il vit en chaise roulante et est arraché par contrainte à tout ce qui faisait son plaisir de vivre. N'empêche il continue à être présent pour chacun et à lutter. Les trois livres qu'il a écrits contiennent l'un comme l'autre des éléments autobiographiques. Le troisième livre paraît après sa mort. Il n'a pas été là pour le présenter. Maintenant son calvaire est terminé, ainsi que celui de sa famille. Il reste très présent pour tous ceux qui l'ont connu.

Dans *Vous ne dites rien*, l'auteur navigue entre son histoire personnelle et celle de l'autre... La mémoire de la souffrance qu'il éprouve et celle de sa compagne. Il présente avec délicatesse un homme dont la volonté de mourir le prive de l'amour qui lui est offert. Sa compagne le laissera partir. Il ne se réveillera plus. Le mystère est entier et il a été respecté. Voici quelques extraits choisis :

« « Vous ne dites rien », murmura-t-elle. Trois jours et trois nuits que vous êtes là. Je ne crois pas à votre silence, vous n'êtes pas incapable de parler. Je le sais, c'est tout. Ève restait le front appuyé à la vitre. Dans la chambre surchauffée, la nuit verglacée ne pénétrait pas. Pendant une seconde son cœur eut un soubresaut, il lui sembla que son regard croisait celui de l'homme étendu. Elle éteignit et il ne resta qu'une veilleuse baignant le visage de l'homme.

« Vous ne dites pas un mot, vous n'avez rien. Que voulez-vous, vous laisser mourir ? »

Elle posa un instant sa main à proximité de la main de l'homme. Une vibration monta au travers de son bras comme un moteur parcourant les parois d'un navire. Ève laissa aller sa tête contre les draps. Entre vie et mort, pensa-t-elle. Vous ne m'aidez pas. Même à moi vous ne faites pas confiance. Pourtant... Elle se sentit ridicule. Depuis trois jours, elle avait passé dans cette chambre d'interminables heures silencieuses arrachées au service, aux autres malades, à elle-même. Elle restait là à interroger ce visage émacié, ces mains osseuses aux doigts repliés. Elle

cherchait en vain une explication raisonnable. Une fois de plus, elle fixa le profil droit de l'inconnu. Il lui semblait voir des blessures creusées par une longue souffrance. Elle ne pouvait s'empêcher de voir dans la découpe du menton une sorte de dignité, de résistance désespérée, du refus de baisser la tête.

Ce n'était peut-être que cela qui la tenait prisonnière dans cette chambre. Des bribes d'histoire imprécise lui revenaient. Tu déraillies, pensa-t-elle.

L'hôpital tournait à personnel réduit le lendemain du réveillon ... Elles n'étaient que deux dans le service. Elle avait aidé les brancardiers à transférer sur le lit le corps sans force... Vous ne m'aidez pas, répéta-t-elle. Je repasserai, mais il faudrait que vous m'aidiez.

L'inconnu venait de passer vingt-quatre heures en réanimation. Il ne devait qu'à un hasard d'être toujours en vie. Deux jeunes un peu fous avaient trouvé romantique de défier la neige. Le coupe-feu dans lequel ils s'étaient engagés était censé ne mener nulle part. Ce n'est qu'au dernier moment, lorsque leurs pas les eurent menés au bord du plateau, qu'ils l'aperçurent. La fille le vit la première et hurla. En chemise blanche et pantalon noir, la tête rejetée en arrière, raidi par le froid, il pointait le nez vers la lune. Les roues de la chaise roulante s'enfonçaient de quinze centimètres dans la neige.

Les jeunes gens retrouvèrent leur sang-froid pour penser d'abord « il est mort. » Puis ensuite s'approcher, vaincre leur terreur et chercher les signes d'une improbable vie. Qu'ils crurent percevoir par un imperceptible filet de vapeur s'échappant des narines. « Oui, il vit encore. » Maintenant il était hospitalisé. Il déclinait et Ève sentait les rythmes du malade. Elle reconnaissait les moments où il était présent et d'autres où il se coupait. Elle s'attachait. Elle sentait quand il était muré volontairement dans son silence, parfois elle pouvait l'atteindre. Elle voyait sans comprendre d'autres moments où la tentation de l'espoir lui donnait le vertige. Il était là depuis samedi et nous étions jeudi. Elle voyait mais ne comprenait pas qu'il n'y avait pas de possibilités qui assureraient un résultat à sa patience. Elle devait respecter la décision de l'homme sans pouvoir comprendre. Et jeudi donc quelque chose changea et le calme de surface se fissura. Laissez-moi, dit-il, je veux être seul. Elle répondit : « si vous ne m'aidez pas, je ne sais pas ce qui se passera. »

Gisèle Bastin

Écho de lecture n°1

Par une journée glaciale de janvier, dans un chemin enneigé, en bordure d'une forêt d'épicéas, un homme a été découvert mourant à côté d'un fauteuil roulant. Aucun indice ne permet de l'identifier. Dans la chambre de l'hôpital où il a été transporté, il est veillé par Ève, l'infirmière de garde la nuit. Elle vit en couple avec Djamel : « J'aimais Djamel, j'aimais tout autant Daniel », raconte-t-elle avec force détails.

Ève s'acharne à faire parler son patient complètement paralysé, au point de laisser la garde des autres malades à sa collègue. Mais il ne dit rien. Le peut-il, le veut-il ? *That's the question.*

L'inconnu meurt dès la page 30 et le suspense demeure ; les pages suivantes racontent en flash-back les événements antérieurs au décès ; sont-ils réels, sont-ils rêvés lors de la somnolence qui atteint les veilleurs de nuit immobiles ? Ève le laisse parfois entendre : « J'ai dû rêver. Ça n'existe pas des histoires comme ça ! » Pourquoi aurait-il parlé ? Il reparlera un peu. Un jour, il lui demandera même de lui prêter son téléphone portable, d'installer le *kit mains libres*, de composer le numéro qu'il lui dicte et de le laisser seul cinq minutes. Nouveau mystère !

Ève s'attache de plus en plus à ce rescapé au point de renoncer à sa semaine de repos. Une nuit, elle reçoit le choc de l'amour : « Ève, à ce moment, se trouva tout entière, corps et esprit, cœur et viscères, sexe et poumons, reins et entrailles, abandonnée et perdue dans l'amour de cet homme... »

Un jour bien après la mort du patient, Ève reçoit une lettre d'une certaine Eva, sa veuve. Voilà expliqué le coup de téléphone au cours duquel il a révélé son amour pour son infirmière. La missive contient quelques mots sur la vie de P. (ainsi est-il désigné). Ce sont des pages émouvantes sur la lente descente en enfer de cet homme, jour après jour, semaine après semaine, mois après mois, veillé avec amour par sa femme ; elle souffre de voir l'homme aimé se paralyser peu à peu jusqu'à la mort, une mort qu'il a décidée pour ne plus souffrir et, sans doute, pour libérer sa compagne. L'étrange endroit où fut découvert le corps est expliqué.

Ève va bientôt déplier une autre missive de sept pages : la lettre de rupture de Djamel ! Il ne fait aucun reproche à la jeune femme ; c'est une introspection où il développe les raisons d'en finir avec leur amour, avec la vie. « Je désire mourir par le froid, [...] je veux que la mort entre en moi [...] par les battements de mon cœur, les odeurs de neige et d'épicéas (p. 78). Un *Je t'aime* clôt ces propos ahurissants de Djamel et met fin au récit.

L'histoire d'amour entre une infirmière et son patient, d'ailleurs souvent rêvée par celui-ci, est banale. Ici, comme le recherchent les Éditions Luce Wilquin, elle est construite de manière élaborée et voulue originale au point de multiplier les invraisemblances jusqu'au point final.

Pour moi, *Vous ne dites rien* n'est en rien un récit autobiographique, bien que l'auteur pâtisse du même handicap.

Jean Nicaise.

Écho de lecture n°2

Ce livre n'est pas une biographie, encore moins une autobiographie. Je dirais même qu'il s'agit d'une anti-autobiographie, comme on a pu dire de certains livres qu'ils étaient des anti-romans. En effet, ce livre fuit, évite avec une certaine habileté, l'introspection, ou le simple recensement des faits de la vie, présente ou passée, de celui qui tient la plume et dirige le récit.

L'auteur, dont on nous apprend qu'il est handicapé et qui visiblement se glisse dans la peau de son personnage principal, handicapé comme lui, le mure dans le silence le plus absolu, l'immobilise dans une inexpressivité désespérante. Si bien que les mots du livre, – car si le personnage se tait, l'auteur parle, et parle bien –, les mots du livre virevoltent autour du mystère de cet homme qui se tait, qui ne peut ou ne veut plus parler, autour de ce corps totalement immobile et muet sur un lit d'hôpital.

Les mots qui constituent le livre sont ceux de l'infirmière qui veille le malade, tente de le ramener à la conscience, à la parole, à une forme d'expressivité. Elle attend dans la chambre, observe le moindre signe, se demande si elle a intercepté un regard, mais ce n'était sans doute que le reflet de la lampe sur ses yeux vides. Elle sent une vibration dans son bras qui vient de toucher le poignet du malade ; est-ce un signe qu'il tente de lui faire ? Ou le fruit de sa propre imagination, de son désir de le réveiller ? Puis elle s'endort à côté de lui, entend trois mots qui la réveillent ; les a-t-il prononcés ? Ou les a-t-elle rêvés ? « Peut-être se raconte-t-elle des histoires, mais elle ne pouvait s'empêcher de lire dans le dessin du nez, la découpe du menton, une sorte de dignité, de résistance désespérée, de refus de baisser la tête. Ce n'était peut-être que cela qui la tenait prisonnière de cette chambre. Le contour d'un profil. Une vague impression. Des bribes d'histoire imprécise et romantique ne tenant finalement à rien. » (p. 12)

L'homme meurt sans avoir rien révélé de son identité, de son vécu. Toute autobiographie est désormais impossible. C'est ici à la page 27 que débute la seconde, la plus importante partie du livre. Elle reprend étrangement les péripéties du début du récit, mais amplifiées, enjolivées, transformées jusqu'à l'invraisemblable par les imaginations de l'infirmière : six mois après la mort

du malade, elle reçoit une lettre, qu'il a fait écrire par une tierce personne, et dans laquelle il lui déclare son amour.

On peut apprécier ce livre pour d'autres raisons, mais il ne relève pas, me semble-t-il, du genre autobiographique. Il s'enracine, comme tout écrit, dans l'expérience de l'auteur, ici l'état de handicap. Mais ce cadre de départ est soigneusement vidé de toute trace de vécu, laisse place au rêve, aux rêveries de l'infirmière, peut-être aux désirs du malade. Cela peut intéresser la psychologie ou la littérature, mais ne relève pas, selon moi, de l'autobiographie. L'autobiographie d'un handicapé profond eût été très intéressante, mais c'est le droit de l'auteur de nous refuser ses confidences.

Éliane Boucquey

Comptes rendus d'autobiographies éditées

Duborgel, Véronique, *Dans l'enfer de l'opus dei, J'ai lu, Témoignage, 2007*

Véronique commence à 19 ans, en 1982, ce qu'elle appelle son « travail d'écriture ». Elle l'achève en 1996, pour le publier en 2007 chez Albin Michel dans la collection *J'ai lu-témoignage*. Le volume compte 153 pages. Il s'agissait pour elle de raconter une tranche de vie qu'elle a passée dans une secte et qui a duré 13 ou 14 ans.

Au moment de la rencontre qui a perturbé son existence, elle est à l'Université. Elle se fiance en vue du mariage. On se trouve en France, et son promis habite le même village qu'elle. Elle a eu des petits amis, mais elle manque de « repères ». Elle craint « la mort ». Sans conviction religieuse bien établie, elle aimerait « se fixer et croire en quelque chose ».

Son fiancé et futur époux est membre d'une secte ; il le lui cache. Toutes les personnes rencontrées autour d'elle font de même. Des contacts s'organisent peu à peu, sans qu'on lui dise pourquoi. On la pousse à suivre un « cours de doctrine ». Ensuite, au cours d'un voyage à deux à l'étranger, elle se découvre « docile au recrutement ». C'est ainsi qu'en avril 1983, elle demande son admission « sans en avoir envie ». Son mari reconnaît alors qu'il est déjà membre. Elle découvre sa propre propension à « l'inertie » ; elle parle de « passivité », d'un état de « léthargie ». En même temps, elle a l'impression d'avoir été bernée. Son engagement ressemble à « un fardeau ». Elle est partagée entre le désir de « se rétracter » et la crainte de « déplaire ».

Son chaperon est désigné. On lui parle de « combat ». La voilà, dit-elle, « embarquée dans une galère de 13 ans ». Elle va tout accepter : le contrôle social, l'interdit des émotions, les réprimandes officielles, la censure, la délation, les vêtements imposés, les restrictions de sa féminité. Elle monte en grade, mais désire rétrograder en 1985, à la colère de son mari. En 1990-91, elle récidive, mais leurs rapports deviennent brutaux. Le jour vient où son mari subit à son tour des réprimandes, pour un geste équivoque de son fils de 10 ans.

Il faut faire des efforts en tout, pour paraître : la belle image extérieure est de règle. Ainsi en va-t-il en 1990 de leur appartement de 60 m² pour cinq enfants, et de leur minibus démodé ; on leur enjoint d'améliorer leur standing. Mais ils continuent à vivre chez eux.

Le grand-maître de la secte est idolâtré. Ses photos, ses livres, ses films, ses recettes culinaires, ses bons conseils et jusqu'à ses mauvais mots, sont l'objet d'un culte. Des repas rituels sont imposés, ainsi que des fétiches. Les membres sont formatés. Des lectures et des films sont interdits, en vertu d'un index interne de la secte.

Il importe de rester irréprochable et exemplaire, même non épanouie, même dans la délation, la défiance, la révolte. Une montagne d'obligations quotidiennes, hebdomadaires, mensuelles, annuelles, écrase les membres.

Un plan de vie est imposé. L'horaire quotidien est harassant. Son mari a pourtant « une activité double de la sienne ». « La culpabilité » la submerge. Il leur reste peu de temps libre, peu de repos, peu de loisirs personnels. Ils servent de « main-d'œuvre gratuite » dans la secte. Une aide-familiale, une nurse et une femme de ménage sont requises. Le choix est « d'obéir ou de s'en aller ». Le reste de la famille est tenu dans l'ignorance de leur adhésion et de leur activité.

Son mari finit par être écarté parce qu'il s'oppose aux pratiques financières qu'il a découvertes. Le couple doit contribuer aux dépenses extérieures de la secte ? Un grand nombre de relations suspectes sont interdites.

Les brutalités du mari s'aggravent. La séparation a lieu en 1999. Véronique mesure « sa peur, son manque de courage et sa solitude » personnelle autant qu'affective, tout au long de ces années. Elle réalise aussi « l'image frustrante réservée à la femme » dans ce milieu. Elle comprend trop tard « la sélection sociale » qui départageait les postulants, et « la compétition » qui les attendait. « Le recrutement réservé à la classe aisée » explique combien pèse la lourde participation des recrues au budget général, sans qu'elle soit annoncée lors de l'adhésion. Le mal principal semble être « le double visage » du groupe, qui génère chez chacun « une double personnalité ». « La soumission est apparente et la révolte cachée ». « Le faux-semblant » est le lot de tous.

Le dédoublement de la personnalité constitue en quelque sorte une opération de « survie ». Le tri à réaliser à la sortie est ardu. Les réflexes et les automatismes ont la vie dure. Les années passées par Véronique avec son mari, qui finit par dériver dans un délire mystique, coïncident à peu près avec leurs années de présence dans la secte. Affres, cauchemars, déprimés, calomnies et mise au rancart sont le lot des renégats, les « repentis », qu'on cherche à flétrir comme des mafieux.

Véronique fait un cancer en 2000. À l'extérieur, elle trouve un bon accueil. Le paradoxe se trouve là : « libérée, elle ne se sent plus seule ». Elle rencontre des anciens, ils analysent ensemble leur mésaventure. Un long « travail de reconstruction » est indispensable. L'écriture consacre « la renaissance de l'auteur ».

Un constat s'impose dans un tel récit de vie. Lorsque nous entendons parler d'une secte, nous sommes impressionnés par la force de subordination qui lie les membres, tout autant que par la stratégie de séduction qui les a subjugués. Par contre, rares sont les occasions (ou les envies) de connaître le contenu de leurs pratiques et le détail des principes qui les animent. Nous ignorons en général la nature de leurs croyances.

Notre propos était ici de procéder à l'inverse. L'inspiration de la secte a été gommée par nous, dans l'intention de n'indisposer personne, certes, tout autant que dans le souci de mettre en lumière le socle de base, commun aux sectes : elles se ressemblent de manière étrange dans leur mécanisme, leur comportement, leurs dérives et leurs excès, quels que soient leur mobile affiché, la motivation et la raison sociale de leur action.

José Dosogne

Bellière, Simone, *Femmes sur la plage à marée basse*, Tenneville, Memory Press, 2010

Une jeune femme d'une quarantaine d'années se promène sur la plage de la côte atlantique. Elle est seule et cette solitude est voulue. C'est une occasion de s'adonner à son amour pour la mer avec laquelle elle a une relation qu'on pourrait comparer à ce qu'un musicien ressent envers son instrument. Elle est envahie d'enthousiasme, profondément en symbiose avec ce qu'elle regarde : la mer, les oiseaux, les couleurs, changeant selon l'arrivée ou le départ des nuages, tout ce qui est calme, la nature. Elle dit ne pouvoir partager cette plénitude, que l'écrivaine décrit avec des phrases poétiques d'une grande beauté.

Elle retourne dans l'institut des Thermes où elle passe ses vacances, en faisant une cure. Au contact des autres visiteurs, son humeur change, elle se rembrunit. Elle prend son repas seule dans la salle à manger où des groupes de participants ont été formés. Sa solitude lui semble comme une condamnation, où elle s'est condamnée elle-même. Elle les regarde avec animosité, avec un certain mépris ; surtout la plus grande table où sont les gens du beau monde. Elle devine leur propos frivoles, superficiels.

Le lendemain pourtant, quand une jeune femme appartenant à ce groupe vient lui proposer de les rejoindre, – ils manquent de partenaires pour le tennis et pour le bridge – elle accepte l'invitation. Et pour être bien vue par ces gens, elle s'invente une famille, un mari et trois enfants, vivant dans une grande maison, entourée d'un jardin fleuri. Elle donne l'impression que ce n'est pas elle, mais cette autre femme, inventée, qui s'est mêlée dans cette compagnie.

Elle joue au tennis, joue au bridge, mais elle reste en dehors. Le seul plaisir est de nouveau solitaire : le bain de boue. Elle ressent dans chaque partie de son corps la caresse de cet élément.

Ce qui empêche en elle toute approche amicale, c'est la haine contre sa mère qui a tué en elle la confiance, la possibilité d'amitiés, elle a été une mère cruelle ; elle ne lui a pas témoigné le moindre amour, la moindre tendresse, et avec le temps la haine s'est installée en elle. Elle a une liste d'amoureux, aucun n'a duré plus de quelques semaines, quelque mois.

Quelques jours avant la fin de sa cure, elle reçoit un coup de téléphone de sa mère. Sur le conseil de son médecin, elle devrait suivre une cure. La terreur et le dégoût saisissent la jeune femme : vivre avec sa mère, jour après jour, toucher sa peau, sentir son odeur, lui semble insupportable. Elle ne peut lui interdire de la rejoindre, mais elle arrive à résister à la proposition de partager la même chambre. En arrivant, tout naturellement, elle s'est installée à la même table que sa fille et noue immédiatement des contacts. Contre toute attente elle ne révèle pas les mensonges de sa fille, au contraire, elle semble avoir du plaisir de vivre dans ces inventions, dans un monde imaginaire, dont elle a rêvé au fond pour sa fille.

Elles se promènent sur la plage ensemble. La jeune femme aide la plus vieille à entrer dans le bain de boue. Finalement leur vie ensemble paraît plus supportable que la fille ne le pensait. Se sentant dans une situation supérieure à celle de sa mère, ce qui n'avait jamais été le cas, la jeune femme décide de faire parler sa mère de leur passé, de la mort de son frère jumeau, du départ de son père et de la mort de celui-ci, et aussi de cette froideur qu'elle témoignait toujours envers sa fille unique.

Quand elle pose ces questions, sa mère ne répond pas tout de suite. Visiblement elle souffre de l'évocation de ces événements d'il y a quarante ans. Sa fille ne lui facilite pas la tâche en lui posant les questions ; elle attend. Elle attend plusieurs jours sans parler, elle attend, bien consciente de la souffrance de sa mère.

Finalement la mère commence à raconter. Elle reproche à sa fille de ne pas tenir compte que si, elle, perdait son frère, sa mère perdait son fils. Quand elle voulait tourner tout son amour vers sa fille qui était restée en vie, ce bébé de seulement quelque mois hurlait à sa vue. Elle ne supportait pas que sa mère la prenne dans ses bras. Vraisemblablement, elle la tenait responsable de la disparition de son frère jumeau. C'est le père qui lui a donné à manger, l'a changée, l'a baignée. Puis quand son mari partit et trouva la mort dans un pays lointain, la mère dut recourir à des filles au pair, pour donner les soins à sa fille, parce qu'elle, elle ne pouvait pas la toucher. Jusqu'au moment où elle se détacha de sa fille et ne put plus l'aimer.

Devenue veuve, elle fut désignée comme directrice d'une école-pension pour jeunes filles de bonne famille. Sa fille faisait ses études comme les autres, et quand par hasard elles se rencontraient dans un couloir, elle la faisait souffrir, en lui faisant des remarques blessantes.

Après ces aveux il y eut un moment de détente, un moment où elles se sentirent proches, mais quand elles se tinrent la main, cela ne dura que quelques secondes. La jeune femme évita de voir sa mère ; elles ne se sont plus promenées au bord de la mer, la vieille femme ne se présentait pas aux repas.

Quelques jours après, alors qu'elle revenait de sa promenade, le directeur de la cure thermale raconta quel malheur était arrivé à sa mère. Elle voulut prendre un bain de boue le matin. Le lieu n'était pas surveillé, elle est tombée, elle n'a pas pu se relever. On la retrouva morte. La jeune femme ne voulut pas s'occuper de l'incinération, ni posséder les poussières qui en restaient et repartit le jour même, libérée de cette haine qui l'enfermait depuis si longtemps et qui l'empêchait de partager de l'amour ou de l'amitié ; elle partait, prête à commencer une nouvelle vie.

La mort tragique de la mère – peut-être voulue ; elle n'a jamais été au bain de boue qu'avec l'aide de sa fille – perd de son effet dramatique à cause de cette attitude de re-naissance. L'objet de la haine ayant disparu, le livre était terminé.

Katalin Lakatos

Ces femmes sur la plage à marée basse – on croirait deviner Ostende, à cause des thermes – ce sont une mère et une fille, ravies à leur relation d'amour, de mère et de fille, par un drame en miroir.

L'introspection ou le dialogue avec soi est porté au départ de l'histoire par le *je* de Charlotte, la fille, et ce récit progresse, avec ampleur, comme les voiliers qui sont toujours là dans l'image, présents, ou objets de réminiscence, lancés en navigation hauturière. Il faut bien se douter que cette vitesse de croisière conduira à une tension. La terreur tragique surprend le lecteur au moment où le point de vue s'inverse, après avoir été précipité dans le tourbillon du petit goulot du sablier. C'est la mère, inaccessible, qui tiendra le *je* de la fin de l'histoire acculée à de longues confidences que raconte Charlotte.

Charlotte nous habitue dès le départ au registre de l'invention de son personnage. Elle invente, pour les convives de l'hôtel, la noyade de son frère jumeau, à 15 ans, alors qu'elle et lui, pourtant très doués, faisaient un stage de voile au lac de Veere, le *Veerse Meer*, au nord de Walcheren. Elle raconte sa douleur incommensurable et les détails de l'accident. Le régime de croyance en cette confidence autobiographique de Charlotte est mis à mal par un autre personnage : « J'ai assisté à l'épilogue de ce drame. J'étais journaliste à l'époque. J'ai interviewé les responsables, la police maritime... Je ne me souviens pas d'un garçon de quinze ans qui se serait noyé, ni d'un groupe de stagiaires ! Les disparus n'étaient-ils pas plus âgés ? Mais après si longtemps, la mémoire peut confondre ! » (p. 33)

Cette construction de l'autobiographie, brouillée par la fiction mise en scène par la narratrice, est intéressante puisqu'elle noue un pacte de lecture qui ressemble à celui de l'autofiction. Le lecteur pourrait se dire que comme Charlotte a recours à la fiction de son moi pour parler d'elle, l'auteur fait de même pour confier son vécu.

La mort du frère de Charlotte est racontée une seconde fois par la mère, dans l'autre bout symétrique du roman. Un jour, alors que le couple parental vivait auprès des bébés-jumeaux un *bonheur si violent* qu'il leur semblait *dangereux*, Mathieu était découvert sans vie dans le petit lit auprès de sa sœur. L'irréparable fracture entre la mère et la fille est expliquée là par la mère qui, dans l'angoisse du drame, a commis l'irréparable, abandonner la petite fille, seule dans son lit, pour conduire l'enfant mort à l'hôpital. Le scénario *psychanalytique* signe la longue anamnèse : Charlotte déteste sa mère parce qu'elle ignore que celle-ci a souffert pour sa fille, dans ce moment origine lorsqu'elle a compris, trop tard, que le bébé avait été déchiré par l'arrachement, hors du berceau, de son autre lui-même. Le dénouement du malentendu, qui se joue sur un retournement très réussi de point de vue dans l'écriture – la mère nomme la souffrance du bébé endeuillé et son reproche initial inconsolable – éloigne le personnage Charlotte du roman, dans un épilogue distancié, comme si sa parole autobiographique était de ce fait devenue impossible.

Francine Meurice

Table des matières

PRÉSENTATION DU NUMÉRO	1
INTRODUCTION	3
LES JOURNAUX	9
LES JOURNAUX DE VOYAGE	9
LES JOURNAUX DE CAPTIVITÉ	20
LE JOURNAL FILMÉ	21
L'AUTOBIOGRAPHIE DE LA VILLE, D'UNE RÉGION, DE L'EUROPE	23
BRUXELLES	23
LA WALLONIE	31
L'EUROPE	34
LA COMMANDE D'ÉCRITURE AUTOBIOGRAPHIQUE AU SEIN DE LA CONSTELLATION FAMILIALE	36
LA GUERRE 1914-1918	36
LA GUERRE 1940-1945	39
SOUVENIRS DE FAMILLE	40
INVENTAIRES	41
TRANCHES DE VIE ET RÉCITS DE VIE	44
LES DÉMÊLÉS DU LECTEUR AVEC LE GENRE AUTOBIOGRAPHIQUE	57
COMPTES RENDUS D'AUTOBIOGRAPHIES ÉDITÉES	60
TABLE DES MATIÈRES	64

Index des auteurs

		Léon Laffut, 33	
	B		M
Bellière, Françoise, 28			
Bellière, Jacques, 55		Magotteaux, René, 46	
Bellière, Simone, 61		Meurice, André-Yves, 31	
Blomme, Françoise, 29			P
Bonhomme, Monique, 50			
Boyer, Marc, 48			
	D	Pichler, Franz, 34	
		Pigeon, Mara, 21	
De Wée, Maurice, 9		Plasman, Marcel, 54	
Dosogne, José, 23, 44			R
Duborgel, Véronique, 60			
	G	Raynaud, Arlette, 51	
		Reepmakers, Jeanne, 16, 17, 18	
Gits, Auguste, 16, 17, 18			V
	J	Van Landewyck, Claudine, 40	
		Van Lierde, Jean, 41	
Jottrand, Émile, 20		Vincent, Léopold, 36	
	L		W
Labaye, Benoît, 57		Weerts, Maurice, 14	
Lakatos, Katalin, 39		Wynants, Paul, 54	



Dessin de Charly Binamé, *Dans l'OFLAG II A de Prenzlau*, 1943. Reproduction AML. © Marie-Louise de Moor.

Actualités du patrimoine autobiographique est une revue consacrée à l'archivage et à la lecture des documents autobiographiques, de toutes natures et de toutes provenances, conservés aux AML.

La revue a pour fonction de dresser l'inventaire de ce domaine au fur et à mesure de sa constitution alimentée par l'arrivée de nouveaux dons et par l'exploration des archives des AML. Dans l'intention de rendre compte des contenus de ce fonds, des groupes de lecture et de recherche livrent systématiquement de brèves notices qui sont autant de lectures personnelles et subjectives des documents autobiographiques. Ce sont des « échos de lecture », comme nous les nommons, en empruntant cette manière de concevoir le compte rendu de lecture à l'Association pour le Patrimoine Autobiographique française.

Cette méthode d'archivage dynamique prend note de chaque autobiographie du fonds en donnant le rôle prédominant à l'interprétation d'un lecteur particulier. Elle présente un double avantage. En miroir à une écriture en « je », elle construit une lecture en « je », qui renvoie un retour à l'auteur sur son écrit, au sein d'une relation individualisée. Elle génère des lectures croisées provoquant une intertextualité significative pour l'étude de la réception de ces écrits du moi et pour l'exploitation des thèmes et des domaines dont ils traitent.

Kriegsgefangenenpost
Correspondance des prisonniers de guerre

Postkarte Carte postale

6. Oflag II A. Geprüft.

An A

Mordemuiselle Loulou de Moor

15.3.41-20

Gebührenfrei! Franc de port!

Absender:
Expéditeur:
Vor- und Zuname:
Nom et prénom
Capitaine Jacques de Moor

Gefangenennummer:
No. du prisonnier
1512

Lager-Bezeichnung:
Designation du camp
Bucc ch 317
Oflag II A (Prezlaw)
Deutschland (Allemagne)

Empfangsort:
Lieu de destination
BRÜSSEL

Straße:
Rue
des Champs-Élysées, 64

Land:
Landesteil (Provinz) usw.)
Département
BELGIEN

Kriegsgefangenenlager
Camp des prisonniers

Datum: 13 mars 41
date

*Mon petit ange aimé - Sans cesse, ton tendre message est devant
moi et je souris à tes yeux si bleus et si purs. Ma Loulou,
ma petite enfant, ton Papa te pense bien profondément dans
son cœur. Tu es pour lui une grande joie, un grand bonheur, une
grande consolation. Brave comme toujours lui, donne toute ta tendresse à
Maman et à Bonne-maman car elles en ont bien besoin dans ces moments
si pénibles. Que le bon Dieu te bénisse, mon cher petit ange*

Papa